

Séminaire 20

- Version J.E. publication partielle par E.L.P
- Version G.T. complet
- Version C.H.O. (incomplète). C.H.O. a fait ~~un~~ complet
en édition depuis.
- Version MIXT d'origine introuvable (deux frappes
différentes).

21. 11. 72

12. 12

17. 12

9. 1. 73

16. 1

13. 2

20. 2

13. 3

20. 3

12. 4

8. 5

15. 5

26. 6

G.T 3/10

Je tiens à préciser que cette
Version n'est pas vous meus et
je vous invite donc à la contrôle
en lisant la Redaction full

C.T.

Le séminaire est précédé d'un long silence

Il m'est arrivé de ne pas publier l'Éthique de la Psy-chanalyse. En ce temps là, c'était une forme, chez moi, de la poli-tesse. Après vous ! J'y's'en prie ! J'oussoupire ! Passez donc les pré(miers) ! Avec le temps, j'ai pris l'habitude de m'apercevoir qu'après tout je pouvais en dire un peu plus.

Et puis, je me suis aperçu que ce qui constituait mon cheminement, c'était quelque chose de l'ordre du : Je n'en veux rien savoir. C'est sans doute ce qui aussi avec le temps fait que, encore, je suis là et que vous aussi vous êtes là, je m'en étonne toujours, encore. Il y a quelque chose depuis quelque temps qui me favouise, c'est qu'il y a aussi chez vous, chez la grande masse de ceux qui sont là un même, en apparence, un même : Je n'en veux rien savoir.

Seulement tout est là : est-ce le même ? Le Je n'en veux rien savoir d'un certain savoir qui vous est transmis par babes, est-ce bien de cela qu'il s'agit ? Je ne crois pas et même, c'est bien parce que vous me supposez partir d'ailleurs dans ce : Je n'en veux rien savoir que ce supposé vous lie à moi. De sorte que, s'il est vrai que je dise qu'à votre égard, je ne puis être ici qu'en position d'analysant, de mon Je n'en veux rien savoir, d'ici que vous atteigniez le même, il y aura une paye, et c'est bien, c'est bien ce qui fait que c'est seulement que quand le vôtre vous apparaît suffisant que vous pouvez, si vous êtes inversement de mes analysants que vous pouvez normalement vous détacher de votre analyse. Il n'y a, contrairement à ce qui s'émet nulle impasse de ma position d'analyte avec ce que je fais ici à votre égard.

L'année dernière, j'ai intitulé (ce) que je croyais pouvoir vous dire ... ou pire. Puis, s'assoupir, S apostrophe. Ça n'a rien à faire avec Je ou Tu, je ne t'oupire pas, ni tu ne m'oupire, notre chemin, celui du discours analytique, ne progresse que de cette limite étroite, de ce tranchant du couteau qui fait qu'ailleurs, ça ne parx peut que s'oupirer.

C'est ce discours qui me supporte et pour le recommencer cette année, je vais d'abord vous supposer au lit, un lit de plein emploi, à deux. Ici, il faut que je m'excuse auprès de quelqu'un qui,

ayant bien voulu s'enquérir de ce qu'est mon discours, un juriste pour le situer, j'ai ~~au~~ pouvoir, pouvoir, pour ~~qui~~ faire sentir ce qui en est le fondement, c'est à savoir que le langage, ça n'est pas l'être parlant, je lui ai dit que je ne me trouvais pas déplacé d'avoir à parler dans une Faculté de Droit, celle où il est sensible sensible par ce qu'on appelle l'existence des codes, du code civil, du code pénal, et de bien d'autres, que le langage ça se tient là, c'est à part, et que ce ..., l'être parlant, ce qu'on appelle " les hommes ", il a affaire à ça, tel que ça s'est constitué au cours des âges.

Alors, commencez, commencez par vous supposer au lit, bien sûr, il faut qu'à son endroit je m'en excuse, je n'en décollerai pas pourtant aujourd'hui. Et si je peux m'en excuser c'est à lui rappeler, lui rappeler que, au fond tous les droits, il y a ce dont je vais parler, à savoir la jouissance. Le droit, ça parle de ça. Le droit, ça ne méconnaît pas même ce départ, ce bon droit coutumier dont se fonde l'usage du concubinat, ce qui veut dire : coucher ensemble.

Evidemment, je vais partir d'autre chose, de ce qui dans le droit reste voilé, à savoir ce qu'on en fait, s'êtreindre. Mais ça, c'est parce que je pars de la limite, d'une limite dont en effet il faut partir pour être sérieux. C'est ce que j'ai déjà commenté (pour) pouvoir établir la série, la série de ce qui s'en approche.

L'usufruit, ça c'est bien une notion de droit, et qui réunit en un seul mot ce que ^{déjà} j'ai rappelé dans ce séminaire sur l'éthique dont je parlais tout à l'heure, à savoir de la différence qu'il y a de l'outil, qu'il y a de l'utile, à la jouissance. L'utile, ça sert à quoi ? C'est ce qui n'a jamais été bien défini en raison d'un respect, d'un respect prodigieux que grâce au langage, l'être parlant a pour le moyen. L'usufruit, ça veut dire qu'on peut jouir de ses moyens, mais qu'il faut pas les gaspiller. Quand on a reçu un héritage, on en a l'usufruit, on peut en jouir à condition de ne pas trop en user, C'est bien là qu'est l'essence du droit, c'est de répartir, de distribuer, de rétribuer, ce qu'il en est de la jouissance. Mais qu'est-ce que c'est que la jouissance ? C'est là précisément ce qui pour l'instant se réduit à nous d'une instance

négative, la jouissance, c'est ce qui ne sert à rien. Seulement, ça n'en dit pas beaucoup plus long.

Ici je pointe, je pointe la réserve qu'implique ce champ du droit, du droit à la jouissance. Le droit, ce n'est pas le ~~désir~~. Rien ne force personne à jouir, sauf le surmoi. Le surmoi, c'est l'impératif de la jouissance : Jouis ! C'est le commandement d'où part tout, c'est bien là que se trouve le point tournant qu'interroge le discours analytique.

C'est bien sur ce chemin que j'ai essayé dans un temps, le temps de l'après-vous, que j'ai laissé passer, de montrer que si l'analyse nous permet d'avancer dans une certaine question, c'est bien que nous ne pouvons nous en tenir à ce dont je suis parti assurément, respectueusement, à ce dont je suis parti, soit de l'Ethique d'Aristote, pour montrer quel glissement s'était fait avec le temps, glissement qui n'est pas progrès, glissement qui est contours, glissement qui d'une considération, au sens propre du terme, d'une considération de l'Être qui était celle d'Aristote, a fait venir au temps de l'utilitarisme de Bentham, au temps de la théorie des fictions, au temps de ce qui du langage a démontré la valeur d'outil, par la valeur d'usage, (et) ce qui nous laisse enfin revenir à interroger ce qu'il en est de cet être, de ce souverain bien posé là comme objet de contemplation et d'où on ~~avait~~ ^{peut} pouvoir édifier une éthique.

Je vous laisse donc sur ce lit, à vos inspirations, je sors et une fois de plus j'écrirai sur la porte, dans la fin qu'à la sortie peut-être vous puissiez vous rendre compte des rêves que vous aurez sur ce lit poursuivis, la phrase suivante :

La jouissance de l'Autre, de l'Autre avec - il me semble que depuis le temps, hein ? Ça doit suffire que je m'arrête là; je vous en ai assez rebattu les oreilles de ce grand A qui vient après, et puis que maintenant il traîne partout, ce Grand A mis devant l'autre, plus ou moins opportunément d'ailleurs, ça s'imprime à tort et à travers -, la jouissance de l'Autre, du corps de l'Autre, qui Le - lui aussi avec un grand, hein ? - du corps de l'Autre qui Le symbolise, n'est pas le signe de l'amour.

J'écris ça et je n'écris pas après : terminé ! ni amen ! ni ainsi soit-il ! Il n'est pas le signe, c'est néanmoins la seule réponse. Le compliqué, c'est que la réponse, elle est déjà donnée au niveau de l'amour, et que la jouissance, de ce fait, reste une question. Question en ceci que

la réponse qu'elle peut constituer n'est pas nécessaire d'abord. C'est pas comme l'amour, l'amour lui, fait signe, et comme je l'ai dit depuis longtemps, est toujours réciproque. J'ai avancé ça très doucement, en disant que les sentiments sont toujours réciproques, c'était pour que ... ah ! que ça me revienne ... et alors, et alors ! et l'amour, et l'amour ? il est toujours réciproque ? Mais-z-oui ! Mais-z-oui !

C'est même pour ça qu'on a inventé l'inconscient, c'est pour s'apercevoir que le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre, et que l'amour, c'est une passion qui peut être l'ignorance de ce désir, mais qui ne lui laisse pas moins toute sa portée. Quand on y regarde de plus près, on en voit les ravages. Alors bien sûr, ça explique que la jouissance du corps de l'Autre, elle, ne soit pas une réponse nécessaire. Ça va même plus loin : c'est pas non plus une réponse suffisante, parce que l'amour lui, demande l'amour.

Il n'a pas besoin de le demander, il le demande encore ! Encore, c'est le nom propre de cette faille d'où, dans l'Autre, part la demande d'amour.

Alors, d'où part, d'où part ça, qui est capable certes, mais de façon non nécessaire, non suffisante, de répondre par la jouissance, jouissance du corps, du corps de l'Autre. C'est bien ce que l'année dernière, inspiré d'une certaine façon par la Chapelle de Ste Anne qui me portait sur le système, je me suis laissé aller à appeler l'amour. L'amour, c'est ce qui apparaît en signes bizarres sur le corps, et qui vient de ... , d'au delà, du dehors, de cet endroit que nous avons cru comme ça pouvoir longner au microscope sous la forme du germe, dont je vous ferai remarquer qu'on ne peut dire que ce soit là la vie, puisqu'aussi bien ça porte la mort, la mort du corps ? Que ça le reproduit, que ça le répète, que c'est de là que vient l'encore/ en-corps). Il est faux de dire : séparation du soma et du germe, puisque de porter ce germe, le corps porte des traces, il y a des traces sur l'amour. L'être du corps est sexué certes, mais c'est secondaire, comme on dit ! (Et) comme l'expérience le démontre, ce ne sont pas de ces traces que dépend la jouissance du corps en tant que l'Autre il symbolise. C'est là ce qu'avance la plus simple considération des choses. De quoi s'agit-il donc dans l'amour ?

Comme la psychanalyse l'avance avec une audace d'autant plus incroyable que toute son expérience va contre, que ce qu'elle démontre, c'est le contraire, l'amour, c'est de faire Un. C'est vrai que, qu'on ne parle que de ça depuis longtemps, de l'Un. La fusion, l'Eros, seraient tension vers l'Un.

Yad'lun, c'est de ça que j'ai supporté mon discours de l'année dernière, et certes pas pour confluer dans cette confusion originelle, celle du désir qui (me/me) conduit qu'à la visée de la faille où se démontre que l'Un ne tient que de l'essence du Signifiant. Si j'ai interrogé Frege au départ, c'est pour tenter de démontrer la béance qu'il y a de cet Un à quelque chose qui tient à l'Être, et derrière l'Être, à la jouissance.

. Qu'est-ce qu'y a ?

. (...)

. L'amour, ... vous pouvez pas l'enlever ?

. (...)

. Je peux quand même vous dire par un petit exemple - il faut que j'aie l'enlever moi-même ? -

. (...)

. l'exemple d'une perruche qui était amoureuse de Picasso. Eh bien ! Ça se voyait à la façon dont elle lui mordillait le col de sa chemise et les battants de sa veste. Cette perruche était bien en effet amoureuse de ce qui est essentiel à l'homme, à savoir son accoutrement. Cette perruche était comme Descartes pour qui des hommes, c'était des habits en promenade, si vous me permettez. Bien sûr, c'est pro, ça promet la, la ménade, c'est à dire quand on les quitte, mais ce n'est qu'un mythe, un mythe qui vient converger avec notre lit de tout à l'heure.

Jouir d'un corps quand il n'y a plus d'habits, c'est quelque chose qui laisse intacte la question de ce qui fait l'Un, c'est à dire de l'identification. La perruche s'identifiait à Picasso habillé, il en est de même de tout ce qui est de l'amour, autrement dit, l'habit aime le moine, parce que c'est par là qu'ils ne sont tous qu'Un. Autrement dit, ce qu'il y a sous l'habit, et que nous appelons le corps, n'est peut-être en l'affaire que ce reste que j'appelle l'objet petit (a). Ce qui fait tenir l'image, c'est un reste. Et ce que l'analyse démontre, c'est que l'amour dans son essence est narcissique, que le baratın sur l'objectaı est quelque chose dont justement elle sait dénoncer la substance dans ce qui est reste dans le désir, à savoir sa cause et ce qui le soutient, de son insatisfaction, voire de son impossibilité.

L'impuissance de l'amour, quoiqu'il soit réciproque, tient à cette ignorance d'être le désir d'être Un. Ceci nous conduit à l'impossible d'établir la relation d'eux, - écrit : Deux apostrophe e u x - la relation d'eux qui; les deux, sexe. Assurément ai-je dit, ce qui apparaît sur ces corps,

sous ces formes énigmatiques que sont les caractères sexuels qui ne sont que secondaires, sans doute fait l'être sexué, mais l'être, c'est la jouissance du corps comme telle, c'est à dire comme a - mettez le comme vous voudrez - comme ((a)/a-/à) sexué. Puisque ce qui est dit jouissance sexuelle est dominé, marqué, par l'impossibilité d'établir, comme telle, nulle part dans l'énonçable, ce seul Un qui nous intéresse, l'Un de la relation : rapport sexuel.

C'est ce que le discours analytique démontre en ceci justement que, pour ce qui est d'un de ces êtres comme sexué, l'homme, en tant qu'il est pourvu de l'organe dit phallique - j'ai dit : dit -, le sexe, le sexe corporel, le sexe de la femme, j'ai dit : de la femme - justement, il n'y en a pas, il n'y a pas la-femme, la-femme n'est Pas-toute, le sexe de la femme ne lui dit rien si ce n'est par l'intermédiaire de la jouissance du corps, ce que le discours analytique démontre, c'est - permettez-moi de le dire sous cette forme - c'est que le phallus, c'est l'objection de conscience faite par un des deux êtres sexués au service à rendre à l'autre.

Et qu'on ne me parle pas des caractères sexuels secondaires de la femme, parce que jusqu'à nouvel ordre, ce sont celles de la mère, qui prime chez elle. Rien ne distingue, comme être sexué la femme, sinon justement le sexe. Que tout tourne autour de la jouissance phallique, c'est très précisément ce dont l'expérience analytique témoigne, et témoigne en ceci que la femme se définit d'une position que j'ai pointé du Pas-toute à l'endroit de la jouissance phallique. ~~Quand l'homme~~ ~~le~~

Je vais un peu plus loin : la jouissance phallique est l'obstacle par quoi l'homme n'arrive pas à jouir du corps de la femme, précisément parce que ce dont il jouit, c'est de cette jouissance, celle de l'organe, et c'est pourquoi le surmoi, tel que je l'ai pointé tout à l'heure du : Jouis ! est corrélat de la castration qui est le signe dont se pare l'aveu que la jouissance de l'Autre, du corps de l'Autre, ne se promet que de l'infinitude

Je vais dire laquelle, celle que supporte le paradoxe de Zénon, ni plus ni moins, lui-même. Achille et la tortue, tel est le schéma du jouir d'un côté de l'être sexué. Quand Achille

a fait son pas, tiré son coup, auprès de Brisées, telle la tortue, elle aussi, a avancé d'un peu, ceci parce qu'elle n'est Pas-toute, Pas-toute à lui, il en reste. Et il faut qu'Achille fasse le second pas, et comme vous le savez, ainsi de suite. C'est même comme ça que de nos jours, mais de nos jours seulement, on est arrivé à définir le nombre, le vrai, ou pour mieux dire, le réel.

Parce que ce que Zénon n'avait pas ~~vu~~ vu, c'est que la tortue non plus n'est préservée de cette fatalité d'Achille. C'est que comme son pas à elle est de plus en plus petit, il n'arrivera jamais à la limite. Et c'est en ça que ça se définit un nombre, quelqu'il soit, s'il est réel. Un nombre a une limite et c'est dans cette mesure qu'il est ⁱⁿfini. Achille, c'est bien clair, ne peut que dépasser la tortue, il ne peut pas la rejoindre, mais il ne la rejoint que dans l'infinitude. Seulement, (~~en~~ voilà de) dit pour ce qui est de la jouissance en tant qu'elle est sexuelle.

La jouissance est marquée d'un côté par ce trou qui ne l'assure que d'autres voies que de la jouissance phallique. Est-ce que, de l'autre ~~côté~~ côté, quelque chose ne peut s'atteindre qui nous dirait comment ~~cela~~ ce qui jusqu'ici n'est que faille, béance, dans la jouissance, serait réalisé ? C'est ce qui, chose singulière, ne peut être suggéré par les aperçus très étranges; étrange, c'est un mot qui peut se décomposer ... l'être ange, c'est bien quelque chose contre quoi nous met en garde l'alternative d'être aussi bête que la perruche de tout à l'heure.

Mais néanmoins, regardons de près ce que nous inspire l'idée que dans la jouissance, dans la jouissance d'un corps, la jouissance sexuelle (dit/est) ~~ce~~ privilège de pouvoir être interrogée comme étant spécifiée au moins par une impasse, c'est dans cet espace, espace de la jouissance, prend quelque chose de borné, fermé. C'est un lieu et en parler, c'est une topologie. Ici nous guide ce que dans quelque chose que vous verrez paraître en pointe de mon discours de l'année dernière, je crois démontrer : la stricte équivalence de ~~topologie~~ topologie et structure. Ce qui distingue l'anonymat de ce dont on parle comme jouissance, à savoir ce que ... ordonne le droit, une géométrie, est justement l'hétérogénéité du lieu. Il y a un lieu de l'Autre.

De ce lieu - de l'Autre - d'un sexe comme Autre, comme A

Autre absolu, que nous permet d'avancer le plus récent développement de cette topologie, j'avancerai ici le terme de compacité. Rien de plus compact qu'une faille.

Il est bien clair que quelque part il est donné que l'intersédction de tout ce qui s'y ferme, étant admise comme existant, en un nombre fini d'ensembles, il en résulte - c'est ~~une~~ ^{une} hypothèse - il en résulte que l'intersection existe en un nombre infini. Ceci est la définition même de la compacité. Et cette intersection dont je parle, c'est celle que j'ai avancé tout à l'heure comme étant ce qui couvre, ce qui fait l'obstacle du rapport sexuel supposé, à savoir à ce dont j'énonce que l'avancée du discours analytique tient précisément en ceci que ce qu'il démontre, c'est que, son discours ne se soutenant que de l'énoncé qu'il n'y a pas, qu'il est impossible de poser le rapport sexuel, c'est de par là qu'il détermine ce qu'il en est réellement aussi du statut de tous les autres discours.

Tel est (béant) le point qui couvre, qui couvre l'impossibilité du rapport sexuel, comme tel. La jouissance en tant que sexuelle, est phallique, c'est à dire qu'elle ne se rapporte pas à l'Autre comme tel.

Suivons là le complément de cette hypothèse de compacité. Une formule nous est donnée par la ~~topologie~~ topologie que j'ai qualifiée de la plus récente, à savoir d'une logique construite, construite précisément sur l'interrogation du nombre, et de ce vers quoi il conduit, une restauration d'un lieu, qui n'est pas celui d'un espace homogène, le complément de cette hypothèse de compacité est celui-ci:

Dans le même espace borné, fermé, supposez institué l'équivalent de ce que tout à l'heure j'ai avancé de l'intersection passant du fini à l'infini, est celui-ci : c'est qu'à supposer ce même espace borné, fermé, recouvert d'ensembles ouverts, c'est à dire de ce qui se définit comme excluant sa limite, de ce qui se définit comme plus grand qu'un point, plus petit qu'un autre, mais en aucun cas égal ⁿⁱ au point de départ, ni au point d'arrivée, pour vous l'imaginer rapidement, le même espace donc étant supposé recouvert d'espaces ouverts, il est équivalent - ça se démontre - de dire que l'ensemble de ces espaces ouverts s'offre toujours à un sous recouvrement d'espaces

ouverts, eux, tous constituant une finitude, à savoir que la suite des dits éléments constitue une suite finie.

Vous pouvez remarquer que je n'ai pas dit qu'ils sont comptables. Et pourtant c'est ce que le terme " fini " implique. Pour être comptables, il faut qu'on y trouve un ordre, et nous devons marquer un temps avant de supposer que cet ordre soit trouvable.

Mais ce que veut dire en tout cas la finitude démontrable des espaces ouverts, capables de recouvrir cet espace borné, fermé, en l'occasion, (de/) la jouissance sexuelle, (ce qu'il) implique en tout cas, c'est que les dits espaces - et puisqu'il s'agit de l'autre côté, mettons les au féminin, peuvent être pris un par un, ou bien encore une par une. Or, c'est cela qui se produit dans cet espace de la jouissance sexuelle qui de ce fait, s'avère compact.

Ces femmes Pas-toute, telles qu'elles s'isolent dans leur être sexué, lequel donc ne passe pas par le corps, mais par ce qui résulte d'une exigence dans la parole, d'une exigence logique, et ce très précisément en ceci que la logique, la cohérence inscrite dans le fait qu'existe le langage, qu'il soit hors de ces corps qui en sont agités, l'Autre, l'Autre avec un grand A, maintenant qui s'incarne, si l'on peut dire comme être sexué, exige cet Une par Une.

C'est bien là qu'il est étrange, qu'il est fascinant, c'est le cas de le dire, autre fascination, autre fascinum, cette exigence de l'Un comme déjà étrangement le Parménide pouvait nous le faire prévoir, c'est de l'Autre qu'il sort; là où est l'Être, c'est l'exigence de la finitude. Je commenterai, j'y reviendrai, sur ce qu'il en est de ce lieu de l'Autre.

Mais dès maintenant pour faire image, et parce qu'après tout je peux bien supposer que quelque chose dans ce que j'avance puisse vous lasser, je vais vous l'illustrer.

On sait assez combien les analystes se sont amusés autour de ce Don Juan, dont ils ont tout fait, y compris, ce qui est un comble, un homosexuel! Est-ce qu'à le centrer sur ce que je viens de vous imager, de cet espace de la jouissance sexuelle, à être recouvert de l'autre côté par des ensembles ouverts, et aboutissant à cette finitude, j'ai bien marqué que je n'ai pas dit que c'était le nombre, et pourtant bien sûr que ça se passe. Finalement on les compte. Ce qui est l'essentiel, dans le mythe féminin de Don Juan, c'est bien ça, c'est qu'il les a une par une. Et c'est cela qu'est l'autre sexe, le sexe masculin, pour ce qu'il en est des femmes. C'est bien en cela

que l'image de Don Juan est capitale, c'est dans ce qui s'indique de ceci qu'après tout il peut en faire une liste, et qu'à partir où il y a les noms, on peut les compter, s'il y en a mille ~~sur~~ être, c'est bien qu'on peut les prendre une par une, et c'est là l'essentiel. Vous voyez, il y a là ~~une~~ toute autre chose que l'Un de la fusion universelle.

Si la femme n'était ^{pas} Pas-toute, si dans son corps, ça n'était pas Pas-toute qu'elle est, comme être sexué, rien de tout cela ne tiendrait.

Qu'est-ce à dire, que j'ai pu pour imager des faits qui sont des faits de discours, de ce discours dont nous sollicitons dans l'analyse la sortie au nom de quoi ? - du lâchage de tout ce qu'il en est d'autres discours, l'apparition de quelque chose où le sujet se manifeste dans sa béance, dans ce qui cause son désir.

S'il n'y avait pas ça, je ne pourrais ~~pas~~ faire le joint, la couture, la fonction, avec quelque chose qui nous vient bien tellement d'ailleurs, d'une topologie dont pourtant nous (ne) pouvons dire qu'elle ne relève pas du même ressort, à savoir d'un autre discours, d'un discours combien plus pur, combien plus manifeste, dans le fait qu'il n'est genèse que du discours, que cela converge avec une expérience à ce point que cela nous permette de l'articuler, est-ce qu'il n'y a pas là quelque chose de fait aussi pour nous faire revenir et justifier ^{(dans le nul ne temps) ce qui,} ~~pas~~ dans ce que j'avance se supporte, se s'oupire de ne jamais recourir à aucune substance, de ne jamais se référer à aucun être, d'être en rupture, de ce fait, avec quoique ce soit qui s'énonce comme philosophie.

(Et) que cela n'est pas justifié(er) - je le suggère - c'est plus tard que je l'avancerai plus loin, je le suggère de ceci que tout ce qui s'est articulé de l'être, tout ce qui le fait de se refuser au prédicat, de dire : l'homme est, par exemple, sans dire quoi, que l'indication par là nous est donnée que tout ce qui est de l'être est étroitement relié précisément à cette section du prédicat, et indique que rien n'en sert (qui ne) peut être dit sinon par ces détours en impasse, par ces démonstrations d'impossibilité logique, par où aucun prédicat ne suffit, et que ce qui est de l'être, d'un être qui se poserait comme absolu, n'est jamais que la fracture, la cassure, l'interruption de la formule : être sexué, en tant que l'être sexué est intéressé dans la jouissance.

Lacan, paraît-il, dans son premier séminaire, comme on l'appelle, de cette année, aurait parlé " je vous le donne en mille " de l'amour " pas moins ! La nouvelle s'est propagée ... Elle m'est revenue même de pas très loin, bien sûr, d'une petite ville de l'Europe où on l'avait fait *envoyer* en message.

Comme c'est sur mon divan que ça m'est revenu, je ne peux pas croire que la personne qui me l'a rapporté y ^{est} ~~est~~ vraiment, vu qu'elle sait bien ce que je dis de l'amour. C'est assurément qu'on peut pas en parler. " Parlez-moi d'amour " ça veut dire des chansonnettes. Mais j'ai parlé de la lettre d'amour, de la déclaration d'amour; c'est pas la même chose que la parole d'amour. Enfin, je pense qu'il est clair même si vous ne vous l'êtes pas formulé, il est clair que dans ce premier séminaire, j'ai parlé de la bêtise. De celle qui conditionne ce dont j'ai donné cette année le titre à mon séminaire, et qui se dit : encore . Vous voyez le risque ? Je vous dis ça uniquement pour vous dire ce qui fait ici le poids, le poids de ma présence : c'est que vous en jouissiez. Ma présence seule, du moins j'ose le croire, ma présence seule dans mon discours, ma présence seule est ~~une~~ ^{une} bêtise. Je devrais savoir que j'ai mieux à faire que d'être là. C'est bien pour ça que je peux avoir envie tout simplement qu'elle ne vous soit pas assurée en tout état de cause.

Néanmoins, il est clair que je ne peux pas me mettre dans une position de retrait, de dire qu'encore, et que ça dure, c'est ~~une~~ ^{une} bêtise, puisque moi-même j'y ~~collabore~~ ^{collabore} évidemment. Je ne peux ~~que~~ me placer que dans le champ de cet encore, et peut-être, à remonter un certain discours qui est le discours analytique, jusqu'à ce qui fait le conditionnement de ce discours, à savoir cette vérité, la seule qui puisse être incontestable, de ce qu'elle n'est pas: qu'il n'y a pas de rapport sexuel; ceci ne permet d'aucune façon de juger de ce qui est ou n'est pas de la bêtise " et pourtant ! Il ne se peut pas, vu l'expérience qu'à propos du discours analytique, quelque chose ne soit pas interrogé qui est à savoir : s'il ne tient pas essentiellement de s'en supporter, de cette dimension de la bêtise.

Et pourquoi pas ? Pourquoi pas après tout ne pas se demander quel est le statut de cette dimension pourtant bien présente, car enfin, il n'y a pas eu besoin du discours analytique pour que -

c'est là la nuance « comme vérité soit annoncé qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Ne croyez pas que moi, je ... j'hésite enfin à ..., à me mouiller, ~~car~~ c'est pas d'aujourd'hui que je parlerai de Saint-Paul, je l'ai déjà fait, c'est pas ça qui me fait peur, même de compromettre avec des gens dont le statut, la descendance n'est pas à proprement parler ce que je fréquente. Néanmoins, ^{que} les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, ce fut la conséquence du Message, voilà ce qui au cours des pages a eu quelque répercussion.

Ça n'a pas empêché le monde de se reproduire à (votre/ bonne) mesure. La bêtise tient bon en tout cas.

C'est pas tout à fait comme ça que s'établit le discours analytique. Si je l'ai formulé du petit (a) et de l'S 2 qui est en dessous, et de ce que ça interroge du côté du sujet pour produire quoi? C'est bien évidemment que ça s'installe là-dedans, enfin ! dans la bêtise, pourquoi pas ? Et que ça n'a pas ce recul, que je n'ai pas pris moi non plus, de dire que si ça continue, c'est de la bêtise. Au nom de quoi le dirais-je, comment sortir de la bêtise ?

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a quelque chose, un statut à donner de ce qu'il en est de ce neuf discours, de son approche de la bêtise, quelque chose s'en renouvelle. Sûrement il va plus près, car dans les autres, c'est bien ce qu'on ~~voit~~ ^{voit}, le discours vise toujours à la moindre bêtise, ce qu'on appelle la bêtise sublime, car sublimement ^{veut} dire ça : c'est le point le plus élevé de ce qui est en bas.

Où est dans le discours analytique le sublime de la bêtise ? Voilà en quoi je suis en même temps légitimé à mettre au repos ma participation à la bêtise en tant qu'ici elle nous englobe, et à invoquer qui pourra sur ce point m'apporter la réplique de ce qui, sans doute dans d'autres champs, mais non bien sûr, puisqu'il s'agit de quelqu'un qui ici m'écoute, et qui de ce fait est suffisamment introduit au discours analytique, comment « c'est là ce que déjà au terme de l'année dernière j'ai eu le bonheur de recueillir d'une bouche qui va se trouver la même, c'est là que dès le début de l'année, j'entends que quelqu'un apporte à ses risques et périls la réplique de ce qui, dans un discours, nommément le philosophique, résout, oblique, mène sa voie, la fraye d'un certain statut à l'égard de la moindre bêtise.

Je donne la parole à François Recanati, que vous connaissez déjà .

Je remercie le Docteur Lacan de me donner la parole une deuxième⁽¹⁾ fois parce que ça va m'introduire directement à ce dont je vais parler qui n'est pas sans rapport avec la répétition.

Mais d'autre part, je voudrais aussi bien prévenir que cette répétition, c'est une répétition infinie mais que ce que je vais dire, là aussi ça ne sera pas fini en ce sens que je n'aurai absolument pas le temps de venir au terme de ce que j'ai préparé. C'est dire qu'ici, c'est véritablement au bouclage de la boucle que devrait prendre sens ce qui, comme préliminaire, va m'y amener.

Je vais être obligé à cause du temps et à moins de reprendre ça une autre fois, de m'en tenir aux préliminaires, c'est à dire proprement de ne pas entrer de plain-pied dans cette bêtise dont a parlé le Dr Lacan.

Vous vous souvenez que ce que la dernière fois j'avais essayé de vous montrer, c'est que la répétition ne se produit qu'au troisième coup qui était celui de l'interprétant.

Ca veut dire que la répétition, c'est la répétition d'une opération en ce sens que pour qu'il y ait du terme à répéter, il faut qu'il y ait une opération qui produise le terme.

Ce qui doit se répéter, il faut bien que ça s'inscrive; et l'inscription de cet objet ne peut se faire elle-même qu'au terme de quelque chose de l'ordre d'une répétition.

Il y a là quelque chose qui ressemble à un cercle logique et qui est en fait un peu différent. Plutôt une spirale car le terme d'arrivée et le terme de départ, on ne peut pas dire que de soit la même chose. Ce qui est donné, c'est que le terme d'arrivée est le même que le terme de départ. Mais le terme de départ lui-même n'est pas déjà " le même ". Il devient " le même ", mais seulement après-coup.

Il y a donc deux répétitions à envisager, dissymétriques. La première est le procès par où se donne cet objet qui doit se répéter; et

(1) Allusion à un expo. de l'an précédent.

on peut appeler ça l'identification de l'objet au sens où il s'agit du déclin de son identité. Et on voit très bien ce que ça veut dire: quand on décline cette identité, de l'objet, cette identité décline aussi sec.

Et la tautologie initiale " A est A ", dont on se souvient que Wittgenstein dit que c'est " un coup de force dénué de sens ", c'est proprement ce qui institue le sens.

Car il passe quelque chose là-dedans. Dans le " A est A ", A se présente tout d'abord comme le support indifférencié, tout à fait potentiel, de tout ce qui peut lui arriver comme détermination.

Mais dès qu'une détermination effective lui est donné, dès que c'est d'existence qu'il s'agit et pas du n'importe quoi de toutes ses déterminations possibles, il y a précisément alors une sorte de transmission de pouvoirs, si bien que ce qui devait faire fonction de support, en l'occurrence ce A indéterminé, ce A potentiel, est en quelque sorte masqué par le fait qu'il y a de l'être de tout à coup, qui s'intercale entre lui et lui-même, c'est à dire que lui-même se répète, et se répète sous la forme d'un prédicat.

Il y a donc une espèce d'amoindrissement et cet amoindrissement se symbolise par ceci que dans " A est A ", le A qui avait fonction de support se voit lui-même supporté par quelque chose de l'ordre de l'être qui le supporte, qui le dépasse, qui l'englobe; et lui-même n'est dans cette relation que ce qui prédique la prédication en tant que la prédication, c'est ce qui supporte l'être.

Sur ceci je vais revenir...

LACAN : D'ailleurs chacun sait que " La guerre est la guerre " n'est pas une tautologie, non plus qu' " Un sou est un sou ".

...Je vais revenir là-dessus parceque c'est à peu près le nerf de toute l'affaire et que je voudrais parler - mais c'est cela que je crains n'avoir pas le temps de faire - de la Logique de Port-Royal parceque c'est une théorie de la substance, justement, et qu'il a été dit la dernière fois qu'on ne se réfère pas ici à aucune substance...enfin j'y viendrai

tout à l'heure.

Qu'on sache simplement que la première répétition répète l'indétermination initiale de cet objet qui se donne comme potentiel; mais qu'en répétant cette indétermination, cette indétermination se trouve (non pas l'objet mais l'indétermination) soudain déterminée d'une certaine façon, c'est à dire qu'on peut bien poser que la répétition du vide ou celle de l'impossible, enfin que ce type de répétition de quelque chose qui n'est pas donné et qu'il faut donc produire dans le temps qu'on voudrait le répéter, on peut bien poser que c'est impossible - c'est ce que dit à peu près tout le monde - mais il suffit que ce soit impossible pour qu'il y ait là quelque chose d'assuré et que cette assurance permette justement une répétition, soit cette deuxième répétition.

Plutôt que de m'étaler là-dessus, je cite cette phrase de Kirkegaard qui dit : " La seule chose qui se répète, c'est l'impossibilité de la répétition."

Ca fait très bien voir ce qu'il en est et ça fait le joint avec ce que j'avais dit l'année dernière, donc, de la triade qui supporte toute répétition, la triade : objet-repraesentamen-interprétant.

Entre l'objet et le repraesentamen, on change en quelque sorte d'espace ou du moins, il y a quelque chose comme un trou qui fait justement l'objet et le repraesentamen inaccrochables dans cette relation.

Mais ce trou, en tant qu'il insiste, c'est ce qui permet de fonder une vraie répétition, en ce sens que, le coup d'après, il y a quelque chose qui va incarner ce trou : l'interprétant qui pourra en quelque sorte répéter de deux façons ce qui passait entre l'objet et le repraesentamen. D'une part l'inscrire en disant " y avait du trou " et en permettant que cette impossibilité où ce trou, ça se répète; d'autre part, non pas seulement le signifier mais le répéter, parceque, entre l'impossibilité de départ qui passait entre l'objet et le repraesentament, et son signifiant : l'interprétant, il y a le même rapport impossible qu'il y avait justement entre l'objet et le repraesentamen. Il faudra donc un deuxième interprétant pour prendre en charge la répétition de cette impossibilité.

Dans l'interprétant, il y a quelque chose comme l'effectuation d'une impossibilité jusque là potentielle.

Et l'impossibilité inscrite par l'interprétant, c'est disons le premier terme de cette existence dont le zéro potentiel était porteur, au sens où de quelque manière, le " tout " conduit au " il existe " et j'y reviendrai également.

Ce qui est important, c'est que l'impossibilité du rapport objet-representamen, elle se donne comme telle pour l'interprétant. L'interprétant dit : " ça, c'est impossible. "; et dans la mesure où elle se donne pour l'interprétant comme telle, c'est alors que cette impossibilité est vraiment un terme, terme fondateur d'une série.

Ca permet donc au nouvel interprétant d'assurer quelque chose de solide comme si cette solidité, c'était l'interprétant premier qui l'avait fondée à partir de quelque chose originellement fluide.

Ce qui échappait dans le rapport objet - representamen, ça vient s'emprisonner dans l'interprétant. Et on voit bien que ce qui s'emprisonne dans l'interprétant et ce qui échappait dans le rapport objet - representamen, ce n'est pas exactement la même chose puisque, précisément, ce qui échappait dans le rapport objet - representamen, ça continue à échapper dans le rapport entre ce rapport et l'interprétant.

Il y a donc de toutes façons le même décalage, la même inadéquation. C'est bien l'impossibilité de départ, soit l'impossibilité de la répétition sur laquelle je vais maintenant appuyer un peu, qui produit ce qui se passe ce qu'on peut constater, c'est à dire la répétition de l'impossibilité.

Ce qui institue le décalage d'où s'origine la répétition, c'est l'impossibilité pour quelque chose d'être à la fois ce quelque chose et en même temps de l'inscrire. C'est à dire que l'existence de quelque chose ne s'inscrit que sur d'autres choses et par suite ça ne s'inscrit que quand c'est autre chose qui est donné.

Or, si tant est que c'est d'existence ponctuelle qu'il s'agit, quelque chose ne s'inscrit, l'existence de quelque chose ne s'inscrit qu'au moment où elle décline, justement, au moment où c'est d'une autre existence qu'il est question.

Cette disjonction, c'est à peu près ce qui passe entre l'être et l'être prédiqué et j'espère avoir le temps d'arriver jusqu'à la logique de Port-Royal

qui était théoriquement le noyau de mon exposé pour le montrer.

Vous vous souvenez que la dernière fois, Lacan a caractérisé l'être comme section de prédicat. Et c'est à proprement parler de cela qu'il est question.

Je vais tout de suite donner quelques réflexions, ne fut-ce que sur cette formule de " section de prédicat " qui fait sentir immédiatement la récurrence où se construit ce qui, justement, est supposé supporter le prédicat, c'est à dire l'être.

L'être, ce qui supporte les prédicats avant la prédication, ça se donne après les prédicats. Et d'une certaine manière, s'il y a section de prédicat pour trouver l'être, ça veut dire que ce qui supporte les prédicats, c'est ce qui n'est pas dans les prédicats, c'est ce qui est absent des prédicats, ce qui est absent dans la prédication. C'est donc l'absence d'être, d'une certaine manière, qui porte les prédicats; ce qui implique aussi, mais de façon un peu indirecte, que les prédicats ne sont eux-mêmes prédicats que de cette absence.

Que le prédicat puisse être coupé, c'est comme si il y avait déjà une partition élémentaire, comme si une ligne était donnée en pointillés, une frontière, qu'il suffit de découper comme dans certains emballages.

LACAN : Articulez bien la notion de section de prédicat puisque c'est ce que vous avez accroché à ce que j'ai dit dans ce que j'ai laissé. J'ai juste presque achoppé là-dessus.

C'est proprement le noyau de mon exposé. On peut imaginer ça comme... une fibration, c'est à dire que c'est à partir d'une espèce de halo que je vais essayer, en en faisant le tour, de cerner ce noyau qui va apparaître dans tous les exemples que je vais maintenant donner.

Section de prédicat, c'est donc comme si ça pouvait être coupé. Je n'insiste pas là-dessus sinon qu'il est évident que ce n'est pas d'avoir coupé la coupure qu'on va retrouver l'insécable et que, la frontière, une fois qu'on a tailladé dedans, elle insiste d'autant plus qu'elle se manifeste comme trou

Disons que la section, pour prendre les sens qui viennent, c'est aussi bien faire deux de ce qui était un; et si je signale ce sens qui

n'est pas ce qui se reçoit ici, c'est parce que c'est celui que Groddeck donne à un de ses concepts qui s'appelle justement la sexion, c'est à dire que ce n'est pas sans intéresser le sexe d'une certaine manière et ça, c'est la manière, pour Groddeck, de faire référence à Platon; et quand je dis Platon, il ne s'agit pas du Parménide mais du Banquet.

Vous vous souvenez que, dans le discours d'Aristophane, est soulevé le problème de ce mythe de l'androgyné originaire qui aurait été coupé en deux. C'aurait été ça, la sexion.

Or, ce sur quoi je voudrais insister, c'est sur quelque chose qui ressort très bien du Banquet, non pas spécialement du discours d'Aristophane mais un peu de tous les discours, même ceux qui sont supposés contradictoires. Je ne vais prendre que deux exemples pour aller vite, le discours de Diotime d'une part, celui d'Aristophane de l'autre. Et le Banquet, ça porte sur l'amour.

L'amour, dit Diotime; c'est ce qui, partout où il y a du deux, fait office de frontière, de milieu, d'intermédiaire, c'est à dire d'interprétant. Quand je dis d'interprétant, c'est parce qu'on peut très bien traduire comme ça le mot que Platon emploie, mot dérivé de $\mu\alpha\upsilon\lambda\eta\mu\eta$ qui veut dire " l'interprétation ". Et mannikè, Platon dit que ça vient de $\mu\alpha\upsilon\lambda\eta\mu\eta$ et manikè, lui, veut dire " le délire ".

C'est ce qui fait office d'interprétant. Mais le seul intérêt de cette formule, parce que, somme toute, personne dans l'assemblée du Banquet ne la conteste, c'est ce qui permet de s'ensuivre. Ceci que l'amour, en aucun cas, ne saurait être beau, car ce qui se pose comme objet de l'amour, ce qui, comme série, tombe sous le coup de l'amour, l'amour étant comme une marque qui fait défilé, qui instaure une espèce de couloir où une série d'objets va passer, les objets qu'il a marqués, l'amour ne peut pas être beau parce que ses objets sont beaux; et il est dit qu'en aucun cas, ce qui est l'agent d'une série, l'instance même de la série, le terme ultime de série, ce qui chapeaute une série, ne peut avoir les mêmes caractères que les objets qui sont dans cette sériation. C'est à dire que les objets de l'amour sont beaux, donc l'amour ne peut pas être beau.

Ca, c'est donc à proprement parler un caractère de cette instance de sériation, un caractère de l'interprétant que personne parmi les polémistes présents dans l'assemblée du Banquet ne remet en question.

Et on peut voir assez facilement le rapport qu'il y a avec Aristophane même si ça paraît plus lointain; à l'origine, les hommes avaient quatre jambes, quatre bras, deux visages et deux sexes. Ils devenaient un peu trop arrogants car ils n'avaient pas vraiment de désir, il ne leur manquait pas grand-chose. Alors, Zeus a décidé de les couper en deux pour qu'ils deviennent humiliés. Mais ce qu'a dit Zeus, c'est que ça ne compte pas une coupure s'il n'y a pas des effets de coupure. C'est à dire que si la coupure est ponctuelle et qu'après ça continue comme avant, ça ne sert à rien. Ce qu'il a donc voulu, c'est que ça reste, qu'il y ait un effet; et pour celà, il a tourné les visages, les visages qui étaient alors comme les sexes dans le dos (et l'endroit de la coupure c'était proprement le ventre puisqu'il y avait le nombril qui est l'indice de la coupure), il a décidé de tourner les visages du côté du nombril pour que les hommes s'en souviennent de cette coupure. Et pendant qu'il y était, il a tourné les sexes également pour qu'ils puissent essayer de se recoller et que ça les occupe.

Mais l'important et ce pourquoi j'ai déroulé tout ça et en rapport avec le discours de Diotime, c'est que le résultat de toute cette opération est quand même quelque chose. Ce résultat peut apparaître dérisoire...c'est simplement que l'homme, puisqu'on lui a tourné le visage, il ne peut plus regarder derrière lui, c'est qu'il ne voit plus qu'en avant, il voit seulement ce qui le précède. Est-ce qu'on voit bien que c'est également ce que dit Diotime, c'est à dire que c'est ça, la fin de tout, c'est à dire la fin du tout, en tant qu'à toute série il manquera le terme ultime de la sériation, le point de vue, ce d'où la sériation se construit.

Ce que je viens là d'isoler à partir de deux discours, on va le retrouver comme deux points très liés à propos des ordinaux.

Ce qui fait l'ordinal, ça on vous l' a déjà dit, c'est quelque chose de l'ordre d'un Nom de Nom.

C'est un nom de nom et on va voir plus précisément de quoi il retourne, en ce sens que l'ordinal, c'est le nom.

Et si c'est un nom, la fonction de ce nom est de nommer quelque chose qui n'^{est}a pas justement son propre nom, c'est en quelque sorte le nom second

de ce qui précède, du nom qui précède et qui, comme nom lui-même, est bien un nom mais ne sert qu'à nommer quelque chose qui précède etc... Voilà le rapport avec Aristophane et je n'insiste pas.

Il y a un problème qui va se poser tout de suite et je tacherai de l'aborder, c'est que le premier ordinal, lui, il n'est pas vraiment un nom de nom parcequ'il n'y a pas de nom qui le précède si tant est qu'il soit le premier. C'est pourquoi j'ai écrit à côté le " Nom du Non " parceque c'est ça, le premier ordinal. Et je dirai même, si c'est cela qui se passe au début, c'est à cause de cela qu'après il y a du nom de nom, parceque, justement, dès que l'on donne un nom à ce qui n'en n'a pas, c'est, dans l'identification, quelque chose comme le déclin de l'identité, en ce sens qu'on en dit un peu plus et que ce plus qu'on dit, il va falloir lui-même non pas tant le résorber mais l'identifier, lui donner un nom. Et à partir de là, c'est le décalage infini.

Nommer, en général, c'est faire le point de ce qui précède dans la série. Mais le point, en tant que lui-même fonctionne comme nom, précède quelque chose à venir également et ce quelque chose à venir, si on le considère absolument, ce qui est toujours à venir, ce sera ce qu'on pourrait appeler l' " encore ", qui, lui, ne précède rien qui ne soit lui-même, c'est à dire ne détient pas de nom. Innommable de ce fait.

On voit que de ce point de vue là, ce que j'appelle l' "encore ", c'est l'index de l'infini. Et d'autre part, on peut dire que l'infini est déjà là. Il est donné au départ dans l'homonymie du non et du nom. C'est à dire que le nom, c'est la nomination d'un non plus radical qui, avant toute nomination, dans l'instant de toute nomination, se donne comme infini.

On voit donc quelque chose se détacher comme deux bornes : le Non d'une part, et l'Encore. L'ordination, c'est ce qui passe entre les deux.

C'est à dire que ce qui va m'intéresser - et on peut voir le rapport de ceci avec la section de prédicat, c'est à dire avec cette expression et cette récurrence - c'est le rapport entre les deux.

Le système de la nomination en général, vous voyez à peu près comment on peut l'appréhender. C'est l'enrobage d'un impossible de départ, enrobage qui justement, dans ce rapport à l'impossible, ne se soutient que de l'Encore comme indice de cette transcendance de l'impossible par rapport à tout enrobage. Et si l'impossible, c'est ce qui dit non (et ce n'est pas évident;

je regrette de n'avoir pas le temps de développer ça.), il faudra l'entendre à peu près comme une dénégation radicale en tant que la dénégation c'est quelque chose qui est déjà infini. C'est à dire que, en tant que c'est déjà infini, la dénégation se moque pas mal de ce qui arrive en quelque sorte derrière elle, ce qu'elle supporte, soit tout le jeu de prédications, tout le jeu d'objection prédicative qui prend la dénégation, par exemple pour la nier, en disant non ou en disant oui, et qui ne change rien au signe cimenté par l'infini de la dénégation. La dénégation reste intacte avec de petits jeux qui se passent sur son corps, pourrait-on dire; alors, ce n'est même pas pour l'infini de la dénégation une chatouille et ceci nous amène à penser - ceci est une parenthèse - que même si ce que j'ai appelé la manipulation logique sur fond d'infini, ça devient infini à son tour, ça ne veut pas dire qu'on va guérir l'infini à coup d'infini et que ça va donner tout à coup du fini ou quelque chose comme du oui. Au contraire, ça va devenir pire en ce sens que ce qui dans la nomination peut devenir infini, ce n'est pas la même chose que ce qui est déjà là comme infini dans ce que j'appelle cette dénégation initiale, puisque ce qui, dans la manipulation logique vient comme infini, c'est la nomination de l'infini et que ce qui est déjà là comme dénégation infinie, c'est ce qui infinitise toute nomination, c'est l'infini de la nomination.

Ce qui fait que la nomination de l'infini sera une nomination comme les autres puisqu'elle sera aussi bien sujette à cette infinitisation qui est déjà là, qui part d'une source qui est au début.

C'est à dire que ça ne va rien changer et qu'on peut poser quelque chose comme ω , le plus petit ordinal infini, ça ne va pas s'arrêter là. ω Ca continue dans l'ensemble des parties de ω , dans les \aleph etc.

Dès lors que l'infini est donné dans cette position là, il faut que l'infini lui-même soit infini, si bien qu'on continue dans ces passages d'infinis à l'infini, qu'on continue " encore ", comme si ce qui veut s'atteindre dans cette histoire, c'est précisément l'Encore lui-même.

L'Encore se donne comme la limite de l'expansion de ce non radical dont j'ai parlé.

Et je vais maintenant immédiatement parler du rapport entre le non radical et l'Encore puisque c'est à ça que va m'introduire rétroactivement ce sur quoi je vais revenir : la section de prédicat.

La section de prédicat, on le voit immédiatement, c'est à la fois ce qu'il y a après toute prédication, c'est à dire une fois qu'on peut dire " y'en a plus, de prédicats " et c'est aussi bien ce qui, avant toute prédication la supporte. Mais ce qu'il faut comprendre, c'est que cet avant et cet après, c'est la même chose, que c'est ce qui constitue, ce qui soutient la prédication comme l'enrobage d'une impossibilité, cette impossibilité qu'il faut comprendre comme l'impossibilité même de la prédication, c'est à dire l'impossibilité de fournir tous les prédicats, de les mettre ensemble sans qu'au moins un se détache comme représentant dans l'impossibilité, dans l'existence, l'impossibilité ou si l'on veut l'Encore.

Plus précisément quant aux ordinaux, l'ordinal nomme le nom de celui qui le précède, ça veut dire deux choses. Très simplement qu'un ordinal ne se nomme pas lui-même mais est nommé par son successeur et qu'à chaque ordinal appartient la sommation mécanique de tous ceux qui le précèdent puisque lui-même nomme son précédent, que son précédent nomme son précédent etc.

Il y a donc, accrochée à tout ordinal, la série de tous les ordinaux qui l'ont précédé.

Or déjà, ces deux points impliquent une discordance essentielle entre le nom et le nom de nom et c'est ce que j'appellerai un effet d'écrasement.

Ce qui vient identifier le 0, par exemple, dans une définition du 0 comme l'élément unique de l'ensemble identique à 0, ou pour l'ensemble vide, je crois qu'on peut très bien dire " ce qui est élément unique de l'ensemble de ses parties ", ou simplement cet ensemble de ses parties dont il est l'élément qui vient l'identifier proprement, ceci ça se donne comme prédicat du zéro.

Or on voit bien que dans ce prédicat, il y a quelque chose en plus qui est donné, en plus que l'ensemble vide, en plus que le 0. C'est tellement tangible, la preuve en est que, justement, le 0 et le 1 qui est censé n'être pas autre que l'identification du 0, ça fait 2.

On voit qu'on change de niveau, qu'il, n'y a aucun rapport, qu'il y a un décalage, que ça ne se situe pas au même échelon, qu'on passe d'un niveau à un niveau supérieur. Mais ce qui est remarquable, c'est que ce 0 et ce 1 qui n'ont rien à voir, qui ne se situent pas au même niveau, on les met ensemble comme les éléments de ce nouvel ensemble constitué par l'ordinal 2. C'est à dire que 0 et 1, ça fait deux, justement, au sens où le 0 et le 1 sont en quelque sorte nivelés, mis sur le même plan dans le 2

Et pour le 2 lui-même; l'opération va se répéter dans le passage du 2 au 3 etc...

Le repraesentamen n'a là avec l'objet pas de rapport possible et c'est toujours ce cursus de l'interprétant qui intervient, c'est à dire que c'est incarné par quelque chose et dans la mesure où c'est incarné, où le quelque chose qui échappe est bridé, il ressurgit également, juste après cette incarnation.

On peut prendre la formule d'un ordinal pour mieux voir se dont il est question:

$$\left\{ \emptyset, \left\{ \emptyset \right\}, \left\{ \emptyset, \left\{ \emptyset \right\} \right\} \right\} \left| \left\{ \emptyset, \left\{ \emptyset \right\}, \left\{ \emptyset, \left\{ \emptyset \right\} \right\} \right\} \right\}$$

4

Dans cette formule qu'on peut considérer comme la formule du 4, que se passe-t-il? On sait que c'est le terme ultime, le terme précédent le quatre, le terme ultime de cette série qui compte. On voit que dans le 4, ce qui est répété, c'est le 3. Et l'on voit que le 3 répète lui-même le 2 qui lui-même répète le 1 qui lui-même répète le 0.

Mais ce qui est important, c'est que le 4 n'est pas seulement la mise entre parenthèses, la nomination du 3 qui lui-même met entre parenthèses et nomme le 2 etc... Ce n'est pas seulement l'exposition, même répétitive c'est à dire avec des parenthèses en plus de ce qui déjà se donnait dans le 3, c'est la mise dans un même ensemble du 3 déjà comme écrasement, comme ensemblisation de termes hétérogènes, c'est à dire la même chose que dans le 2, le fait qu'il y ait le 0 et le 1 qui soient mis absolument sur le même plan. Dans le 3 c'est déjà un écrasement du 0, du 1 et du 2 puisqu'on les met dans un même ensemble. Et le 4 c'est ici précisément la mise en rapport dans un même ensemble du 3 comme écrasement, comme cette ensemblisation forcée, avec les éléments que le 3 a écrasés, séparés du 3, hors du 3.

C'est une répétition. On voit que la partie de droite et la partie de gauche, c'est la même chose, à part qu'à droite, il y a des parenthèses en plus.

C'est entre le 2 et le 3 qu'il y a comme une barre de clivage. Ce qui me permet de dire que l'on peut voir dans cette formule que si le 3, déjà, est la désignation de ce qui s'est passé, d'un passage-écrasement entre le 0 et le 1 et du 0 et du 1 au 2, si le 3 est déjà écrasement, c'est à dire une manière de désigner ce qui s'est passé d'une rupture avant, d'une rupture qui est précisément le passage du 0 au 1 (une rupture, c'est à dire d'un éclatement des parties de ce qui déjà se donnait comme ensemble). On voit que ce qui se désigne dans la formation du 4, c'est précisément cette désignation même en tant qu'on peut voir exposés sur le même plan, d'une part toutes les parties de ce qui forme ce 3 et d'autre part le 3 lui-même.

L'écrasement lui-même, le fait de mettre des parenthèses en plus, ce n'est pas suffisant comme résultat pour laisser prégnant ce passage du 0 à son écrasement dans le 1, du 1 à son écrasement dans le 2 etc. Le é ou le 1 comme résultats n'exprimant plus ce passage. Il faut que dans l'ensemble constitué par le 4, soient présents à la fois les termes séparés des différents passages et la série des passages - écrasements pour que le 4, comme sommation de tous ces passages impossibles mais effectifs, prenne en charge dans sa propre formule l'histoire de la progression qu'on voit ici répétée, c'est à dire laisse ouvert ce qui se pose comme question, comme irrésolution dans ce mouvement, c'est à dire l'insistance dans cette course de ce qui à travers les différentes limites successives qui font en quelque sorte opposition au passage du 0 au 1, du 1 au 2 etc., l'insistance à travers ces limites successives de ce qui se donne comme limite absolue et qui serait l'Encore.

Et si le 4, comme écrasement, totalitaire, comme sommation de tout ce qui s'est passé avant lui, de tous les écrasements impuissants à s'achever, si le 4 laisse ouverte cette question, c'est bien parce que lui-même, en tant qu'écrasement, répondant à cette faille qui appelle une fermeture impossible, il ne peut à son tour que s'écraser encore, c'est à dire reproduire la faille, nommément dans la nouvelle formule qui l'inclut comme élément, à savoir le 5 et qui, pour ce faire, le confronte à tous

ses éléments, tous les éléments qu'il contient mis à côté de lui pour faire surgir entre tous ces éléments et leur écrasement dans le 5, l'impossible identité.

Il suffirait donc de répéter tout ce qu'il y a là, de remettre des parenthèses pour obtenir le 5.

L'impossible identité, c'est ce qui se répète à chaque nouvel écrasement avec ceci que dans la suite, dans la confrontation à l'intérieur du 4, du 3 constitué et de tous ses éléments, c'est déjà des écrasements qui s'écrasent encore un peu plus, alors que le paradigme de l'écrasement, on peut le trouver au début, dans le passage du 0 au 1 et cet écrasement, il faut le comprendre de façon tout à fait concrète comme celui d'Icare, c'est à dire qu'il y a quelque chose qui prend son vol et qui s'écrase misérablement et qui ne s'écrase pas dans le trou qui devait être survolé, qui s'écrase sur la falaise de l'autre côté en quelque sorte.

On peut donc considérer qu'entre un ordinal et un autre ou plutôt entre le rien de l'ensemble vide et son inscription dans le 1, il y a quelque chose comme une barrière, une frontière ou bien un trou. Mais ce trou, on ne peut pas l'atteindre exactement dans le sens où, comme le rappelait Lacan la dernière fois, comme dans le cas d'Achille, on peut le dépasser, mais on ne peut pas l'atteindre. Si une fois qu'un écrasement est donné, il se répète, c'est justement parce que ce qui se pose comme frontière n'a pas été atteint. Elle est toujours là, cette frontière, ek-sistante.

On n'est jamais dans l'entre-deux, l'entre deux ordinaux, mais toujours dans l'un ou dans l'autre, l'un étant l'ensemble qui prend en charge mais n'est pas soi-même compté et l'autre étant ce qui prend en charge le premier mais n'est toujours pas lui-même compté.

La limite donc, la limite dont je parle et qui s'atomise, se fragmente en une série de frontières qu'on ne peut jamais atteindre et qui donc se reproduisent, s'opposent comme limite absolue, c'est donc le Tout, le Tout c'est-à-dire le quelque chose qui se soutient tout seul, qui n'a pas besoin d'autre chose et qui est pour la philosophie la substance, ou encore la substance des substances, c'est à dire l'être.

Cette limite insiste, comme toujours, ailleurs et le passage qui la manifeste comme trou entre quelque chose et son support, ce passage, pas un instant, ne peut être saisi comme entre-deux.

On le voit en ce qui concerne le passage du fini à l'infini, par exemple; car, comme je l'ai dit, on peut poser le plus petit ordinal infini, néanmoins, ça ne se présente pas de façon harmonieuse comme précédé justement du plus grand fini, comme précédé de quelque chose de fini, parce que cet infini ne serait dès lors que du fini + 1. Entre les deux il y a bien véritablement ce trou qui n'a pas pu être atteint et qui se répète dès lors dans l'infinitisation des infinis.

Cela dit, cette insistance dont je parle, cette insistance de la limite en tant qu'elle est exclue, en tant qu'elle ek-siste plus exactement, ça ne fait pas qu'exprimer qu'il y a un fossé entre le 0 et le 1.

C'est bien plutôt leur écrasement dans le 2 qui implique une certaine méconnaissance de ce fossé, un refus véritablement, quelque chose qui ressemble à un déni ou à une dénégation et qui participe donc de ces procédés inconscients qui défont la logique formelle d'une certaine façon, puisqu'ils mettent en oeuvre l'infini et que mettre en oeuvre l'infini, c'est désarmer la plupart des procédés de la logique.

Je cite un exemple que j'ai lu dans un article récent sur les mathématiques modernes où il était dit que dans une classe d'école, quand on demande un exemple d'ensemble infini, il n'est jamais répondu par quelque chose comme les entiers, c'est à dire numériquement, mais toujours par un grand ensemble fini comme " les cailloux de la Terre " ou quelque chose comme ça.

Cela montre bien que pour ce qui est justement du nombre, il y a quelque chose qui fait croire que ça peut s'arrêter. Mais si je dis que " ça ne s'arrête pas de s'arrêter ", c'est bien ça; car ça n'arrêtera jamais de s'arrêter.

La limite dont j'ai parlé, on peut la concevoir en analogie avec la mort, avec le silence et je regrette de n'avoir pas beaucoup le temps de développer ça, mais, en général, c'est ce vers quoi converge le discours, c'est à dire que la répétition, c'est le repraesentamen de la mort.

Et je voudrais montrer en prenant un minimum d'exemples que dans le rêve, on l'a déjà dit, il y a quelque chose qui se manifeste comme " équation du désir = 0 ". Mais cet " équation du désir ", il est en plus,

il est en retrait, c'est celui qui interprète le rêve qui dit que l'équation du désir, elle se débrouille pour faire 0.

Le rêve lui-même, il est dans du 0. C'est à dire que ça s'équilibre.

En même temps, " équation du désir = 0 ", ça ne s'arrête pas là. Ça ne peut pas s'arrêter là parce que le rêve, justement, continue à produire des énoncés, ça continue à parler et, bien sûr, ça voudrait bien être égal à 0, mais il faudrait pour ça que ça se taise, ce qui n'est pas le cas.

Or le 0, s'il est inséré dans cette équation, " équation du désir = 0 ", ça signifie qu'il est supporté, qu'il est désigné par l'équation qui le produit comme ce à quoi elle aboutit.

Or le fait qu'il soit désigné, qu'il soit supporté, c'est proprement la transformation déjà de ce 0 en 1. Le 0, quand on lui met des accolades, ça devient du 1.

C'est précisément la tâche de l'interprétation que de rendre sensible dans ce 0, le 1 dont il est porteur.

Le 1 donc, en tant que le 0 se manifeste, en tant qu'il est désigné, la survenue devient nécessaire. Et on peut comprendre comment il se fait que l'interprétation soit comme un wagon rajouté à une équation déjà donnée. C'est que précisément, le rêve lui-même, d'est le terme ultime de la série. C'est par exemple le 1. Mais tant qu'on est dans le 1, le 1 porte tout entier, il est focalisé sur ce 0 qu'il inscrit et s'il fait lui-même 1, c'est pour autre chose, pour la venue de quelque chose d'autre qui arrive dans l'interprétation.

Ce qui se donne comme résistance à l'interprétation du rêve dans une analyse, cet espèce d'ennui à parler d'un rêve comme si c'était déjà pas mal tel quel, comme si tel quel c'était bien et comme si il ne fallait rien y rajouter, ça a à voir avec la barre résistante à la signification qui est censée séparer le signifiant du signifié.

A se laisser guider, dans la mesure où il est question d'interprétation, par Peirce, s'il y a une opposition entre eux, plutôt que par Saussure, il faut bien se souvenir que le signifié dont on parle, c'est pas autre chose que du signifiant mais dans une série, au sens où précisément il y a des fonctions dans cette série, des rôles qui s'échangent et qu'on peut dire

qu'effectivement il y a un rôle de signifié par rapport à un rôle de signifiant. Mais le signifié, c'est un signifiant plongé dans l'interprétation au sens de Peirce et qui se trouve en quelque sorte écrasé, minimisé, amoindri, singularisé dans le surgissement d'un autre signifiant, surgissement d'un autre qui permet par cette confrontation, la même qu'on voit dans l'ordinal, de comprendre qu'on a affaire à des unités d'un autre ensemble, à des éléments d'un ensemble plus large et cet écrasement a lieu sans que ce qui fait trou entre les deux dans le signifiant de ce nouveau signifiant, entre les deux signifiants, soit à proprement parler le produit; mais c'est dans la répétition de ce phénomène, dans son caractère infini, qu'est donné quelque chose comme la limite de l'interprétation et la limite de l'interprétation, de la signification pour Peirce, c'est la béance du potentiel, c'est à dire quelque chose qu'il faut mettre en rapport avec le sujet et, quitte à le mettre en rapport avec quelque chose, on peut également voir s'il est à mettre en liaison avec ce qu'on appelle l'ensemble de tous les ensembles.

Parceque, l'ensemble de tous les ensembles, peut être est-ce précisément ce potentiel infiniment silencieux dont parle Peirce et qui se trouve au début ou à la fin de toute série.

Dire qu'il n'existe pas, c'est aussi bien dire qu'il ek-siste comme limite de toute inscription et aussi bien comme grain de sable dans la machinerie de toute équation qui veut s'égaliser à 0, car dans le temps de cet "égal à 0", le 0 se produit comme ce terme et, dès lors, il peut être confronté à quelque chose d'autre qu'on prendrait dans l'équation qui lui a donné naissance et qui le singulariserait dans un autre ensemble plus général dans lequel il figurerait au titre d'un élément.

Si je dis ça, c'est parceque j'ai entendu il n'y a pas longtemps un analyste déclarer que la plupart du temps, les futurs analysants viennent le voir pour un entretien préliminaire dès lors qu'il s'est passé quelque chose, dès lors qu'un grain de sable, un petit quelque chose de rien du tout est venu enrayer, est venu rendre insupportable une économie jusque là très bien supportée. Or ce grain de sable, ce n'est pas autre chose que ce dont j'ai parlé, c'est à dire qu'il se constitue de la prise en compte globale de cette équation, de cette économie très satisfaisantes

dans leur extrême singularité, qui n'est pas rien, en opposition à quelque chose d'autre qu'on peut éventuellement prendre du dedans, dans cette équation, et de singulariser c'est à dire poser comme actuellement en face de l'équation toute entière

Il suffit qu'un seul trait de l'équation soit produit isolément pour qu'il brise l'équilibre de l'équation elle-même qui était un équilibre de repli sur soi-même et pour qu'il fonctionne comme grain de sable. Il suffit d'un léger glissement. Je ne peux pas ici citer d'exemples et c'est dommage car cela apparaît extrêmement bien, d'un léger glissement, d'un changement de niveau tout à fait dérisoire, c'est à dire d'un transport de ce qui se donne comme équation dans quelque chose d'autre où il y a d'autres éléments qui sont en jeu pour que cette équation satisfaite d'elle-même, cet ensemble fermé, devienne tout à coup autre chose, pour qu'on se rende compte qu'il peut aussi bien fonctionner comme un élément d'un autre ensemble, comme partie d'un autre ensemble qui peut précisément être l'ensemble de toutes ses parties comme ici on le voit, c'est à dire comme un élément d'un ensemble où le tout de l'équation précédente figure à côté de n'importe quoi, à côté de n'importe quel trait et au même titre que l'ensemble vide par exemple.

Il n'est pas de tout qui ne puisse être ravalé, éclaté, au rang de singularité élémentaire dans quelque chose qui se donne comme un ensemble plus grand, c'est à dire l'ensemble de ses parties.

Et cette singularité, dès lors qu'elle se donne, précisément, dans un instant de flottement, cette singularité appelle aussi bien l'écrasement, le nivellement dans un nouvel ensemble qui lui garantit à elle, cette nouvelle singularité, une place en propre, une fonction, quelque chose comme un emploi.

Le passage d'un ensemble à l'ensemble de ses parties, c'est donc la débandade de tout tout.

Mais cette débandade prend des formes singulières dès lors qu'elle n'a lieu, qu'il ne se produit d'éparpillement que pour reformer un nouveau tout, que pour se réécraser immédiatement dans un nouveau tout, c'est à dire pour que ce qui s'éparpille se reconsolide mais de manière qui ne revient pas au point de départ mais suivant une progression, se consolide dans

autre chose qui, cette fois, forme un ensemble plus vaste.

Peut-être, en définitive, la victoire va-t-elle à l'éparpillement en ce sens que si l'impossibilité de la répétition, elle peut se répéter, l'impossibilité de la totalisation ne peut pas, elle, se totaliser.

Puisque si on prend l'ensemble de tous ces tous dont la totalisation est rompue par leur fractionnement dans l'ensemble de leurs parties, si véritablement cet ensemble se constitue de tous ces tous comme de ses parties, alors il subit le même destin, c'est à dire que lui-même peut se fractionner, ce qui implique que jamais tous ces tous ne pourront se totaliser que dans ce qui serait autre chose que l'ensemble de ses parties, autre chose que ce que l'on connaît d'une totalisation ou d'un écrasement possibles.

On voit que les ruptures d'ensembles, ça conduit à la constitution de nouveaux ensembles, à l'écrasement; et ces nouveaux ensembles tendent eux aussi à la rupture.

Ce qui permet de dire qu'en définitive, et je n'insisterai pas là-dessus quoi que ce soit important, tout est une question de rythme.

A un niveau tant soit peu général, il n'est ~~pas~~ de système que de rupture.

Et je regrette aussi de ne pas pouvoir m'étaler un peu là-dessus mais ç'a été une erreur du linguiscisme contemporain de postuler quelque chose comme une régulation intra-systématique dans un sens sans la poser fonction de quelque chose qui participe à un ordre, fonction d'une limite exclue.

Quelque chose comme l'interprétation de Peirce a été perçu en linguistique comme seulement une partie de ce que, pour Peirce, est l'interprétation, c'est à dire la possibilité, par exemple, dans un système, de passer d'un signifiant à un autre. Mais que ce sur quoi cette opération élémentaire fait fond, c'est sur un travail sémiotique plus essentiel, et je ne ferai que le mentionner, qui est précisément, pour un même signifiant ou un même ensemble signifiant, le passage d'un système à un autre de type différent.

Il y a là quelque chose comme la torsion, l'écrasement du signifiant; et au demeurant, il suffit de regarder le rêve pour s'apercevoir de

ce que ça peut signifier.

La surdétermination, elle doit se comprendre non pas seulement comme la surdétermination sémantique dans un système mais plus proprement comme surdétermination sémiotique, comme possibilité d'un passage pour un même signifiant d'un système à un autre, comme écrasement du signifiant.

La remarque d'un tel processus, lié à quelque chose d'autre qui est intéressant et que je vais dire, on la trouve chez Bacon qui, à partir de ses réflexions sur le langage, a trouvé un procédé de cryptographie. Le procédé consiste à passer d'une lettre intérieure à une lettre extérieure et à faire le trajet dans les deux sens, c'est à dire à sauter une frontière que ce passage met en relief.

Je ne vais pas insister sur ce en quoi il y a changement de système chez Bacon mais j'en donne vite l'exemple pour voir autre chose qui est proprement ce qui insistait dans cet exemple des ordinaux, quelque chose qu'on retrouve à tous les carrefours et qui est nommément l'omission des parenthèses et qui permet justement le passage de la frontière et qui a rapport avec la possibilité d'une substitution de deux termes, c'est à dire que dans la substitution de deux termes, tout est fonction des parenthèses.

Et si l'on se permet d'ignorer les parenthèses, de changer la place des parenthèses ou des accolades, à ce moment-là tout est possible, c'est d'ailleurs ce que Frege reprochait à Leibnitz et c'est ce qu'on retrouve chez Bacon dans son procédé de cryptographie dont je vais vous donner rapidement l'exemple.

A chaque lettre de l'alphabet (latin en l'occurrence, soit de vingt quatre lettres) on fait correspondre un groupe de cinq lettres, groupe formé uniquement de a et de b selon une des trente deux combinaisons possibles. Cela c'est le premier temps, une interprétation simple.

Dans le deuxième temps, c'est le message que l'on va transformer par le biais de cette transposition, message qui est uniquement en a et en b et qu'on va retransformer en alphabet latin selon une autre interprétation, une autre loi de transformation.

Le phénomène essentiel du changement de système, quoi que je ne pointe pas que ce soit précisément un changement de système, mais ce qui fait qu'il y a interprétation d'interprétation, c'est qu'une fois qu'on a un message formé uniquement en a et en b par la transcription à partir de chacune

de chacune des lettres dans ce tableau, on va le retranscrire dans l'alphabet originel latin, en prenant non pas chaque groupe de cinq a et b car ce serait réeffectuer ce découpage qu'il s'agit de masquer, mais on va prendre chaque lettre, chaque a et chaque b séparément; et à chaque a et chaque b, comme ce sont les deux seules lettres dont est formé le message moyen, le message frontière, il pourra correspondre à chacune un nombre énorme de lettres de l'alphabet latin, nommément, si on prend un alphabet latin compliqué de majuscules et d'italiques, chaque lettre apparaissant en majuscule, majuscule - italique, minuscule, minuscule - italique, on aura quatre fois vingt quatre lettres et le a et le b auront chacun la moitié de ces lettres comme traduction possible, c'est à dire que la seule chose qui va compter, ce sera l'ordre des lettres du message, dans la mesure où l'interlocuteur, le décodeur, sait qu'il faut couper le message en portions de cinq.

Par exemple, on se donne une série ordonnée de manière très simple de a et de b dans l'ordre d'alternance linéaire et on fait ensuite correspondre l'alphabet commun, je l'ai dit, à chaque a et chaque b. Ce qui fait que chaque fois qu'on aura un a, on pourra mettre ce que l'on voudra qui lui correspond et à chaque fois qu'on aura un b, ce sera la même chose. L'essentiel, ce sera la position des italiques et l'ordre général des lettres.

Or ce qui s'est passé entre les deux, c'est justement qu'on a fait tomber les parenthèses, ces parenthèses qui regroupaient les groupes de cinq. On les a fait tomber et c'est là l'essentiel.

Ce qui permet la rupture et l'éclatement dont j'ai parlé, c'est donc la structure ouverte de l'ordination, ce fait que le terme, l'agent de la série - c'est ce que je disais au début - est absent de la série qu'il agence, c'est à dire qu'il n'y sera présent que le coup d'après.

De cela, de cette absence, maît la possibilité du décalage qui est la réobjectivation de la série toute entière.

Il est très sensible dans un récit de cas que le grain de sable dont nous avons parlé, s'il manifeste un changement de niveau, c'est que ce qui était proprement l'agent totalisant de la formation précédente c'est à dire ce qui était les dernières parenthèses en quelque sorte, de la formation précédant le grain de sable, cela devient un élément, cela est compté dans la série pour un nouvel agent totalisant.

Il est donc clair que le point de fuite ou le point de chute

d'une formation en général, d'une formation inconsciente par exemple, ce point est absent de la formation au niveau du désigné, au niveau de ce qu'elle désigne de ce qu'elle manifeste, de ce qu'elle met en scène.

Il s'agit donc, à partir du désigné, de faire cette remontée, de mettre en évidence ces parenthèses en quelque sorte, qui sont là mais qui sont absentes.

Qu'on prenne un seul exemple qui est celui de ce rêve où vraiment alors ça va de soi, commenté par Freud à l'époque où il cherchait partout des réalisations de désir et où justement il y a une patiente qui lui amène sur un plateau un rêve où il n'y a pas de désir apparent. On peut se casser la tête, on n'en trouvera pas, du désir, on ne trouvera pas d'équation du désir ni de réalisation de désir.

Mais Freud ici a très bien compris le processus. Il a dit justement : hé bien, son désir, c'est qu'il n'y ait pas de désir dans le rêve, c'est à dire que j'aie tort, ce qui montre bien que ce qui dans le rêve est présent, c'est le 0, le pas de désir, le pas d'équation etc...

Mais ce 0, il est encerclé dans des parenthèses, il est inséré dans l'ensemble plus général comme une partie de cet ensemble qui représente le désir dans sa généralité.

C'est à dire qu'il est supporté par un désir et le désir, en tant qu'il a là la fonction de support, il est absent du désigné et c'est à l'interprétation de faire surgir ce 1 qui était à l'état potentiel dans le 0.

Il y a quelque chose dans la rupture qui ne veut pas s'achever, ce que j'ai appelé la méconnaissance et qui conduit aux écrasements successifs.

Et l'écrasement, lui, ne peut pas s'achever, il ne peut pas être complet.

Mais ce vers quoi tend le processus, puisque déjà j'en ai un peu parlé, c'est l'écrasement, l'encerclement de tout ce qui peut se passer, c'est à dire de toutes les ruptures; un écrasement complet qui délimiterait et qui achèverait la totalité des ruptures possibles.

L'ensemble de tous les ensembles, c'est l'ensemble de tout ce qui peut produire, par rupture, un nouvel ensemble; et s'il est dit que tout ensemble, par rupture, donne naissance à un nouvel ensemble, alors l'ensemble de tous les ensembles se définit comme impossible.

Orn

Or justement, ce qui est impossible, c'est d'encercler une rupture, de la mettre en boîte car dès que d'une rupture se produit un nouvel ensemble, c'est pour repousser, pour décaler la rupture qui, du nouvel ensemble, va faire encore un autre.

La rupture, elle n'est jamais dans l'ensemble, même si l'ensemble ne tient que de vouloir encercler la rupture. Et l'ensemble de tous les ensembles, celui qui engloberait la rupture, est impossible.

Après ces préliminaires, on peut dire que ce qui passe - puisque je reviens à mon point de départ qui était la question du " A est A " - entre un sujet et l'opération qui l'objective, le définit ou le limite dans la prédication, ça a partie liée avec la catégorie de ce qui se soutient soi-même.

Or, puisque ce qui soutient quelque chose n'est soutenu que par autre chose, on vient de le voir, la catégorie de ce qui se soutient soi-même, il semble que ce soit impossible.

Et si c'est impossible, cette impossibilité même peut avoir des effets sur la prédication qui n'est autre qu'un encerclement supporté par ce qui vient être encerclé. Et cela va de soi à regarder que quelque chose supporte son prédicat mais que le prédicat, en même temps, il va essayer d'encercler ça, de lier ce qui le supporte.

Ce qu'il y a de réel dans ces effets pourrait apparaître un peu n'importe où. C'aurait été sans doute plus attrayant de voir ce qu'il en apparaît par exemple dans l'oeuvre de Proust, mais enfin, j'ai pris la Logique de Port-Royal parceque, précisément, c'est une théorie de la substance, c'est à dire de ce qui se soutient soi-même et qu'une telle théorie ne peut fonctionner que, je pense, sur ce qu'on vient de voir, même si c'est à fin de reproduire sans cesse une méconnaissance.

Ce qui m'a amené à la Logique de Port-Royal où on trouve un enchevêtrement de termes intéressants comme le signe, la prédication, la substance et l'être, c'est ce qui a été dit d'une section de prédicat caractérisant l'être, car dans la Logique de Port-Royal, la prédication élémentaire " l'homme est " y est considérée comme la forme vide de toute prédication, comme si le prédicat était en l'occurrence " pas de prédicat ", imprédicable.

Il y a dans la Logique de Port-Royal une série d'objets qui se

prédiquent de ne pas se prédiquer.

Celà, ça participait à la fois de leurs préoccupations jansénistes d'une part, cartésiennes de l'autre.

Je développe un peu cette histoire du prédicat et de la substance pour montrer que, si on pousse à bout ces concepts qui se trouvent dans une théorie de la substance, on obtient quelque chose qui est à peu près ce que j'ai dit avant.

Un prédicat, c'est quelque chose qui est supporté par une chose, une substance, la substance étant ce qui se soutient soi-même.

La substance, c'est " ce que l'on conçoit comme subsistant par soi-même et comme le sujet de tout ce que l'on y conçoit."

Le prédicat, c'est " ce qui, étant conçu dans la chose et comme ne pouvant subsister sans elle, la détermine à être d'une certaine façon et la fait nommer telle."

Ca, ce sont deux définitions que l'on trouve au début. Or déjà, à partir de là, il y a quelque chose qui va rater, il va y avoir un point d'achoppement qui va être en quelque sorte produit par le langage courant.

Dans la Logique, il est dit qu'un nom de substance, c'est tout naturellement un " substantif " ou " absolu " tandis qu'un nom de prédicat, c'est un " adjectif " ou " connotatif ". Or, le problème qui se pose, c'est qu'il y a des substantifs qui n'ont rien à voir avec les substances apparemment, qui ne sont pas des choses, des substances comme la Terre le Soleil, le feu, l'esprit, qui sont les exemples donnés de substances dans la Logique de Port-Royal.

C'est à dire qu'à part les substantifs dont je viens de parler, il y a aussi des noms qui expriment des qualités connotatives, des noms qui participent de la prédication, par exemple " la rondeur ".

Il est dit d'une part : " L'idée que j'ai de la rondeur ne me représente qu'une manière d'être ou un mode que je ne conçois pouvoir subsister naturellement sans la substance dont il est le mode."

Et tout de suite après il est dit : " Les mots qui signifient premièrement et directement les modes, parcequ'en cela ils ont quelque rapport avec la substance sont aussi appelés substantifs et absolus comme dureté, chaleur, justice, prudence."

Autrement dit, c'est à partir d'un point de détail assez dérisoire qu'on peut concevoir, et ça se déroule dans la Logique de Port-Royal, que ce qui a tout d'abord été mode ou, dans le discours, prédicat, après avoir été premièrement et directement tel, il suffit d'un certain déca-

lage pour que ça devienne à son tour de la substance, la substance étant ce qui se soutient soi-même.

Or ce décalage, il va falloir essayer de le cerner et vous allez voir que ça a rapport avec l'ensemble des parties d'un ensemble.

C'est le passage dans le discours, par exemple d'un prédicat : " rond " au substantif " rondeur ". Or participent de la rondeur, est-il dit, tous les objets qui peuvent être prédiqués ronds. C'est à dire que la rondeur, pour employer une autre expression, c'est l'extension du prédicat rond.

Et l'extension du prédicat, ça n'est pas un prédicat, c'est une substance.

Ce qui fait qu'à partir d'une extension de prédicat, on obtient une substance.

Ce qui fait qu'à partir de l'extension de prédicat on obtient une substance, ça a quelque chose à voir avec l'ensemble des parties d'un ensemble et, nommément, il est dit dans la Logique de Port-Royal, que l'abstraction c'est ce qui consiste à considérer les parties indépendamment du tout dont elles sont parties et il est dit que c'est ainsi que l'on peut concevoir l'attribut c'est à dire le prédicat indépendamment de la substance singulière qui le supporte actuellement.

On part d'un ensemble, d'une chose comme ensemble de prédicats, à qui appartiennent, mais inessentiellement donc, ces prédicats. On sépare les parties, les prédicats, de la chose et à partir de là, de manière en quelque sorte magique, on peut considérer une nouvelle substance qui est ce par quoi des prédicats singuliers peuvent avoir rapport à l'unité indépendamment de toute relation actuelle à une substance singulière.

Il y a donc un processus qui, à partir du morcellement d'une unité conduit à une autre unité.

Il faut comprendre que ce qui se donne au début comme substance, c'est à dire comme l'objet à quoi peuvent se rapporter une série de prédicats possibles, c'est la même chose que le premier A de " A est A ". C'est quelque chose de potentiel, c'est à dire que ça se donne comme le support de tout ce qui peut arriver comme prédication, support potentiel c'est à dire qui fonctionne au niveau du tout, au niveau du n'importe quoi.

Mais dès que quelque chose est donné, dès qu'il existe du prédicat, le support ~~SSSSSSSSSS~~ potentiel part en fumée c'est à dire que dès qu'une parole actuelle est donnée, le sujet, le support, cesse d'être sujet. Il est rapporté à son prédicat actuel comme si lui-même n'était qu'un

objet pertinent pour ce prédicat, ce prédicat s'élargissant en extension de prédicat, c'est à dire en valeur intrinsèque.

Et c'est le prédicat qui devient support, substance dans l'extension.

Il y a donc une inversion des rôles. L'extension de prédicat, c'est un ensemble d'objets rapportés à un prédicat.

Les objets prédisent le prédicat alors que dans la substance potentielle, c'étaient tous les prédicats possibles qui étaient rapportés à l'objet.

Or ce qui passe entre ces deux types de substance, collection potentielle de prédicats et extension de prédicat, c'est de l'ordre de ce qu'on a vu à propos des ordinaux et j'aimerais bien que ça apparaisse tout seul.

La substance potentielle, c'est un ensemble de prédicats et l'extension de prédicats, c'est un ensemble d'objet. On fait sortir de la substance potentielle un prédicat qu'elle contient, qu'elle est supposée contenir, et on met la substance et ce prédicat actuel en rapport l'un en face de l'autre dans un nouvel ensemble comme là on a mis en rapport le 3 comme enfermement de parties qu'on retrouve juste à côté de lui-même, tout ça dans un même ensemble.

Le prédicat actuel dans un nouvel ensemble, mis à côté de la substance potentielle, c'est à dire la désignation de la désignation qui s'effectuait dans la première mise ensemble, c'est à dire dans la première substance, c'est ça qui donne l'extension de prédicat.

Maintenant, si les prédicats abstraits de la substance première, ça arrive à faire de l'un quand même, c'est grâce à la singularité de ce qui s'érige en nouvelle substance, de ce qui prend le relai, c'est à dire l'extension de prédicat.

Si on repousse encore un peu la différence qui fonde l'un, on peut très bien s'interroger, à considérer les extensions indépendamment des prédicats. Qu'est-ce qui soutient l'extension?

C'est à dire que si l'extension est l'interprétant qui soutient les prédicats dans leur rapport actuel aux substances potentielles, qu'est ce qui soutient les extensions, qu'est leur interprétant dans leur rapport à ce rapport lui-même?

On voit que dans la mesure où; dans le passage de la collection potentielle de prédicats à l'extension de prédicat, il y a une inversion des rôles, d'un point de vue formel, les deux substances, c'est la même chose, s'il y a quelque chose qui supporte et quelque chose qui est

supporté, même si dans un cas c'est le contraire que dans l'autre.

Mais si l'on ajoute à cela la dimension proprement historique ou ordinale, celle que j'ai essayé de pointer au début, on obtient que dans la constitution d'un ensemble, il y a quelque chose comme la substantification d'un prédicat et qui est corrélatif de la prédication d'une substance. Et ça, c'est exactement ce que nous avons reconnu comme rupture, écrasement, dans l'interprétation.

Or, il est possible que le jeu de la collection - et l'on peut dire compréhension - , c'est une extension.

Dans la Logique de Port Royal, ça recouvre la dialectique de la rupture et de l'écrasement.

Et si c'est bien le cas, c'est évident que dans un sens très particulier, qu'il va falloir entendre comme propriété de la substance de se supporter soi-même.

Parceque cette autonomie de la substance elle est dès lors toute relative, c'est à dire qu'elle tient dans le rapport dyadique qui l'oppose à ce qui la prédique, qui l'oppose à son prédicat.

C'est à dire que l'un supporte et l'autre est supporté.

Mais si de la substance se prédique et du prédicat se substantifie, ça signifie qu'il faut envisager une relation triadique, qu'il s'établit quelque chose comme une réciprocité " décalée ", une réciprocité discordante.

Si du prédicat devient substance pour supporter dans l'extension des objets qui le coup d'avant supportaient dans la collection des prédicats, ce manège peut aussi bien continuer encore un peu de telle sorte que l'extension à son tour soit supportée par quelque chose dont elle ne soit que le prédicat.

La relation substance-prédicat se présente comme celle du multiple au singulier, je l'ai dit, et c'est la même chose dans un sens et dans l'autre.

Après la collection et l'extension, il faut avoir quelque chose de l'ordre d'une collection d'extensions, c'est à dire un ensemble dont les éléments soient précisément ces nouvelles substances que sont les extensions, mais désubstantifiées, prises comme prédicats d'une substance supérieure qui les supporte.

C'est proprement la catégorie des ensembles suprêmes parceque dans la Logique de Port-Royal tout a une fin et là on touche à quelque chose qui a à voir avec l'être.

L'extension de prédicat comme substance c'est ce qui fait tenir ensemble un sujet et un prédicat dans une relation actuelle, c'est à dire que, si dans la relation dyadique le sujet supporte le prédicat, dans la relation triadique, c'est l'extension de prédicat qui supporte la relation dyadique.

L'extension comme substance a donc la fonction de l'interprétant. Alors, quel est le nouvel interprétant - je répète cette question - qui supporte la relation dyadique entre la première relation dyadique et l'extension comme interprétant?

Si tant est que le terme ultime d'une relation sérielle la représente toute entière moins lui-même, et vous avez sans doute remarqué qu'on arrête pas de travailler sur cette hypothèse, alors, de même que l'ensemble des relations objet-prédicat, c'est à dire l'extension, " tient lieu de " et interprète ces relations, ce sera l'ensemble de toutes les extensions qui sera l'interprétant de l'extension.

C'est à dire que si l'on répète le processus, l'extension substantialisée du prédicat va se désubstantialiser et être rapportée comme prédicat à ce qui supporte toute extension : l'être.

L'être, c'est la seule chose qui est dite se supporter véritablement soi-même, c'est à dire qui n'est le prédicat de rien.

Une fois l'être produit comme terme de la série, on peut faire, on peut revenir, on peut régresser jusqu'à des substances telles que l'étendue, la pensée et les fonder.

C'est y compris à partir de l'être qu'on va peut-être saisir de manière plus aiguë ce que représente la prédication car on a vu que de proche en proche c'est finalement sur l'être que s'appuie la relation prédictive.

De l'être, dans la Logique de Port-Royal, il est dit qu'il " fait partie de ces choses qui ne peuvent en aucun cas se prédiquer " pour la raison évidente que s'il était prédicable, ce prédicat qu'on lui donnerait, si on le substantifie, il sera quelque chose de plus vaste que l'être et l'être sera lui-même rapporté comme prédicat à cette substance nouvelle qui sera l'extension de ce prédicat.

Or, l'être ne peut pas être un prédicat, donc l'être n'a pas de prédicat. Je cite la Logique à propos de l'être et de la pensée : " Il ne faut pas nous demander que nous expliquions ces termes car ils sont au nombre de ceux qui sont si bien entendus par tout le monde qu'on les obscurcirait en voulant les expliquer."

C'est généralement ce qu'on dit dès qu'il est questions de choses comme ça. Parler de l'être, c'est le réduire à un moindre être, de même que parler de la pensée puisque si la pensée est l'ensemble de tout ce qu'on peut penser et de tout ce qu'on peut en dire, elle est forcément quelque chose en plus que tout ce qu'on pourra en dire.

En même temps, de ce fait que l'être ne saurait être prédiqué et de cet autre que l'être est le support de tout, de toute prédication, il y a quelque chose comme une disjonction entre cet être qui ne supporte rien parcequ'il ne peut être séparé de rien et ce tout qui ne peut se concevoir que supporté par l'être.

Mais ceci n'est disjonction qu'à considérer dans un premier temps l'être d'une part, les prédicats de l'autre (on va voir que cette conception est fautive); et si l'être est proprement ce rien dans le discours, il est l'ensemble de tout le discours, c'est à dire ce qui échappe au discours, ce qui le constitue.

Ce qui échappe au discours, c'est le discours lui-même de ce point de vue là puisqu'il n'y a de discours comme mise-ensemble, comme écrasement, qu'à fin de rattraper ce qui précisément lui échappe.

Ainsi, l'être, il faudra certainement le situer au début du discours dans le non radical qu'à la fin dans l'Encore.

Or, la différence - et je le précise - que nous avons isolée entre la substance potentielle comme possibilité d'une prédication et toute prédication actuelle qui ravale la substance au rang de prédicat devenu substance, cette différence nous permet de comprendre ce qu'est l'être.

Ce n'est pas rien qu'un ensemble comme totalité fermée, par exemple le 3, ce soit différent de l'ensemble de ce qu'on peut recenser comme parties de cet ensemble.

La substance comme support, collection de prédicats, comprend de façon potentielle la série des prédicats qui lui appartiennent mais indépendamment de toute d'aucune actualisation du prédicat.

Car dès qu'on actualise un prédicat, dès qu'il existe un prédicat, au contraire, c'est de l'expulsion hors de la substance d'un prédicat qu'il s'agit, c'est une rupture, la rupture qui, par démembrement, met en rapport la substance avec tout ce qu'elle supporte.

Or c'est ici qu'est le noeud de l'affaire car s'il y a une différence entre d'une part la mise en rapport sur le mode prédicatif actuel de la substance avec les prédicats qui la définissent; et d'autre part, la

substance elle-même en tant qu'elle est supposée n'être rien d'autre que son rapport aux prédicats, le fait de les supporter, alors il faudra conclure que la substance, c'est autre chose que ce à quoi se rapportent les prédicats.

Mais néanmoins, dans une substance, il n'y a pas autre chose que des prédicats ensemble - et ça c'est dit.

Pourtant, si on met les substances en rapport, la substance comme ensemble de prédicats en rapport avec ces prédicats dont elle est l'ensemble, on se trouve en face, non pas d'une simple redondance mais proprement d'une différence.

Et ce qu'il y a de plus dans la substance, ce qui fait cette différence, le fait que les prédicats soient ensemble, ce n'est pas simplement une simple détermination supplémentaire de prédicats, car il est dit dans la Logique que la substance toute entière tient dans cette différence entre le fait pour les prédicats d'être ensemble ou de ne pas l'être.

C'est à dire que si on supprime la possibilité de cette différence, il ne peut plus y avoir de substance, c'est à dire qu'il reste un univers de prédicats, indifférencié, ce que Peirce appelle " l'univers du peut-être " qui est aussi bien le néant absolu, dans la mesure où il est dit dans la Logique que, sans la substance, les prédicats ne tiennent pas, ils ne sont plus rien.

La substance, c'est ce qui fait tenir quelque chose, ce qui permet des relations, c'est à dire ce qui est en plus quand les prédicats sont ensemble.

Or, en même temps, nous n'avons cessé de constater que ce plus tient à ce qu'un ensemble de prédicats devient un terme singulier, fait du un et que ce terme singulier ne fait pas partie de ce dont il est l'ensemble au moment où il désigne ce dont il est l'ensemble.

Ainsi, la substance, c'est ce qui, quand un ensemble est donné, le constitue et lui manque, ce la dans le même temps. Autrement dit, ce qui manque dans un ensemble, c'est ce qui constitue la substance.

Maintenant, si on regarde ce qui manque explicitement dans la Logique de Port-Royal - parcequ'il est dit : il y a quelque chose qui manque -, si l'on regarde qu'est-ce que c'est, on s'apercevra, malheureusement ou non, que ce n'est pas la substance, justement. Ce qui manque, c'est, dans l'ensemble, ce qui, quand il n'y a pas autre chose que ce qui manque, est équivalent à rien. C'est une définition comme une autre.. .

Et il est dit dans la Logique que si, de ce tout formé de la substance et des prédicats, on enlève la substance, alors, il ne reste rien

pour ceci que les prédicats et les attributs n'existent que parcequ'il y a de la substance.

Et voilà ! Là, on est véritablement embarqués dans un couloir logique dont on ne peut pas sortir, une série de propositions qui nous entraînent :

La substance n'est autre que les prédicats plus quelque chose. Ce plus se définit comme manquant et les prédicats sont ce qui seul n'est rien mais qui se produit quand de la substance est donnée. C'est à dire : les prédicats ne sont rien sans quelque chose, la substance, qui n'est autre que l'addition, à ces prédicats supposés contradictoirement déjà donnés, de ce qui de toutes façons dans la somme fera défaut.

La substance supporte les prédicats, mais aussi d'une certaine manière, les prédicats supportent la substance comme ce rien-encore dont, par substantification, va naître la singularité d'une différence.

Les prédicats ne sont que du 0, la substance est ce qui s'ajoute à 0 pour faire 1. Mais dans ce 1 constitué, il n'y a que les prédicats, c'est à dire le 0 qui apparaît. Car ce qui fait 1, justement, dans l'inscription du 0, c'est l'absent de ce qu'inscrit le 1, c'est à dire du contenu, du désigné du 1, c'est à dire le 0.

Ces contardictions, donc, que j'ai relevées par ces quelques formules, semblent pouvoir se réordonner à partir de la réintroduction du point de vue ordinal qui a précédé, au début de cette prise en vue de la Logique de Port-Royal, c'est à dire l'opposition entre la collection et l'extension.

Ca se comprend comme ça : la substance supporte le prédicat qui, défini, porte sur la substance.

Maintenant, on va prendre toutes les propositions contradictoires une par une et n'en accepter qu'une à la fois. C'est la meilleure solution. Après, tout va marcher.

La substance étant ce qui manque, le prédicat est un effet de manque, ce qui porte sur un manque, l'enrobage du manque. Mais d'autre part, le prédicat n'est rien sans la substance et il est impossible de différencier la substance du prédicat actuel comme manifestation de la substance manquante.

Cependant, puisqu'il est dit que le prédicat n'est rien sans la substance, et puisqu'il est dit qu'il n'y a pas de substance, qu'elle

manque, alors, comme il y a du prédicat, on est forcé de déduire que le prédicat c'est la substance puisque sans la substance, et il n'y a pas de prédicat, le prédicat ça devrait n'être rien; or, ça donne du 1; ce qui implique que ce 1 du prédicat, ce n'est pas le prédicat mais à proprement parler la substance.

Or ça ne se comprend qu'à partir de ce point de vue ordinal qui est la question d'une substantification du prédicat.

Le prédicat qui n'est censé être rien sans la substance, s'il se manifeste comme quelque chose, ce quelque chose comme autre que le rien du prédicat est forcément la substance.

C'est à dire que dans l'extension du prédicat, le prédicat est substantifié, le prédicat dans l'extension va donc tenir lieu de substance de façon ponctuelle, pour quelque chose qui va tenir lieu de prédicat, c'est à dire les objets de l'extension. Et en même temps, maintenant, il y a de la substance.

Or, elle est supposée manquer. En même temps, dès que la deuxième classe de prédicats est produite, l'opération se répète et ce qui dans le premier temps a tenu lieu de la substance, ceci va manquer comme substance puisque par l'opération que j'ai pointée, ça va s'appliquer comme prédicat au nouveau terme qui apparaît comme une substance provisoire. Mais ceci à l'infini.

C'est à dire que dès qu'une substance est donnée, elle s'inscrit en s'actualisant par les prédicats qui s'y appliquent et dès que les prédicats s'actualisent, la substance se rapporte à ces prédicats qui acquièrent une valeur substantielle qui est l'extension, c'est à dire qu'il est impossible à la substance d'être à la fois donnée et inscrite dans le même temps.

La substance peut donc très bien se définir comme ce qui manque et ce qui fait l'ensemble.

D'une part un prédicat s'appuie sur le premier prédicat tenant lieu de substance pour le définir, l'identifier, le prédiquer; d'autre part, le premier prédicat-substance rapporté dans cette relation au deuxième qui acquiert une extension, il disparaît en tant que substance, support, pour ne devenir qu'un élément dans l'extension du prédicat deuxième et lui conférer le relai de cette fonction de substance - la substance est une fonction - que celui-ci transmettra à une troisième prédicat.

On voit que la première substance, celle qui est supposée être au début, la substance potentielle, est tout à fait mythique. Ce qui compte, c'est ce jeu de relai, c'est la relation actuelle de prédication qui, rendue possible par la substance potentielle, s'inscrit et la transforme en terme, en prédicat dans un rapport, étant entendu que le terme ultime du rapport joue à son tour le rôle de substance, c'est à dire manque dans le rapport et ne s'inscrit qu'à devenir autre chose que de la substance, c'est à dire du prédicat.

Les substances successives - et j'en termine là - sont donc la série des incarnations transitoires de ce qui manque et qui soutient toute pseudo-substance comme enrobage du manque : l'être.

L'être, c'est bien ce qui supporte tout discours en tant que le discours, c'est ce qui se produit sur les bords du trou qu'il constitue. L'être est donc à la fois ce qui est avant le discours, qui porte le discours et ce qui est après, la fin de tout discours, son point de convergence, sa limite.

Dans la Logique de Port-Royal (je dois situer les choses), ce n'est pas une telle théorie du discours que l'on peut trouver. C'est le contraire. Mais dans la mesure où c'est le contraire, il y a quelque chose de cette théorie qui insiste au sein même de ce discours qui est tenu; alors que le projet initial de Port-Royal, c'était de construire un métalangage, au contraire, quelque chose insiste dans Port-Royal malgré Port-Royal, c'est à dire, cela prend ses effets à partir de ceci que dès lors que l'être est présenté comme ce qui ne peut pas être prédiqué, comme ensemble de tout ce qui peut être attribué, il est dit être plus que tout ce qui peut être attribué.

Cette imprédication de l'être est présentée dans une formule déjà éloquente. Il est dit : " L'être est imprédicable ". Or justement, imprédicable, c'est peut-être là le premier prédicat qui dans son essai de signifier l'impossible, ne ferait que le répéter par le fait d'exposer sa propre vacuité et qui par là trace d'un seul coup la limite de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas, en ce sens que le possible, le potentiel, c'est ce qui est impossible à effectuer, c'est ce qui ne peut pas se donner sans se transformer et changer de fonction; tandis que l'impossible, c'est la seule chose qui peut se réaliser en laissant ouverte ce qui fonde cette impossibilité, c'est à dire cette béance, car le type de réalisation de l'impossible laisse béante l'impossibilité,

ceci par exemple que la " prédication de l'imprédicable ".

Je termine sur quelque chose qui nous emmènerait un peu plus loin mais je n'ai pas envie de conclure, c'est à dire de boucler ce discours qui n'était qu'un préliminaire: le langage, c'est ce qui représente l'être pour la parole, c'est à dire que la parole est dans la position de l'interprétant, entre l'arbre et l'écorce, de même que le fini, c'est ce qui se tisse entre deux infinis.

Il me paraît difficile de ne pas parler bêtement du langage. C'est pourtant, Jakobson, puisque tu es là, vous me permettrez de le tutoyer puisque nous avons vécu déjà un certain nombre de choses ensemble, c'est pourtant Jakobson, ce que tu ~~as~~ réussis à faire. Et une fois de plus, en ces entretiens que Jakobson nous a donnés, j'ai pu l'admirer assez pour lui en faire maintenant l'hommage.

Il faut pourtant, il faut ^{pourtant} nourrir la bêtise. Non pas parce que tous ceux qu'on nourrit soient bêtes, si je puis dire, d'un terme sur quoi cette année nous aurons à revenir, essentiellement, c'est à dire dans ce qui soutient leur forme, mais plutôt parce qu'il est démontré que se nourrir fait partie de la bêtise. X Dois-je réévoquer devant cette salle où l'on est en somme au restaurant, et où on croit d'ailleurs que ..., on s'imagine qu'on se nourrit parce qu'on n'est pas au restaurant universitaire; mais cette dimension imaginative, c'est justement en ça qu'on se nourrit; ce que j'évoque, c'est ce que je vous fais confiance pour vous souvenir de ce qu'enseigne le discours analytique - cette vieille liaison avec la nourrice, mère, en plus comme par hasard, avec derrière cette histoire infernale du désir de la mère et de tout ce qui s'ensuit. C'est bien ça dont il s'agit dans la nourriture, c'est bien quelque sorte de bêtise, mais que le même discours assoit si je puis dire dans son droit.

Un jour, je me suis aperçu " qu'il était difficile - je reprends le même mot de ma première phrase - de ne pas entrer dans la linguistique à partir du moment où l'inconscient était découvert ". D'où j'ai fait quelque chose qui me paraît à vrai dire la seule objection que je puisse formuler à ce que vous avez pu entendre l'un de ces jours de la bouche de Jakobson; c'est à savoir que tout ce qui est du langage relèverait de la linguistique, c'est à dire en dernier terme du linguiste. Non que je ne le lui très aisément accorde quand il s'agit de la poésie à propos de laquelle il a avancé cet argument, mais si je prends tout ce qui s'ensuit du langage, et notamment de ce qui en résulte dans cette fondation du sujet, si renouvelée, si subvertie, que c'est bien là le statut dont s'assure tout ce qui de la bouche de Freud s'est affirmé comme l'inconscient, - alors, il me faudra forger quelque autre mot pour laisser à Jakobson son domaine réservé, et si vous le voulez, j'appellerai ça la linguisterie.

Je donne dans la linguistique, ce qui me laisse de quelque part aux linguistes, non sans expliquer que tant de fois des linguistes, je ne subisse, je n'éprouve et après tout allégrement, de la part de tant de linguistes plus d'une remontrance.

Certes, pas de Jakobson, mais c'est parce qu'il m'a à la bonne ! Autrement dit, qu'il m'aime, c'est la façon dont j'exprime ça dans l'intimité. Mais si vous attendez ce que je pourrais dire de l'amour, ceci ne fera en somme que confirmer cette certaine disjonction que, par bonheur ce matin - enfin ! J'ai trouvé ça ce matin, exactement à 8 heures et demie, en commençant à prendre des notes, c'est toujours l'heure où je le fais, pour ce que j'ai enfin à vous dire, ce n'est pas que je n'y pense depuis longtemps, mais ça ne se rédige qu'à la fin, j'ai trouvé ça : linguistique.

Ça comporte des effets, notamment au niveau - pas du dit, parce qu'après tout, il y a des dits qui sont communs aux deux champs, c'est bien là-dessus que je prends référence, et c'est de là que je peux dire que l'inconscient est structuré comme un langage, mais il est suffisamment clair qu'en ayant posé ce dire, comme j'en ai depuis avancé d'autres - mais enfin c'est déjà pas mal qu'un certain nombre en restent à celui-là, il est important, ce dire après tout n'est pas du champ de la linguistique. C'est une porte ouverte sur ceci que vous verrez commenté dans ce qui va apparaître développé dans le prochain numéro de mon ... bien connu Q-périodique, avec pour titre : l'étourdit, d.i.t.

J'y reprends une part de la phrase que j'ai l'année dernière à plusieurs reprises écrite au tableau sans jamais lui donner de développement, parce que, il s'est trouvé que j'avais mieux à faire, c'est à dire à entendre quelqu'un qui après avoir bien voulu prendre la parole ici, notamment Monsieur Récanati, que vous avez entendu une fois de plus, la dernière fois, et grâce à quoi je peux relever la légitimité du titre de " séminaire ", grâce à lui donc, je n'ai pas donné suite à ce que le dire est justement ce qui reste oublié derrière ~~le dire~~ ce qui est dit, dans ce qu'on entend. C'est pourtant aux conséquences du dit que se juge le dire. Mais ce qu'on en fait du dit, reste ouvert. On peut faire des tas de choses avec les meubles, à partir du moment par exemple, où on a à essayer un siège, ou un bombardement.

Il y a un texte de Rimbaud dont j'ai fait état, je pense l'année dernière, j'ai pas été rechercher. J'ai pas été rechercher où il se trouve textuellement, et puis - c'est parce que j'étais pressé ce matin, et que ce n'est que ce matin que j'y ai repensé, je crois quand même que c'est l'année dernière. C'est ce texte qui s'appelle : A une raison, celui qui se scande de cette réplique qui en termine chaque verset : " Un nouvel amour ". Et puisque je suis censé la dernière fois avoir parlé de l'amour, pourquoi pas le reprendre à ce niveau. Pour ceux qui savent, qui ont déjà la-dessus un petit peu entendu quelque chose, je le reprendrai au niveau de ce texte, et toujours sur ce point de marquer la distance de la linguistique à la linguisterie, l'amour, c'est - chez Rimbaud, dans ce texte - le signe, le signe pointé, comme tel, de ce qu'on change de raison. C'est bien pourquoi c'est à cette raison qu'il s'adresse, à une raison.

On a changé de discours. Je pense que quand même, quoiqu'il y en ~~ait~~ ^{aient} qui s'en aillent dans les couloirs en demandant qu'on leur explique ce que c'est que les quatre discours, je pense que comme ça, au collectif, je peux me référer à ceci que j'en ai articulé 4, et que je n'ai pas besoin de vous en refaire la liste. Je peux vous faire remarquer que ces 4 discours ne sont à prendre en aucun cas comme une suite d'émergence historique. Qu'il y en ait un qui soit venu depuis plus longtemps que les autres, n'est pas ^{le} ce qui importe.

En disant que l'amour, c'est le signe de ce qu'on change de discours, je dis proprement ceci, que le dernier à prendre ce déploiement qui m'a permis de les faire 4, il n'existent 4 que sur le fondement de ce discours psychanalytique que j'articule de 4 places, et sur chacune, de la prise de quelque effet de Signifiant, stipulé comme tel.

Ce discours psychanalytique, il y en a toujours quelque émergence à chaque passage d'un discours à l'^{un} autre. Ça vaut la peine d'être retenu. Non pas pour faire de l'histoire, puisqu'il ne s'agit de ça en aucun cas, mais pour si on se trouve, par exemple, placé dans une condition historique, si l'on repère, si l'on s'avance, ^{le} mais c'est ~~le~~, qu'on considère que la fondation de l'université au temps de Charlemagne, c'était le passage d'un discours du maître

à l'orée d'un autre discours, simplement à retenir qu'à appliquer, ces catégories ne sont elles-mêmes structurées que de l'existence, qui est un terme, mais qui n'a rien de terminal, du discours psychanalytique, il faudrait seulement dresser l'oreille à la mise à l'épreuve de cette vérité qu'il y a de l'émergence du discours analytique à chaque passage de ce que le discours analytique permet de pointer comme franchissement d'un discours à un autre.

La dernière fois, -j'ai dit que la jouissance de l'Autre, je vous passe la suite, vous pouvez la reprendre, n'est pas le signe de l'amour. Et ici je dis que l'amour est un signe. L'amour tient-il dans le fait que ce qui apparaît, ce n'est rien d'autre, ce n'est rien de plus, que le signe; c'est ici que la logique de Port-Royal, l'autre jour évoquée, viendrait nous prêter aide, le signe, avance-t-elle, cette logique, et l'on s'émerveille toujours de ces dires qui prennent un poids quelquefois bien longtemps après, le signe, c'est ce qui ne se définit que de la disjonction de deux substances qui n'auraient aucune partie commune, ce que de nos jours nous appelons intersection. Ceci va nous conduire à des réponses tout à l'heure.

Ce qui n'est pas signe de l'amour, je le reprends donc de la dernière fois, ce que j'ai énoncé de la jouissance de l'Autre, ce que je viens de rappeler à l'instant en commentant: du corps qui le symbolise, la jouissance de l'Autre avec le grand A que j'ai souligné en cette occasion, est proprement ce fait de l'autre sexe - et je commentais : du corps qui le symbolise. Changement de discours assurément. C'est là qu'il est étonnant que ce que j'articule à partir du discours psychanalytique, eh bien ! ça vous, ça nous, ça se traverse.

Personne n'accuse le coup, j'ai beau dire que cette notion de discours, elle est à prendre comme lien social, comme tel fondé sur le langage, et différenciant ses fonctions à propos de cet usage du langage, (et/qui) semble donc comme tel n'être pas sans rapport avec ce qui dans la linguistique se spécifie comme grammaire. Rien ne semble s'en modifier, cet usage instituant, nul ne soulève, du moins bien à ce qui apparaît, que peut-être ça pose la question de savoir ce qu'il en est de la notion d'information.

Est-ce qu'à prendre le langage dans la linguistique, (la) notion (qui) semble promue comme appareil aisé, propice, à faire fonctionner le langage dans la linguistique d'une façon pas bête, celle qui (d') impliquer code et message, transmission, sujet donc, et aussi bien espace, distance, est-ce que malgré le succès foudroyant de cette fonction d'information, succès tel qu'on peut dire que la science tout entière vient à s'en infiltrer ^{chez les hommes} au niveau de l'information moléculaire, du gène et des enroulements des nucléoprotéines autour des tiges d'A.D.N., elles-mêmes enroulées l'une autour de l'autre, et tout cela est lié par des liens hormonaux. Ce sont messages qui s'envoient, qui s'enregistrent ... Est-ce à dire, puisqu'aussi bien le succès de ces formules prend sa source incontestable dans une linguistique qui n'est pas seulement immanente, mais bel et bien formulée, bref ! la notion qui va à s'étendre jusqu'aux fondements même de la pensée scientifique à s'articuler comme néguentropie, est-ce qu'il y a là quelque chose qui ne peut pas nous faire poser question si c'est bien ce que d'ailleurs, de ma linguistique, je récolte et légitimement quand je me sers de la fonction du Signifiant ?

Qu'est-ce que le Signifiant ? Le Signifiant tel que je l'hérite d'une tradition linguistique qui, il importe de le remarquer, n'est pas spécifiquement Saussurienne, qui remonte bien plus haut, et que n'est pas moi qui (...), jusqu'aux Stoïciens, elle se reflète chez St-Augustin, elle est à structurer en termes topologiques. Dans ce qui concerne le langage, le Signifiant est d'abord qu'il y a effet de signifié qu'il importe de ne pas éluder qu'entre les deux il y a ce qui s'écrit comme une barre, il y a quelque chose de barre à franchir. Il est clair que cette façon de topologiser ce qu'il en est du langage est illustrée certes sous la forme la plus admirable par la phonologie au sens où elle incarne du phonème ce qu'il en est du Signifiant. (Mais) le Signifiant d'aucune façon ne peut se limiter à ce support phonématique.

Qu'est-ce qu'un Signifiant ? - Faut déjà que je m'arrête à poser la question sous cette forme : un, mis avant le terme, est en usage d'article indéterminé, c'est à dire que déjà il suppose que le Signifiant peut être collectivisé, qu'on peut en faire une collection, c'est à dire en parler comme de quelque chose qui se totalise.

C'est ce que le linguiste sûrement aurait de la peine me semble-t-il à expliquer, parce qu'il n'a pas de prédicat pour la fonder, cette collection, pour la fonder sur un le.

Comme Jakobson nous l'a fait remarquer, et très nommément hier, ce n'est pas le mot qui peut le fonder, ce Signifiant. Le mot n'a d'autre (coin) où faire collection que le dictionnaire où il peut être rangé. Et pour vous faire sentir que le Signifiant dans l'occasion, comme très proprement de sa réflexion sémantique, Jakobson le faisait remarquer, pour vous le faire sentir, je ne vous parlerai pas de la fameuse phrase qui pourtant est bien là aussi unité signifiante, et qu'à l'occasion, on essaiera dans ses représentants typiques, de collecter, comme il se fait à l'occasion pour une même langue.

Je parlerai plutôt du proverbe auquel je ne ~~peux~~^{peux} pas dire que certain petit article de Paulhan qui m'est tombé récemment sous la main ne m'ait pas fait m'intéresser d'autant plus vivement que Paulhan semble avoir remarqué dans cette sorte de dialogue tellement ambigu qui est celui qui se fait de l'étranger avec une certaine aire de compétence linguistique comme on dit, il s'est aperçu en d'autres termes qu'avec ces Malgaches, le proverbe avait un poids qui lui a semblé jouer un rôle tout à fait spécifique. Qu'il l'ait découvert à cette occasion ne n'empêchera pas de ne pas aller plus loin, mais de faire remarquer que dans les marges de la fonction proverbiale, il y a des choses à la limite, et qui vont nous montrer comme cette signifiante est quelque chose qui s'éventaille, si vous me permettez ce verbe, du proverbe à la locution.

Est-ce que je vais vous demander où vous chercherez dans le dictionnaire l'expression : " A tire-larigot " ? Faites le, vous m'en direz des nouvelles. Et puis dans l'interprétation, la construction, la fabulation (...) , on va jusqu'à inventer un Monsieur, juste pour l'occasion, qui se serait appelé Larigot, c'est à force de lui tirer la jambe aussi qu'en aurait fini par créer " A tire -Larigot " ; qu'est-ce que ça veut dire, A tire-larigot. ? Il y en a bien d'autres locutions aussi extravagantes qui ne veulent dire rien d'autre que ça, la submersion du désir, c'est le sens de A tire-Larigot, par quoi ? par le tonneau percé de quoi ? - mais de la signifiante elle-même. A tire-Larigot - un beck de signifiante.

Et alors, qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est que cette signifiante ? Au niveau où nous sommes, (est) ce qu'il y a de l'effet de signifié ? Mais n'oublions pas qu'au départ, si l'on s'est attaché et tellement, à

l'élément signifiant, au phonème, c'était pour bien marquer cette distance qu'on a à tort qualifiée de fondement de l'arbitraire, c'est comme s'exprime probablement contre son (cœur/fors), Saussure, qui avait affaire comme ça arrive, n'est-ce pas, à des imbéciles. Il pensait bien autre chose, bien plus près du texte du Cratyle, quand on voit ce qu'il avait dans ses tiroirs, des histoires d'anagrammes.

Ce qui passe pour de l'arbitraire, c'est que les effets de signifié, eux, sont bien plus difficiles à soupeser, c'est vrai. Ils ont l'air de n'avoir rien à faire avec ce qui les cause. Mais s'ils n'ont rien à faire avec ce qui les cause, c'est parce qu'on s'attend à ce que ce qui les cause ait un certain rapport avec du réel, je parle : avec du réel sérieux. Ce qu'on appelle du réel sérieux, il faut bien sûr en mettre un coup pour l'approcher. Pour s'apercevoir que le sérieux, ça ne peut être que le sériel, il faut un peu avoir suivi mes séminaires.

En attendant, ce qu'on veut dire par là, c'est que les référents, les choses, à quoi ça sert, ce signifié, (à) en approcher, et ben ! justement, elles restent approximatives, elles restent macroscopiques par exemple. C'est pourtant pas ça qui est important, c'est pas qu'elles soient imaginaires, parce qu'après tout, ça suffirait déjà très bien, si le Signifiant nous permettait de pointer l'image qu'il nous faut pour être heureux. Seulement c'est pas le cas.

C'est que dans cette approche, le signifié a une propriété, sauf introduction du sériel, même sérieux, et ça ne s'obtient qu'après un très long temps d'extraction du langage, de ce quelque chose qui y est pris et dont nous, au point où j'en suis de mon exposé, nous n'avons qu'une idée lointaine, ne serait-ce qu'à propos de cet Un indéterminé et de ce Le, nous ne savons pas à propos du Signifiant comment faire fonctionner (...) qui le collectivise.

A la vérité, il faut renverser : au lieu d'un signifiant qu'en interroge, interroger le signifiant un. Mais nous n'en sommes pas encore là. Au niveau de la distinction Signifiant/Signifié, ce qui caractérise le signifié quant à ce qui est là pourtant comme tiers indispensable, à savoir le référent, c'est proprement que le signifié le rate. C'est que le collimateur ne fonctionne pas. Le comble du comble, c'est qu'on arrive quand même à s'en servir en passant par d'autres trucs.

En attendant, en attendant pour caractériser la fonction du Signifiant, pour le collectiviser d'une façon qui (...) semble à une prédication, eh bien ! nous avons quelque chose qui est ^{ce} d'où je suis parti aujourd'hui. Monsieur Récanati, toujours de la Logique de Port-Royal, vous a parlé des adjectifs substantivés, de la rondeur qu'on extrait du rond, pourquoi pas la justice du juste, et de la prudence, et de quelques autres formes substantives. C'est bien tout d même ce qui va nous permettre d'avancer notre bêtise pour ~~xxxxxxxxxxxx~~ ~~xxx~~ trancher que peut-être bien n'est-elle pas comme on le croit, une catégorie sémantique, mais un mode de collectiviser le Signifiant.

Pourquoi pas ? Pourquoi pas le Signifiant (:) " c'est bête Il me semble que c'est de nature à engendrer un sourire - un sourire bête naturellement ! Mais un sourire bête, comme chacun sait, il n'y a qu'à aller dans les cathédrales, un sourire bête, c'est un sourire d'ange ... C'est même là la seule justification, vous savez de la ... de la semonce pascalienne. C'est sa seule justification, si l'ange a un sourire bête, c'est parce qu'il nage dans le signifiant suprême. S'il se retrouvait un peu au sec, ça lui ferait du bien, peut-être qu'il ne sourirait plus. C'est pas que, que je ne crois pas aux anges, n'est-ce pas, chacun le sait, enfin, j'y crois inextrayablement et même inexteillardement ! C'est simplement que je ne crois pas par contre qu'il apporte le moindre message. Mais c'est sur ce point là, au niveau du Signifiant, en quoi, en quoi il est vraiment Signifiant, justement.

Oui ! Alors, il s'agirait quand même de savoir où ça nous mène, (on peut) nous poser la question de savoir pourquoi nous mettons tant d'accent sur cette fonction du signifiant. Il s'agirait de la fonder parce que, quand même, c'est le fondement du symbolique. Nous la maintenons quelle que soit cette dimension que ne nous permet d'évoquer que le discours analytique.

J'aurais pu aborder les choses d'une autre façon, j'aurais pu vous dire comment on fait pour venir me demander une analyse par exemple. Mais je voudrais pas, enfin, toucher à cette fraîcheur, qu'il y en a qui se reconnaîtraient, et dieu sait ce qu'ils penseraient, qu'ils s'imagineraient que je pense ! Peut-être qu'ils croiraient que je les crois bêtes ... ~~xxx~~ Ce qui est vraiment le ... la dernière idée qui pourrait me venir dans un tel cas, n'est-ce pas ?

La question n'est pas du tout de la bêtise de tel ou tel, la question est de ce que le discours analytique introduit un adjectif substantivé qui est (...) dans la bêtise en tant qu'elle est une dimension en exercice du Signifiant.

Là, il faut y regarder de plus près, car après tout dès qu'on substantive, c'est pour supposer des substances et les substances mon dieu ! de nos jours, nous n'en avons pas à la pelle. Nous avons la substance pensante et la substance étendue. Il conviendrait peut-être d'interroger à partir de là où peut bien se caser la dimension substantielle qui justement, quelque distante qu'elle soit de nous, et jusqu'à maintenant ne nous faisant que signe, quel peut bien être ce à quoi nous pourrions accrocher de substance en exercice cette dimension qu'il faudrait écrire d.i.t, trait d'union, mension, à quoi la fonction du langage est d'abord ce qui veille avant tout usage meilleur et plus rigoureux .

D'abord, la substance pensante, on peut quand même dire que nous l'avons sensiblement modifiée. Depuis ce Je pense qui, se supposant lui-même, en déduit l'existence, nous avons eu un pas à faire. Et ce pas est très proprement celui de l'inconscient. Si j'en suis aujourd'hui à traîner dans l'ornière de l'inconscient comme structuré par un langage, eh bien, il faut tout de même qu'on le sache, c'est que ça change totalement la fonction du sujet comme existant, le sujet n'est pas celui qui pense, le sujet est proprement celui que nous engageons « à quoi ? Non pas comme nous le lui disons, comme ça pour le charmer, à tout dire, « je sais, ^{le sais} que parce qu'il est tard et parce que j'ai déjà fatigué celui dont je me considère en l'occasion comme l'hôte, à savoir Jakobson, « Qu'est-ce qu'il y a ? - Je sais que je n'arriverai pas aujourd'hui à dépasser un certain champ, néanmoins, si je parle du Pas-tout, ce qui tracasse beaucoup de monde, si je l'ai mis au premier plan pour être la visée de cette année (et de) mon discours, c'est bien là l'occasion de l'appliquer, qu'on ne peut Pas-tout dire; mais qu'on puisse dire des bêtises, tout est là. C'est avec ça que nous allons faire l'analyse et que nous entrons dans le nouveau sujet qui est celui de l'inconscient. C'est justement dans la mesure où il veut bien ne plus penser, le bonhomme, qu'on en saura peut-être un petit peu plus long et qu'on tirera quelques conséquences

des dits, des dits justement dont on ne peut pas se dédire. C'est ça qui est la règle du jeu.

De là surgit un dire qui ne va pas toujours jusqu'à pouvoir exister au dit, à cause justement de ce qui vient au dit comme conséquence, et que c'est là l'épreuve où un certain réel, dans l'analyse de quiconque, si bête soit-il, peut être atteint. Statut du dire : il faut que je laisse tout ça de côté pour aujourd'hui.

Mais quand même, je peux bien vous dire que ce qu'il va y avoir cette année de plus emmerdant, c'est qu'il va bien tout de même falloir soumettre à cette épreuve un certain nombre de dits de la tradition philosophique. Je regrette beaucoup mais le Parménide, je parle de Parménide, de Parménide, de ce que nous en avons encore, de ses dits, enfin ! de ce que la tradition philosophique en extrait, (de ce d'où part) par exemple mon ami Kojève, enfin ! la pure position de l'être, heureusement, heureusement que Parménide a écrit, - enfin, a écrit en réalité des poèmes. Il s'y confirme justement ce en quoi il me semble que le témoignage du linguiste ici fait prime, c'est que justement, à employer ces appareils, ces appareils qui ressemblent beaucoup à ce que je vais juste à la fin pouvoir vous pointer, à savoir l'articulation mathématique, l'alternance après la succession, l'encadrement après l'alternance, enfin c'est bien parce qu'il était poète que Parménide a dit en somme ce qu'il a à nous dire de la façon la moins bête. Mais autrement, que l'être soit et que le non-être ne soit pas, je ne sais ce que ça vous dit à vous, mais moi je trouve ça bête ! Il faut pas croire que ça m'amuse de le dire.

Ce n'est fatigant que parce que quand même nous aurons cette année besoin de l'être et de quelque chose que dieu merci ! j'ai déjà avancé, le Signifiant Un, pour lequel (j'ai) l'année dernière, suffisamment me semble-t-il frayé la voie à dire : yad'lun. C'est de là que ça part le sérieux, si bête que ça en ait l'air, ça aussi. Nous aurons donc que tout de même quelques références à prendre, à prendre, et à prendre au minimum, de la tradition philosophique.

Ce qui nous intéresse, c'est où nous en sommes, et où nous en sommes avec la substance pensante qui a son complément, la fameuse substance étendue, dont on ne se débarrasse pas non plus si aisément. Puisque c'est là l'espace moderne. Substance, de ce pur

espace, ce pur espace comme ... on dit ça, on peut le dire comme on dit : pur esprit. Et on peut pas dire que ce soit prometteur. Le pur espace se fonde sur la notion de partie, à condition d'y ajouter ceci que toutes à toutes, sont externes, partes, extra partes. C'est à ça que nous avons à faire. On est arrivé même avec ça, à s'en tirer; c'est à dire à en extraire quelques petites choses, (mais) il a fallu faire de sérieux pas.

Pour situer avant de vous quitter, mon signifiant, je vous propose, je vous propose de soupeser ce qui de la dernière fois s'inscrit au début de ma première phrase, qui comporte le jouir d'un corps, d'un corps qui, l'Autre, le symbolise, qui comporte peut-être quelque chose de nature à faire mettre au point une autre forme de substance : la substance jouissante. Est-ce que ce n'est pas là ce que suppose proprement et justement sous tout ce qui s'y signifie, l'expérience psychanalytique ? Substance du corps, à condition qu'elle se définisse seulement de ce qui se jouit, seulement propriété du corps, vivant sans doute, mais nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant, sinon seulement en ceci qu'un corps, ça se jouit.

Et plus : nous tombons immédiatement sur ceci qu'il ne se jouit que de le corporiser de façon signifiante. Ce qui veut dire ^{quelque} ~~une~~ chose ^{d'autre} que la pars extra partem de la substance étendue, comme le souligne admirablement cette sorte de - cette sorte de kantien, disons-le, c'est un vieux bateau, enfin, qui est quelque part dans mes Ecrits, qu'on lit plus ou moins bien, n'est-ce pas, cette sorte de kantien qu'était Sade. A savoir, qu'on ne peut jouir que d'une partie du corps de l'Autre comme il l'exprime très très bien, pour la simple raison que, on n'a jamais vu un corps s'enrouler complètement, totalement, jusqu'à l'inclure et le phagocyter autour du corps de l'Autre ! C'est même pour ça qu'on en est ~~xxxxx~~ réduit simplement à une petite étreinte comme ça, l'avant-bras ou n'importe quoi d'autre, ha !

Et que jouir a cette propriété fondamentale que c'est en somme le corps de l'Un qui jouit d'une part du corps de l'Autre. Cette part jouit aussi, ça agrée à l'Autre plus ou moins, enfin c'est un fait qu'il ne peut pas y rester indifférent, et même qu'il arrive que, il se produit ce quelque chose (...) que je viens de décrire, marqué de toute l'ambiguïté signifiante, à savoir que le jouir du corps est ~~un~~ ^{un} génitif dont, selon que vous le faites

objectif ou subjectif, à cette note sadienne sur laquelle j'ai juste mis une touche, ou au contraire extatique, suggestive, qui dit qu'en somme, c'est l'Autre qui jouit.

Bien sûr, il n'y a là qu'un niveau qui est bien localisé et le plus élémentaire dans ce qu'il en est de la jouissance, de la jouissance au sens où la dernière fois je l'ai promue, qu'elle n'était pas un signe de l'amour. C'est ce qui sera à soutenir, (qui) bien sûr que cela vous mène de là au niveau de la jouissance phallique, (et que) ^{ce que} j'appelle proprement la jouissance de l'Autre en tant qu'elle n'est ici que symbolisée, c'est encore tout autre chose, à savoir ce Pas-tout que j'aurai à articuler.

Mais dans cette seule articulation, que veut dire, qu'est le Signifiant ? Le Signifiant pour aujourd'hui cloue là-dessus, vus les motifs que j'en ai, je dirai le Signifiant se situe au niveau de la substance jouissante comme étant bien différemment de tout ce que je vais évoquer, en résonance de la physique, et pas par hasard de la physique aristotélicienne, la physique aristotélicienne qui seulement de pouvoir être sollicitée comme je vais le faire, nous montre à quel point justement elle était une physique illusoire. Le Signifiant, c'est la cause de la jouissance. Sans le Signifiant, comment même aborder cette partie du corps, comment sans le Signifiant centrer ce quelque chose qui de la jouissance est la cause matérielle, c'est à savoir que, si flou, si confus que ce soit, c'est une partie qui, du corps, est signifiée dans cet abord.

Mais après avoir pris ainsi ce que j'appellerai la cause matérielle, j'irai tout droit, ceci sera plus tard repris, commenté, à la cause - finale. Finale dans tous les sens du terme, et proprement en ceci (qu' ...). Le Signifiant c'est ce qui fait halte à la jouissance. Après ceux qui s'enlacent si vous me permettez, hélas ! et après ceux qui sont là, hélà! L'autre pôle du Signifiant, le coup d'arrêt, est là, aussi à l'origine que peut l'être le vocatif du commandement.

Et l'efficience, l'efficience dont Aristote fait la troisième forme de la cause, n'est rien enfin que ce projet dont se limite la jouissance. (Des) sortes de choses sans doute qui paraissent dans le règne animal, nous font parodie à ce chemin de la jouissance chez l'être parlant. Justement c'est chez eux que quelque chose se dessine

qui participe beaucoup plus de la fonction du message. L'abeille transportant le pollen de la fleur mâle à la fleur femelle, voilà qui ressemble beaucoup plus à ce qu'il en est de la communication.

Et l'étreinte, l'étreinte confuse d'où la jouissance prend sa cause, sa cause dernière, qui est formelle, est-ce que ce n'est pas beaucoup plus quelque chose de l'ordre de la grammaire qui la commande ? Ce n'est pas pour rien que " Pierre bat Paul " au principe des premiers exemples de la grammaire, ni que Pierre et pourquoi pas le dire comme ça, Pierre et Paule "donne" l'exemple de la conjonction. A ceci près qu'il faut se demander après qui épaulé l'autre ... J'ai déjà joué là-dessus depuis longtemps.

On peut même dire que le verbe ne se définit que de ceci, c'est que d'être un Signifiant pas si bête, il faut écrire ça en un mot; ~~pas~~ ^{des doute} ~~si~~ bête que les autres, mais aussi - qui fait le passage d'un x sujet, d'un sujet justement à sa propre division dans la jouissance, et qu'il l'est encore moins (... qu') il devient signe, quand cette division, il la détermine en disjonction.

J'ai joué un jour autour d'un lapsus littéral, calami qu'on appelle ça, j'ai fait toute une de mes conférences de l'année dernière sur le lapsus orthographique que j'avais fait : " tu ne sauras jamais combien je t'ai aimée ", adressé à une femme, et terminé " aimé ". On m'a fait remarquer depuis que, pris comme lapsus, cela voulait peut-être dire que j'étais homosexuel !

Mais ce que j'ai articulé l'année dernière, c'est que, ~~xxx~~ quand on aime, il ne s'agit pas de sexe. Et voilà sur quoi, si vous voulez bien, j'en resterai aujourd'hui.

Bon ! Ben, je vais vous souhaiter la bonne année. C'est pas encore tout à fait l'heure, je vais me passer de commentaires à propos de ces vœux, qu'après tout on peut considérer comme banaux. Et puis je vais entrer tout doucement dans ce que je vous ai réservé pour aujourd'hui qui - qu'est-ce qui ne va pas, où est-ce qu'on entend pas ? - ce que je vous ai réservé pour aujourd'hui - qui est à mes risques, qui, comme vous allez le voir, ou peut-être ne pas le voir, qui sait ? en tout cas moi, avant de commencer, me paraît casse-gueule.

Pour mettre un titre, comme ça, ce que je vais vous dire va être centré, puisqu'en somme, il s'agit encore de quelque chose qui est le discours analytique, il s'agit de la façon dont, dans ce discours, nous avons à situer la fonction de l'écrit. Evidemment, il y a là-dedans de l'anecdote, à savoir que, un jour, j'ai, j'ai écrit sur la page d'un recueil que je sortais, ce que j'ai appelé la poubellication, et je n'ai pas trouvé mieux à écrire sur, sur la page d'enveloppe de ce recueil que le mot ECRITS. Ces Ecrits, il est assez connu disons, qu'ils ne se lisent pas facilement. Je peux vous faire comme ça un petit aveu autobiographique, c'est que, en écrivant : Ecrits, c'est très précisément ce que je pensais. C'est, ça va peut-être même jusque là, que j'ai pensé qu'ils n'étaient pas à lire. En tout cas, c'est un bon départ. Bien entendu que la lettre, ça se lit, ça semble même être fait comme ça dans le prolongement du mot : (elle) se lit et littéralement. Mais justement, c'est peut-être pas du tout la même chose de lire une lettre ou bien de lire.

Pour introduire ça d'une façon qui, qui fasse image, je vais pas partir tout de suite du discours analytique. Il est bien évident pourtant que dans le discours analytique, il ne s'agit que de ça, de ce qui se lit. De ce qui se lit au-delà de ce que vous avez incité le sujet à dire, qui est, comme je l'ai souligné je pense, au passage la dernière fois, qui n'est pas tellement de tout dire que de dire n'importe quoi et j'ai poussé la chose plus loin, ne pas hésiter, car c'est la règle, ne pas hésiter à dire ce dont j'ai introduit cette année la dimension comme étant essentielle au discours analytique, à dire des bêtises. Naturellement, ça suppose que nous développiions cette dimension, et ceci ne peut pas se faire sans le dire. Qu'est-ce que c'est que la dimension de la bêtise ? La bêtise a au moins celle-ci qu'on peut proférer, c'est que la bêtise ne va pas loin. Dans le

discours, le discours courant, elle tourne court.

C'est bien sûr ce quelque chose dont si je puis dire je m'assure, quand je fais cette chose que je ne fais jamais sans tremblement, à savoir de retourner à ce que dans le temps, j'ai proféré. Ça me fait toujours une sainte peur, la peur justement d'avoir dit des bêtises, c'est à dire quelque chose que, en raison de ce que j'avance maintenant, je pourrais considérer comme tenant pas le coup. Grâce à quelqu'un qui a repris ce séminaire annoncé, le premier de l'École Normale, qui va sortir bientôt, j'ai pu avoir, ce qui ne m'est pas souvent réservé puisque, comme je vous le dis, j'en évite moi-même le risque, j'ai pu avoir le sentiment que je rencontre quelquefois à l'épreuve, que ~~de~~ ce que dans cette année là, par exemple j'ai avancé n'était passible, ne l'était au moins pas tant que de m'avoir permis d'avancer d'autre chose, dont il me semble, parce que j'y suis maintenant, qu'elles se tiennent.

Il n'en reste pas moins que ce : se relire représente une dimension, une dimension qui est à situer, à situer proprement dans ce que c'est que, au regard du discours analytique, la fonction de ce qui se lit - Le discours analytique a à cet égard un privilège, il me paraît difficile - et c'est de là que je suis parti - dans ce qui m'a fait date de ce que j'enseigne, comme je me suis exprimé, qui ne veut peut-être pas tout à fait dire ce que ça avait l'air d'énoncer, à savoir de mettre l'accent sur le Je, à savoir ce que Je puis proférer, et peut-être aussi de mettre l'accent sur le de, c'est à dire d'où ça vient, un enseignement dont je suis l'effet.

Depuis, j'ai mis l'accent sur ce que j'ai fondé d'une articulation précise, celle qui s'écrit, justement, s'écrit au tableau, de 4 lettres, de 2 barres et de quelques traits, nommément 5, qui relie chacune de ces lettres, une de ces barres puisqu'il y en a 4, il pourrait y en avoir 6, une des 6 barres, une de ces barres y manquant. Ce qui, de cette façon s'écrit (et) ce que j'appelle discours analytique, ceci est parti d'un rappel initial, d'un rappel premier, c'est à savoir que le discours analytique est ce mode de rapport nouveau qui s'est fondé seulement de ce qui fonctionne comme parole, et ce dans quelque chose qu'on peut définir comme un champ, - fonction ai-je écrit justement, de la parole et du langage, j'ai terminé : en psychanalyse.

Ce qui était désigner, désigner ce qui fait l'originalité d'un certain discours qui n'est pas homogène à un certain nombre d'autres qui font office, et que seulement de ce fait nous allons distinguer d'être discours

officiels, il s'agit jusqu'à un certain point de discerner quel est l'office du discours analytique, et de le rendre lui aussi, sinon officiel, du moins officiant. C'est dans ce discours, tel qu'il est dans sa fonction et son office, qu'il s'agit de discerner, - c'est aujourd'hui la voie que je prends -, ce que peut, ce discours, révéler de la situation très particulière de l'écrit quant à ce qui est du langage. C'est une question qui est très à l'ordre du jour, si je puis m'exprimer ainsi.

Néanmoins, ça n'est pas à cette pointe d'actualité que je voudrais tout de suite en venir, j'entends particulièrement préciser quelle peut être, si elle est spécifique, quelle peut être la fonction de l'écrit dans le discours analytique.

Chacun sait que j'ai produit, avancé l'usage pour permettre d'expliquer les fonctions de ce discours, d'un certain nombre de lettres. Très notamment pour les récrire, récrire au tableau, je petit (a),

(a)

que j'appelle objet, mais qui quand même n'est rien qu'une lettre, le grand A

(A)

que je fais fonctionner dans ce qui, de la proposition, n'a pris que formule écrite, des productions de la ~~logique~~ logico-mathématique, ou de la mathématico-logique comme vous voudrez l'énoncer, ce grand A, je n'en ai pas fait n'importe quoi.

J'en désigne ce qui d'abord est un lieu, une place. J'ai dit : le lieu de l'Autre, comme tel, désigné par une lettre. En quoi une lettre peut-elle servir à désigner un lieu ? il est clair qu'il y a là quelque chose d'abusif, et que quand vous ouvrez par exemple la première page de ce qui a été enfin réuni sous la forme d'une édition définitive sous le titre de la Théorie des Ensembles, et sous le chef d'auteurs fictifs, qui se dénomment du nom de Nicolas Bourbaki, ce que vous voyez, c'est la mise en jeu d'un certain nombre de signes logiques. Ces signes logiques précisément désignent, en particulier l'un d'entre eux, la fonction Place comme telle. (C' est le) signe logique désigné, écrit par un petit carré :



Je n'ai donc pas (d'abord) à proprement parler fait un usage strict de la lettre quand j'ai dit que le lieu de l'Autre se symbolisait par la lettre grand A. Par contre, je l'ai marqué en le redoublant de ce grand S

S(A)

qui ici veut dire Signifiant, Signifiant du A, en tant qu'il est ba:

S (A)

par là, j'ai articulé dans l'écrit, dans la lettre, quelque chose qui ajoute une dimension à ce lieu du grand A, et très précisant en montrant que, comme lieu, il ne tient pas, qu'il y a en ce lieu, en ce lieu désigné de l'Autre, une faille, un trou, un lieu de perte. C'est précisément de ce qui, au niveau de l'objet (a) vient fonctionner au regard de cette perte que quelque chose est avancé de tout à fait essentiel à la fonction du langage.

J'ai usé aussi de cette lettre,

(qui) parle de ce que j'ai introduit qui fonctionne comme lettre, qui introduit comme telle une dimension nouvelle, j'ai utilisé, le distinguant de la fonction seulement signifiante qui se promeut dans la théorie analytique jusque là, du terme de phallus, j'ai avancé grand ϕ comme constituant quelque chose d'original, quelque chose que je spécifie aujourd'hui d'être précisé dans son relief par l'écrit même. C'est une lettre dont la fonction se distingue des autres, et c'est d'ailleurs bien pour cela que ces 3 lettres sont différentes, elles n'ont pas la même fonction, comme déjà vous pouvez l'avoir senti de ce que j'ai d'abord énoncé du S de A barré, et du petit (a), elle est d'une fonction différente, et pourtant elle reste une lettre. C'est très précisément de montrer le rapport que ..., de ce que ces lettres introduisent dans la fonction du Signifiant, qu'il s'agit aujourd'hui de discerner ce que nous pouvons, à reprendre le fil du discours analytique, en avancer.

Je propose, je propose ceci, c'est que vous considérez l'écrit comme n'étant nullement du même registre, du même tabac, si vous me permettez cette sorte d'expressions, qui peuvent avoir bien leur utilité, que ce qu'on appelle le Signifiant. Le Signifiant, c'est une dimension qui a été introduite de la linguistique, c'est à dire de quelque chose qui, dans le champ où se produit la parole, ne va pas de soi, Un discours le soutient, qui est le discours scientifique, un certain ordre de dissociation, de division introduit par la linguistique grâce à quoi se fonde la distinction de ce qui semble pourtant aller de soi, c'est que quand on parle, ça signifie. Ça comporte le signifié ou bien plus, jusqu'à un certain

point, ça ne se supporte que de la fonction de signification.

Introduire, distinguer, la dimension du Signifiant, c'est quelque chose qui ne prend relief précisément que de poser que le Signifiant ~~comme~~ tel, très précisément ce que vous entendez, au sens, je dirai littéralement auditif du terme, au moment où ici, et là où je suis, de là où je suis, je vous parle, c'est poser très précisément ceci, mais par un acte original, que ce que vous entendez a, avec ce que ça signifie, n'a avec ce que ça signifie, ~~aucun~~ ~~rapport~~, aucun rapport. C'est là un acte qui ne s'institue que d'un discours, dit discours scientifique.

Cela ne va pas de soi, et cela va tellement peu de soi que ce que vous voyez sortir d'un dialogue qui n'est pas d'une mauvaise plume, puisque c'est le Cratyle, du nommé Platon, ça va tellement peu de soi que tout ce discours est fait de l'effort de faire que justement ce rapport, ce rapport qui fait que ce qui s'énonce, c'est fait pour signifier, et que ça doit bien avoir quelque rapport, tout ce dialogue est tentative, nous pouvons dire d'où nous sommes: être désespérée, pour faire que le Signifiant, de soi-même, soit présumé vouloir dire quelque chose, cette tentative désespérée et d'ailleurs marquée (de) l'échec, puisque c'est d'un autre discours; mais d'un discours qui comporte sa dimension originale, discours scientifique, qu'il se promet, qu'il se produit, et d'une façon si je puis dire dont il n'y a pas à chercher l'histoire, qui se produit de l'instauration même de ce discours, que le Signifiant ne se pose que d'avoir aucun rapport.

Les termes là dont on use sont toujours eux-mêmes glissants. Même un linguiste aussi pertinent qu'a pu l'être Ferdinand de Saussure parle d'arbitraire. Mais c'est là glissement, glissement dans un autre discours, le discours du décret, ou pour mieux dire, le discours du Maître, pour l'appeler par son nom. L'arbitraire n'est pas ce qui convient, mais d'un autre côté, nous devons toujours faire attention quand nous développons un discours, si nous voulons rester dans son champ même, et ne pas perpétuellement produire ces effets de rechute si je puis dire, dans un autre discours, nous devons tenter de donner à chaque discours sa consistance, et pour maintenir sa consistance, n'en sortir qu'à bon essient. Dire que le Signifiant est arbitraire n'a pas la même portée que de dire simplement que le Signifiant n'a pas de rapport avec son effet de signifié.

C'est ainsi qu'à chaque instant, et plus que jamais dans le cas où il s'agit d'avancer, comme fonction, ce qu'est au discours nous devons au moins à chaque fois, à chaque instant, noter ce en quoi nous glissons dans une autre référence, le mot " référence " en l'occasion ne pouvant se situer que de ce que constitue comme lien le discours comme tel. Il n'y a rien à quoi le Signifiant comme tel se réfère, si ce n'est à un discours, à un mode de fonctionnement du langage, à une utilisation comme lien du langage, encore faut-il préciser à cette occasion ce que veut dire, ce que veut dire le lien.

Le lien, bien sûr, nous ne pouvons qu'y glisser immédiatement, c'est un lien entre ceux qui parlent, et vous voyez tout de suite où nous allons, à savoir que ceux qui parlent, bien sûr ce n'est pas n'importe qui, ce sont des êtres que nous sommes habitués à qualifier de vivants, et peut-être est-il très difficile d'exclure de ceux qui parlent cette dimension qui est celle de la vie, à moins que nous ne nous apercevions aussitôt - ce qui se touche du doigt - que dans le champ de ceux qui parlent, il nous est très difficile de faire entrer la fonction de la vie sans faire en même temps entrer la fonction de la mort, et que de là résulte une ambiguïté signifiante justement, qui est tout à fait radicale, de ce qui peut être avancé comme étant fonction de vie ou bien de mort. Il est tout à fait clair que rien ne conduit de façon plus directe à ceci que le quelque chose d'où seulement la vie peut se définir, à savoir la reproduction d'un corps, cette fonction de reproduction, elle-même, ne peut s'intituler ni spécialement de la vie, ni spécialement de la mort puisque comme telle, en tant que cette reproduction est sexuée, comme telle elle comporte les deux, vie et mort.

Mais déjà rien qu'à nous avancer dans ce quelque chose qui est déjà dans le fil, dans le courant du discours analytique, nous avons fait ce saut, ce glissement, qui s'appelle conception du monde, qui doit bien pourtant être pour nous considéré comme ce qu'il y a de plus comique, à savoir que nous devons toujours faire très attention que ce terme : conception du monde, suppose lui-même un tout autre discours, qu'il est, qu'il fait partie de celui de la philosophie, que rien après tout n'est moins assuré, si l'on sort du discours philosophique, que l'existence comme telle d'un

monde. Il n'y a souvent que l'occasion, l'occasion de sourire, dans ce qui est avancé par exemple du discours analytique, comme comportant quelque chose qui soit de l'ordre d'une telle conception.

Je dirai même plus loin que, jusqu'à un certain point, il mérite aussi qu'on sourie de voir avancer un tel terme pour désigner par exemple - disons ce qui s'appelle marxisme. Le marxisme ne me semble pas, et à quelque examen que ce soit, fût-ce le plus approximatif, ne peut passer pour conception du monde. Il est au contraire par toutes sortes de coordonnées, tout à fait frappant que l'énoncé de ce que dit Marx, - ce qui ne se confond pas obligatoirement avec la conception du monde marxiste - c'est à proprement parler autre chose que j'appellerai plus formellement un évangile, à savoir une annonce, une annonce que quelque chose qui s'appelle l'histoire instaure une autre dimension du discours, en d'autres termes la possibilité de subvertir complètement la fonction du discours comme tel, j'entends à proprement parler : du discours philosophique, en tant que sur lui repose une conception du monde.

Le langage s'avère donc beaucoup plus vaste comme champ, beaucoup plus riche de ressource, que d'être simplement celui où puisse s'inscrire un discours qui est celui qui, au cours des temps s'est instauré du discours philosophique. Ce n'est pas parce que il nous est difficile de ne pas du tout en tenir compte pour autant que de ce discours, discours philosophique, certains points de repère sont énoncés qui sont difficiles à éliminer complètement de tout usage du langage, ce n'est pas à cause de cela que nous devons à tout prix nous en passer à condition de nous apercevoir qu'il n'y a rien de plus facile que de retomber dans ce que j'ai appelé ironiquement, voire avec la note comique, " conception du monde ", mais qui a un nom plus modéré, bien plus précis, et qui s'appelle l'ontologie.

L'ontologie est spécialement ceci qui, d'un certain usage du langage, a mis en valeur, a produit une façon accentuée, a produit l'usage dans le langage de la copule, d'une façon telle qu'elle ait été en somme isolée comme signifiant. S'arrêter au verbe être, ce verbe qui n'est même pas dans le champ complet de la diversité des langues, d'un usage qu'on puisse qualifier d'universel, le produire comme tel est quelque chose qui comporte une

accentuation, une accentuation qui est pleine de risques. Pour, si l'on peut dire, la détecter et même jusqu'à un certain point l'exorciser; il suffirait peut-être d'avancer que rien n'oblige, quand on dit que, quoi que ce soit, c'est ce que c'est, d'aucune façon ce être, de l'isoler, de l'accentuer. Ça se prononce : " c'est ce que c'est " et ça pourrait aussi bien s'écrire s.e.s.k.e.c.e, que, on n'y verrait, à cet usage de la copule, on n'y verrait si je puis dire que du feu, on n'y verrait que du feu si un discours, qui est le discours du Maître, discours du Maître qui ici peut aussi bien s'écrire m apostrophe e.t.r.e, ce qui met, ce qui met l'accent sur le verbe être, c'est ce quelque chose qu'Aristote lui-même regarde à deux fois à avancer, puisque, pour ce qui est de l'être, qu'il oppose au to ti esti, à la quiddité, à ce que ça est, il va jusqu'à employer le to ti en einai, à savoir ce qui se serait bien produit si c'était venu à être tout court, ce qui était à être, et il semble que là le pédicule se conserve qui nous permet de situer d'où se produit le discours de l'être : il est tout simplement celui l'être à la botte, de l'être aux ordres; ce qui allait être, si Tu avais entendu ce que je T'ordonne.

Toute dimension de l'être se produit de quelque chose qui est dans le fil, dans le courant du discours du m'être, de celui qui ~~est dans le fil, dans le courant du discours du m'être, de celui qui~~ proférant le signifiant, en attend ce qui est un de ses effets de lien, assurément à ne pas négliger, qui est fait de ceci que le Signifiant commande, que le Signifiant est d'abord et de sa dimension, impératif.

Comment, comment retourner si ce n'est d'un discours spécial, à ce que je pourrai avancer d'une réalité prédiscursive ? C'est là ce qui bien entendu est le rêve, le rêve fondateur de toute idée de connaissance, mais ce qui aussi bien est à considérer comme mythique, il n'y a aucune réalité prédiscursive, chaque réalité se fonde et se définit d'un discours.

Et c'est bien en cela qu'il importe que nous nous apercevions de quoi est fait le discours analytique, et de ne pas méconnaître ce qui sans doute n'y a qu'une place, une place limitée, à savoir mon dieu ! que ... on y parle et de ce que le verbe "foutre" énonce parfaitement, on y parle de foutre, de "je veux dire le verbe, to fuck, n'est-ce pas -, et on y dit que ça ne va pas.

C'est une part importante de ce qui se confie dans le discours analytique, et il importe très précisément de souligner que ce n'est pas son privilège.

Il est clair que dans ce que j'ai appelé tout à l'heure le discours, et en l'écrivant presque en un seul mot le disque, le disque ourcourant, le disque aussi hors champ, hors jeu de tout discours, à savoir le disque tout court, dans le disque qui est bien après tout ce ..., l'angle sous lequel nous pouvons considérer tout un champ du langage, celui qui en effet donne bien sa substance, son étoffe, à être considéré comme disque, à savoir que ça tourne, et que ça tourne très exactement pour rien, ce disque est exactement ce qui se trouve dans le champ, dans le champ d'où les discours se spécifient, le champ où tout ça se noie, où tout un chacun est capable, tout aussi capable, de s'en énoncer autant, mais par un souci de ce que nous appellerons à très juste titre " décence ", le fait mon dieu ! le moins possible, ce qui fait le fond de la vie en effet, c'est que tout ce qu'il en est des rapports des hommes et des femmes, ce qu'on appelle collectivité, ça ne va pas, ça ne va pas, et tout le monde en parle, et une grande partie de notre activité se passe à le dire, il n'empêche qu'il n'y a rien de sérieux si ce n'est ce qui s'ordonne d'une autre façon comme discours. Jusques et y compris ceci que précisément ce rapport, ce rapport sexuel en tant qu'il ne va pas, il va quand même grâce à un certain nombre de conventions, d'interdits, d'inhibitions, de toutes sortes de choses qui sont les faits du langage, qui ne sont à prendre que de cette étoffe et de ce registre, et qui réduisent très précisément ceci, ce qui tout d'un coup nous fait revenir, nous fait revenir comme il convient au champ du discours, il n'y a pas la moindre réalité prédiscursive, pour la bonne raison que ce qui fait collectivité et que j'ai appelé en l'évoquant à l'instant, les hommes, les femmes et les enfants, ça ne veut très exactement rien dire comme réalité prédiscursive, les hommes, les femmes et les enfants, ce ne sont que des Signifiants.

Un homme, ce n'est rien d'autre qu'un Signifiant. Une femme cherche un homme au titre de signifiant. Un homme cherche une femme ... au titre - ça va vous paraître curieux -, au titre de ce qui ne se situe que du discours, puisque, si ce que j'avance est

vrai, à savoir que la femme n'est Pas-toute, il y a toujours quelque chose qui chez elle échappe au discours.

Alors, il s'agit de savoir (avant tout) ce qui dans un discours se produit de l'effet de l'écrit. Vous le savez, vous le savez peut-être, vous le savez en tout cas si vous avez lu ce que j'écris, le Signifiant et le Signifié, c'est pas seulement que la linguistique les ait distingués, chose qui peut-être vous paraît aller de soi, mais justement c'est à considérer que les choses vont de soi, qu'on ne voit rien de ce qu'on a pourtant devant les yeux. Et devant les yeux concernant justement l'écrit. Si il y a quelque chose qui peut nous introduire à la dimension de l'écrit comme tel, (c'est de) nous apercevoir que, pas plus que le signifié, pas le Signifiant, n'a affaire avec les oreilles, mais seulement avec la lecture, à savoir de ce qu'on entend de Signifié, mais le signifié, c'est justement pas ce qu'on entend, ce qu'on entend, c'est le signifiant. Et le Signifié, c'est l'effet du Signifiant.

Il y a quelque ^{chose} qui n'est que l'effet du discours, l'effet du discours en tant que tel, c'est à dire de quelque chose qui fonctionne déjà comme lien. Eh bien ! c'est ce quelque chose qui, au niveau d'un écrit, effet de discours scientifique, du grand S fait pour connoter la place du Signifiant, et du petit s dont se connote comme place le Signifié, cette fonction de place n'est créée que par le discours lui-même; chacun à sa place, ça ne fonctionne que dans le discours; eh bien ! entre les deux, il y a la barre. Et ça n'a l'air de rien, quand vous écrivez une barre pour expliquer, " ce mot " expliquer " a toute son importance, parce que, il y a rien moyen de comprendre à une barre.

Même quand elle est réservée à, à signifier la négation. C'est très difficile de comprendre ce que ça veut dire, la négation malgré tout. Si on y regarde d'un tout petit peu près, on s'aperçoit en particulier que, il y en a une très grande variété, de négations, et qu'il est tout à fait impossible de réunir toutes les négations sous le même concept. La négation d'une existence, ça n'est pas du tout la même chose que la négation de la totalité, pour me limiter à l'usage que j'ai pu faire de la négation.

Mais il y a une chose qui est en tout cas encore plus certaine, c'est que le fait d'ajouter la barre à la notation du grand S

et du petit s, déjà se distingue très suffisamment, pourrait se soutenir d'être seulement marqué par la distance de l'écrit, y ajouter la barre a quelque chose de superflu, voire de futile, et qu'en tout cas, comme tout ce qui est de l'écrit, comme tout ce qui est de l'écrit ne se supporte que de ceci : c'est que justement, l'écrit, ça n'est pas à comprendre. C'est bien pour ça que vous n'êtes pas forcés de comprendre les miens. Si vous ne les comprenez^{hez}, c'est un bon signe, tant mieux ! Ça vous donnera justement l'occasion de les expliquer.

En ben ! la barre, c'est pareil . La barre, c'est très précisément le point où, dans tout usage du langage, il y aura occasion à ce que se produise l'écrit. Si dans Saussure, même grand S, c'est barré au-dessus du petit s, c'est grâce à ça que dans l'Instance de la Lettre, qui fait partie de mes Ecrits, j'ai pu vous démontrer d'une façon - qui s'écrit, rien de plus, n'est-ce pas ? que rien ne se supporte des effets dits de l'inconscient si, grâce à cette barre, - s'il n'y avait pas cette barre, rien ne pourrait en être expliqué -, il y a de l'inconscient ... - il y a du Signifiant, il y a du Signifiant, je répète, (...), j'ai écourté, il y a du Signifiant qui passe sous la barre, s'il n'y avait pas de barre, vous ne pourriez pas voir qu'il y a du Signifiant qui s'injecte dans le Signifié.

Grâce à l'écrit se manifeste, se manifeste ceci qui n'est qu'effet de discours, ~~car~~ s'il n'y avait pas de discours analytique, vous continueriez à parler très exactement comme des étourneaux, c'est à dire^{à dire} ce que je qualifie du discours courant, c'est à dire de continuer le disque, le disque continuant ce quelque chose qui est le point le plus important que révèle le discours analytique seulement, c'est à savoir ceci, c'est à savoir ceci qui ne peut s'articuler que grâce à toute la construction du discours analytique. c'est que très précisément, il n'y a pas, je reviens là-dessus, parce qu'~~un~~ après tout c'est la formule que je vous serine, mais de vous la seriner, faut-il encore que je l'explique, parce qu'elle ne se supporte que de l'écrit précisément et de l'écrit en ceci que le rapport sexuel ne peut pas s'écrire. C'est ce que ça veut dire.

Ou plus exactement que tout ce qui est écrit est conditionné de façon telle que ça part, ça part du fait qu'il sera à jamais impossible de décrire comme tel le rapport sexuel, que l'écriture

comme telle est possible, à savoir qu'il y a un certain effet du discours et qui s'appelle l'écriture.

Qu'est-ce qui a ? Ils n'entendent pas là-bas ? Je vous demande pardon.

Voyez-vous, on peut à la rigueur écrire x grand R, Y et dire : X, c'est l'homme, Y, c'est la femme, et grand R, c'est le rapport sexuel, hein ? Pourquoi pas ? Seulement, voilà, c'est ce que je vous disais tout à l'heure, n'est-ce pas, c'est une bêtise. C'est une bêtise, parce que ce qui se supporte sous la fonction de Signifiant, de " homme " et " femme ", ce ne sont que des signifiants. Ce ne sont que des Signifiants ^{tout à fait} liés à cet usage, ~~comme~~ courant du langage.

Et s'il y a un discours qui vous le démontre, c'est que la femme ne sera jamais prise, c'est ce que le discours analytique met en jeu, que quoad matrem, c'est à dire que la femme n'entrera en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que la mère. Ça c'est des vérités massives et qui, quand nous y regardons de plus près, bien entendu nous mèneront plus loin, mais grâce à quoi ? - grâce à l'écriture, qui d'ailleurs ne fera pas objection à cette première approximation puisque justement, c'est par là qu'elle montrera que c'est une suppléance de ce Pas-toute sur quoi repose quoi ? - la jouissance de la femme, c'est à savoir que cette jouissance qu'elle n'est Pas-toute, c'est à dire qui quelque part la fait absente d'elle-même, absente en tant que sujet, qu'elle y trouvera le bouchon de ce petit (a) que sera son enfant.

Mais d'un autre côté, du côté de l'x, à savoir de ce qui serait l'homme si ce rapport sexuel pouvait s'écrire d'une façon soutenable, soutenable dans un discours, vous verrez que l'homme n'est qu'un signifiant, parce que là où il entre en jeu comme Signifiant, il n'y entre que quoad castrationem, c'est à dire en tant qu'il y a un rapport, un rapport quelconque, avec la jouissance phallique.

De sorte que c'est à partir du moment où, de quelque part, d'un discours qui aborde la question sérieusement, le discours analytique, que c'est à partir du moment où ce qui est condition de l'écrit, à savoir qui se soutienne d'un discours, que tout se dérobera et que le rapport sexuel, vous ne pourrez jamais l'écrire. Naturellement dans la mesure où il s'agit d'un vrai écrit; c'est à dire de l'écrit en tant que c'est ce qui, du langage, se conditionne d'un discours. La lettre radicalement est effet de discours.

Ce qu'il y a de bien n'est-ce pas, si vous me permettez, ce qu'il y a de bien dans ce que je raconte, c'est que c'est toujours la même chose. C'est à savoir - non pas bien sûr que je me répète, c'est pas là la question; c'est que ce que j'ai dit antérieurement, la première fois autant que je me souviens, que j'ai parlé de la lettre c'était comme ça, j'ai sorti ça je ne sais plus quand maintenant, je vais plus rechercher, je vous dis, j'ai horreur de me relire, mais il doit bien y avoir 15 ans quelque part à Ste Anne, j'ai essayé de faire remarquer cette petite chose que tout le monde connaît, bien sûr, tout le monde connaît quand on lit un peu, n'est-ce pas, ça n'arrive pas à tout le monde, que d'un nommé Sir Flaunders Petrie par exemple, avait cru remarquer que les lettres de l'alphabet phénicien se trouvaient bien avant le temps de la Phénicie sur de menues poteries égyptiennes où elles servaient de marque de fabrique. Ce qui veut dire, ce qui veut dire simplement ceci; que le marché qui est typiquement un effet de discours, c'est là que d'abord est sortie la lettre, avant que quiconque ait songé à user des lettres, n'est-ce pas, pour faire quoi? - quelque chose qui n'a rien à faire, qui n'a rien à faire avec la connotation du Signifiant, mais qui l'élabore, qui le perfectionne.

Il faudrait bien surprendre les choses au niveau de l'histoire de chaque langue, parce qu'il est clair que la lettre chinoise, celle qui vous affole tellement que nous appelons ça, dieu sait pourquoi, d'un nom différent, de " caractère ", à savoir que la lettre chinoise, il est manifeste qu'elle est sortie du discours chinois très ancien, d'une façon toute différente de la façon dont ~~elles~~ sont sorties nos lettres, à savoir qu'en somme, les lettres, les lettres qu'ici je sors, elles ont une valeur différente, différente comme lettres parce qu'elles sortent du discours analytique; de ce qui peut sortir comme lettres par exemple de la théorie des ensembles, à savoir de l'usage qu'on en fait et qui pourtant, c'est là l'intérêt, n'est pas sans avoir de rapport, un certain rapport de convergence sur lequel j'aurai certainement, dans ce qui sera la suite, occasion d'apporter quelques développements. La lettre en tant qu'effet, n'importe quel effet de discours, a ceci de bon (qu'il) fait de la lettre.

Alors mon dieu ! pour terminer, pour terminer aujourd'hui ce qui n'est qu'une amorce que j'aurai l'occasion de développer, ce

que je reprendrai à propos en vous distinguant, discernant par exemple, la différence qu'il y a de l'usage de la lettre dans l'algèbre, de l'usage de la lettre dans la théorie des ensembles. Parce que ceci nous intéresse directement.

Pour l'instant, je veux simplement vous faire remarquer que, il se produit quand même quelque chose qui est corrélatif de l'émergence au monde, au monde c'est le cas de le dire, au monde en décomposition, dieu merci ! n'est-ce pas ? au monde que nous voyons de plus tenir puisque même dans le discours scientifique, il est clair qu'il n'y a pas le moindre monde, à partir du moment où vous pouvez ajouter aux atomes un truc qui s'appelle le quark, n'est-ce pas, et vous trouvez que c'est là le vrai fil du discours scientifique, vous (devez) quand même vous rendre compte qu'il s'agit d'autre chose, il s'agit de voir d'où on part.

Eh bien ! référez-vous quand même, parce que c'est une bonne lecture, il faut que vous vous mettiez vous-mêmes à lire un peu, un peu, des auteurs, je ne dirai pas de votre temps bien sûr, je ne vous dirai pas de lire Philippe Sollers, il est illisible, bien sûr, naturellement, comme moi, oui ! Mais de lire Joyce par exemple, alors là vous verrez comment ça a commencé, ça a commencé de se produire, vous verrez que le langage se perfectionne, et sait jouer, ^{quand il} sait jouer avec l'écriture. Joyce, moi je veux bien que ce soit pas lisible, - c'est certainement pas traductible en Chinois ! - Seulement Joyce, qu'est-ce que c'est ?, c'est exactement ce que je vous ai dit tout à l'heure, c'est le Signifiant qui vient truffer le Signifié Joyce, c'est, ^{c'est} ~~un~~ un long texte écrit, lisez Finnegans Wake, c'est un long texte écrit, qui, dont le sens provient de ceci, c'est que, c'est du fait que les Signifiants s'emboîtent, se composent, se, si vous voulez pour faire image, ceux qui ici n'ont même pas l'idée de ce que c'est, se télescopent, et c'est avec ça que se produit quelque chose qui comme Signifié peut paraître énigmatique, mais qui est bien ce qu'il y a de plus proche de ce dont nous autres analystes, grâce au discours analytique, nous savons le lire, qu'est-ce qu'il y a de plus proche du lapsus. Et c'est au titre de lapsus que ça signifie quelque chose, c'est à dire que ça peut se lire d'une infinité de façons différentes.

Mais, c'est justement pour ça que ça se lit mal, ou que ça se lit de travers, ou que ça ne se lit pas, mais cette dimension du : se lire, est-ce que ce n'est pas suffisant pour montrer que nous sommes dans le registre du discours analytique, que ce dont il s'agit dans le discours analytique, c'est toujours à ce qui s'énonce de Signifiant que vous donniez une autre lecture que ce qu'il signifie.

Mais c'est là que commence la question, parce que voyons, pour me faire comprendre, je vais prendre une référence dans, dans ce que vous lisez ^{dans} "le grand livre du monde," par exemple vous voyez les ..., le vol d'une abeille, hein ? Le vol d'une abeille. L'abeille vole, elle va, elle butine, elle va de fleur en fleur. Ce que vous apprenez, c'est que, elle va transporter au bout de ses pattes le pollen d'une fleur sur le pistil et ce du même coup aux oeufs d'une autre fleur. Ça, c'est ce que vous lisez dans le vol de l'abeille, hein ?

Ou n'importe quoi d'autre, vous voyez, je sais pas, quelque chose qui, que vous appelez tout d'un coup un vol d'oiseau qui volent bas, et vous appelez ça un vol, c'est un groupe en réalité, un groupe à un certain niveau, bon ! Vous y lisez qu'il va faire de l'orage, mais est-ce qu'eux ils lisent; est-ce que l'abeille lit qu'elle sert à la reproduction des plantes phanérogame ? Est-ce que l'oiseau lit l'augure de la fortune, comme on disait autrefois, c'est à dire de la tempête ? Toute la question est là. C'est pas exclu ~~qu'après~~ ^{après} tout que l'hirondelle ne lise pas la tempête, mais c'est pas sûr non plus.

Ce qu'il y a dans votre discours analytique, c'est que le sujet, le sujet de l'inconscient, vous le supposez, vous le supposez savoir lire. Ça n'est rien d'autre, votre histoire de l'Inconscient.

C'est que, non seulement vous le supposez savoir lire, mais vous le supposez pouvoir apprendre à lire.

Seulement ce que vous lui apprenez à lire, n'a alors absolument rien à faire en aucun cas avec ce que vous pouvez en écrire.

Qu'est-ce que je peux avoir à vous dire - encore ... Depuis le temps que ça dure, et que ça n'a pas tous les effets que j'en voudrais. Eh bien ! justement à cause de ça, ce que j'ai à dire, ça ne manque pas. Néanmoins, comme on ne saurait tout dire et pour cause, j'en suis réduit à cet étroit cheminement qui fait qu'à chaque instant il faut que je me garde de reglisser dans ce qui déjà se trouve dit, de ce qui s'est dit. C'est pourquoi aujourd'hui, je vais essayer une fois de plus de maintenir ce difficile frayage.

Et puisque de par un titre, nous avons du même coup un horizon, - étrange d'être qualifié de cet:encore, il faut que je donne aujourd'hui le repérage d'un certain nombre de points qui seront cette année nos points d'orientation. Il y a quelque chose qui la dernière fois s'est formulé de la fonction de l'écrit, c'est un de nos points cette année. Un de nos points pôles.

Je voudrais vous rappeler pourtant que, je pense, la première fois que je vous ai parlé, si je ne me trompe, j'ai énoncé, que la jouissance, la jouissance de l'Autre, que j'ai dit symbolisé par le corps, n'est pas un signe de l'amour. Naturellement, ça passe. Ça passe parce que, on sent que c'est du niveau de ce qui a fait le précédent dire, que ça ne fléchit pas. Pourtant, il y a là-dedans des termes qui méritent bien d'être commentés. La jouissance, c'est bien ce que j'essaie de rendre présent par ce dire même; (ce/de) l'Autre, il est plus que jamais mis en question, il doit être de nouveau martelé, refrappé pour qu'il prenne son plein sens, sa résonnance complète.

Lieu d'une part, et d'autre part avancé comme le terme qui se supporte, - puisque c'est moi qui parle, qui ne puis parler que d'où je suis -, identifié à ce que j'ai qualifié la dernière fois de purs signifiants, l'homme, une femme, ai-je dit, ce ne sont rien que Signifiants. Et c'est de là qu'ils prennent comme tels, je veux dire en tant qu'incarnation distincte du sexe, qu'ils prennent leur fonction. L'Autre, dans mon langage, ce ne peut donc être que l'autre sexe. Qu'est-ce qu'il en est de cet Autre, qu'est-ce qu'il en est de sa position au regard de ce autour de quoi se réalise le rapport sexuel, c'est à savoir une jouissance, que le discours analytique

a précipité cette fonction du phallus, dont en somme l'énigme reste entière, puisque, il ne s'y articule que d'effets d'absence. Est-ce à dire pourtant qu'il s'agit là comme on a cru pouvoir trop vite le traduire, du Signifiant de ce qui manque dans le Signifiant, c'est bien là ce autour de quoi cette année devra mettre un point terme, c'est à savoir, du phallus, dire quelle est dans le discours analytique, la fonction. Nous n'y arriverons pas tout droit. Mais à seule fin de déblayer, je dirai que ce que la dernière fois j'ai amené comme étant, comme accentuant la fonction de la barre, n'est pas sans rapport avec le phallus.

Il nous reste dans la deuxième partie de la phrase, liée à la première par un : n'est pas, - " n'est pas le signe de l'amour " C'est bien en quoi aussi pointe notre horizon. Il nous faut cette année, ce dont il s'agit qui est bien là comme au pivot de tout ce qui s'est institué de l'expérience analytique, l'amour. L'amour, il y a longtemps qu'on ne parle que de ça. Ai-je besoin d'accentuer qu'il est au centre, qu'il est au coeur très précisément du discours philosophique, et que c'est là assurément ce qui doit nous mettre en garde.

Si le discours philosophique s'est entrevu comme ce qu'il est cette variante du discours du maître, si la dernière fois j'ai pu dire de l'amour, en tant que ce qu'il vise, c'est l'être, à savoir ce qui dans le langage se dérobe le plus, ce sur quoi j'ai insisté : comme ce qui allait être, ou ce qui justement, d'être, a fait surprise, si j'ai pu ajouter que cet être, nous devons nous interroger s'il n'est pas si près de cet être du Signifiant m'être, m'apostrophe, e accent grave, s'il n'est pas l'être au commandement, s'il n'y a pas là le plus étrange des leurres, est-ce que ce n'est pas aussi pour, avec le mot signe nous commander d'interroger ce en quoi le signe se distingue du Signifiant ?

Voilà donc quelques points dont l'un est la jouissance, dont l'autre est l'Autre, le troisième le signe, le quatrième l'amour.

Quand nous lisons ou relisons ce qui s'est écrit d'un temps où le discours (de) l'amour s'avouait être celui de l'être, quand nous ouvrons ce livre qui est celui de Richard de St-Victor " Sur la Trinité Divine ", c'est de l'être que nous partons, de l'être en tant qu'il est - pardonnez-moi le glissement d'écrit -

conçu comme l'éternel, comme l'éternel pour les sourds, et que de l'être, après cette élaboration, ce cheminement pourtant si tempéré chez Aristote, et sous l'influence sans doute de l'irruption de ce " Je suis ce que je suis " qui est l'énoncé de la vérité Judaique, quand tout ceci vient à culminer dans cette idée, cette idée jusque là vannée, frôlée, approchée, ^{approximative} de l'être, vient à culminer dans ce violent arrachement à la fonction du temps par l'énoncé de l'éternel, il en résulte d'étranges conséquences.

C'est à savoir l'énonciation qu'il y a l'être qui, éternel, c'est de lui-même; qu'il y a l'être qui, éternel, ne l'est pas de lui-même; qu'il y a l'être qui, éternel, - qui non-éternel, n'a pas, cet être fragile, en quelque sorte précaire, voire inexistant, ne l'a pas de lui-même, mais qui s'arrête à ce qui semble s'en imposer du fait des définitions logiques, si toutefois la négation suffisait dans cet ordre, d'une fonction univoque, à assurer l'existence, qui s'arrête à ceci que ce qui n'est pas éternel ne saurait en aucun cas, puisque des 4 subdivisions qui se produisent de cette alternance de l'affirmation et de la négation de l'éternel et du : de lui-même, ^Y a-t-il, dit-il, un être qui non-éternel, puisse être de lui-même ?

Et assurément ceci paraît au Richard de St-Victor en question devoir être écarté. Est-ce qu'il ne semble pas pourtant qu'il y a là précisément ce dont il s'agit concernant le Signifiant C'est à savoir que le Signifiant, aucun Signifiant, ne s'avance, ne se produit comme tel, comme éternel. C'est là sans doute ce que, plutôt que de le qualifier d'arbitraire, Saussure eût pu tenter de formuler. Le Signifiant, ^{à sa} mieux eût l'avancer de la catégorie du contingent. En tout cas, de ce qui n'est assurément pas éternel, de ce qui répudie la catégorie de l'éternel, mais qui pourtant singulièrement est de lui-même.

C'est ainsi qu'il se propose à nous, ce Signifiant de par lui-même, a des effets et pourtant, s'il y a quelque chose qui peut s'en avancer, c'est sa " participation ", pour employer une approche platonicienne, c'est sa participation à ce rien, d'où effectivement c'est l'émergence même de l'idée créationniste que de nous dire ^{que} quelque chose de tout à fait originel a été fait ex nihilo, c'est à savoir de rien. Il semble bien, ne vous semble-t-il pas, n'y a-t-il pas quelque chose qui vous apparaisse, si

tant est que la paresse qui est la vôtre puisse être réveillée par quelque apparition, c'est que la genèse ne nous raconte rien d'autre que la création de rien en effet, de quoi ? - de rien d'autre que de signifiants. Dès que cette création surgit, elle s'articule de la nomination de ce qui est,

Est-ce que ce n'est pas là la création dans son essence, est-ce que, la création n'est-elle pas rien d'autre que le fait que ce qui était là, comme Aristote ne peut assurément manquer de l'énoncer, c'est à savoir que, s'il y a jamais eu quelque chose, c'était depuis toujours que c'était là. N'est-ce pas dans l'idée créationniste, essentiellement de la création, et de la création à partir de rien, du signifiant, qu'il s'agit fondamentalement, qu'il s'agit, d'une façon qui fonde. N'est-ce pas là-même en quoi consiste ce que nous pouvons, de ce qui, à se refléter dans une conception du monde, ~~est~~ ^{s'est} énoncé comme révolution copernicienne ?

Depuis longtemps je mets en doute ce que Freud là-dessus a cru pouvoir avancer, comme si, de ce que lui a appris le discours de l'hystérique, à savoir de cette autre substance qui tout entière tient en ceci qu'il y a du Signifiant et que c'est de l'effet de ce Signifiant qu'il s'agit, dans ce discours de l'hystérique, qu'à le recueillir, il a su faire tourner de ce quart de tour qui en a fait le discours analytique. La notion même de quart de tour, évoque la révolution, mais certes pas dans le sens où Révolution est subversion. Bien au contraire, ce qui tourne - c'est ce qu'on appelle révolution - , est destiné, de son énoncé même, à évoquer le retour. Assurément nous n'y sommes point, à l'achèvement de ce retour, puisque, c'est déjà de façon fort pénible que ce quart de tour s'accomplit.

Mais il n'est jamais de trop d'évoquer d'abord que, s'il y a eu quelque part révolution, ce n'est certes pas au niveau de Copernic, qui avait été, inutile d'évoquer des termes qui ne sont que d'érudition historique, c'est à savoir que depuis longtemps l'hypothèse avait été avancée que le soleil était peut-être bien le centre autour duquel ça tournait. Mais qu'importe, ce qui importait à ces mathématiciens, c'est assurément le départ, le départ de quoi ? - de ce qui tourne, ce que nous savons bien sûr, c'est que cette virée éternelle des étoiles, de la dernière des sphères, de la ..., celle à quoi Aristote suppose une autre encore, qui serait celle de l'immobile, cause première du mouvement de celles qui tournent, si les étoiles tournent, c'est bien assurément de ce que la terre, la terre tourne sur elle-même et que, c'est déjà merveille que, de cette virée, de cette

révolution, de ce tournage éternel, de la sphère stellaire, il se soit trouvé des hommes pour forger, pour forger ces autres sphères où faire tourner de ce mouvement oscillatoire, qui est celui du système ptolémaïque, les sphères des planètes, de celles qui, tournant autour du soleil, se trouvent au regard de la terre dans cette position ambiguë d'aller et de venir en dents de crochet, est-ce que à partir de là, ~~avoir~~ avoir cegité le mouvement des sphères, ce n'est pas tour de force extraordinaire à quoi après tout Copernic ne faisait que faire remarquer que peut-être ce mouvement des sphères intermédiaires pouvait s'exprimer autrement; que la terre fût au centre ou non, n'était assurément pas ce qui lui importait le plus.

La révolution copernicienne n'est nullement révolution si ce n'est en fonction de ceci que le centre d'une sphère peut être supposé, dans un discours qui n'est qu'un discours analogique, constituer le point-maitre, le fait de changer ce point-maitre, que ce soit la Terre ou le Soleil, n'a rien en soi qui subvertisse ce que le Signifiant " centre " conserce delui-même, ce Signifiant garde tout son poids et il est tout à fait clair que, loin que l'homme, ce qui se désigne de ce terme, ce qui est quoi ? - ce qui fait signifié, que l'homme ait jamais été en quoi que ce soit ébranlé par le fait que la terre n'est pas au centre, il y a fort bien substitué le soleil, l'important, c'est qu'il y ait un centre, et puisqu'il est bien sûr maintenant évident que le soleil n'est pas non plus un centre, qu'il est en promenade à travers un espace dont le statut est de plus en plus précaire à établir, que ce qui reste bien au centre, c'est tout simplement cette bonne routine qui fait que le signifié garde en fin de compte toujours le même sens, et que ce sens, il est donné par le sentiment que chacun a de faire partie de son monde, tout au moins, c'est à dire de sa petite famille, et (de) tout ce qui tourne autour, et que chacun, chacun de vous, je parle même pour les gauchistes, vous y êtes plus que vous ne croyez et dans une mesure dont justement vous feriez bien de prendre l'empan, attachés à un certain nombre de préjugés qui vous font assiette, et qui limitent la portée de vos inserruptions au terme le plus court, à celui très précisément où ça ne vous apporte nulle gêne et nommément pas dans une conception du monde qui reste, elle, toujours parfaitement sphérique, le Signifié trouve son centre où que vous le portiez; ça n'est pas jusqu'à nouvel ordre le discours analytique, si difficile à soutenir dans son décentrement, qui a fait encore son entrée dans la conscience commune, qui peut d'aucune façon subvertir quoique ce soit.

Pourtant, si je me permets de me servir quand même de cette référence dite copernicienne, j'en accentuerai ce qu'elle a d'effectif de ceci que, ça n'est pas du tout d'un changement de centre qu'il s'y agit, que ça tourne, ça continue à garder toute sa valeur, si motivé, réduit que ce soit, en fin de compte, à ce départ que la terre tourne, et que de ce fait, il nous semble que c'est la sphère céleste qui tourne, elle continue d'aller bien à tourner, et elle a toutes sortes d'effets qui fait que quand même c'est bien par années que vous comptez votre âge.

La subversion, si elle a existé quelque part, et à un moment, ça ne consistait pas du tout à avoir changé le point de virée de ce qui tourne, c'est d'avoir substitué au : Ça tourne, un : Ça tombe. à, cédille, a, n'est-ce pas, ça tombe. Le point vif, comme quelques uns quand même ont eu l'idée de s'en apercevoir, ça n'est ni Copernic, un peu plus Képler, à cause du fait que ça ne tourne pas de la même façon, ça tourne en ellipse, et déjà c'est le plus énergique correctif à cette fonction du centre, c'est elle qui est mise en question. Ce vers quoi ça tombe est un point de l'ellipse, qui s'appelle le foyer. Et dans le point symétrique, il n'y a rien. Ceci assurément est un correctif tout à fait essentiel à cette image du centre.

Mais le Ça tombe ne prend, si je puis m'exprimer ainsi, son poids, son poids de subversion, et justement en ceci que ce n'est pas tellement de changer le centre qu'il fait révolution puisque, à conserver le centre, la révolution continue indéfiniment et justement pour revenir toujours sur elle-même, c'est que le Ça tombe aboutit à quoi ? - Très exactement à ceci et rien de plus que : F égal : grand G facteur de M, M* sur R au carré, ou D au carré,

$$\left(F = G \cdot \frac{m^* m}{D^2} \right)$$

la distance qui sépare les deux masses exprimées par M et M*, et que ce qui s'exprime ainsi, à savoir une force, une force en tant que tout ce qui est masse est susceptible, au regard de cette force, de prendre une certaine accélération, que c'est tout entier dans cet écrit, dans ce qui se résume à ces 5 petites lettres écrites au feux de la main, avec un chiffre en plus, comme puissance, puissance au carré des distances, et inversement proportionnel au carré de la distance, c'est là, c'est dans cet effet de l'écrit que consiste ce qu'on attribue donc indûment à Copernic dans quelque chose qui justement nous arrache à la fonction comme telle, fonction imaginaire, fonction imaginaire et pourtant fondée dans le réel, de la révolution.

Ceci étant énoncé, rappellez sans doute, mais aussi bien prélude, ce qu'il importe, c'est de souligner que ce qui est produit, ce qui est produit comme tel, dans l'articulation de ce nouveau discours qui émerge comme étant le discours de l'analyste, le discours de l'analyse, c'est ceci, c'est que le fondement, le départ, est pris dans l'effet comme tel de ce qu'il en est du Signifiant. Bien loin que soit admis en quelque sorte par le vécu, bien loin que soit admis comme du fait même, ce que le Signifiant emporte de ses effets de Signifié, à partir desquels s'est édifiée cette structuration dont je vous ai tout à l'heure énoncé en rappel comment pendant des temps, il a semblé naturel que, un monde se constituât dont les corrélatifs étaient ce quelque chose au-delà qui était l'être même, l'être pris comme éternel, la théologie, et que ce monde reste, quoiqu'il en soit, une conception, c'est bien là le mot, une vue, un regard, une prise imaginaire, un monde conçu comme étant le tout, le tout avec ce qu'il comporte, quelque couverture qu'en lui donne, de limité, et que de ceci résulte ce quelque chose qui tout de même reste étrange, c'est à savoir que quelqu'un, un Un (qui est) partie de ce monde, est, au départ supposé pouvoir en prendre connaissance, s'y trouve dans cet état qu'on peut appeler d'existence, car comment supporterait-il autrement, de pouvoir prendre connaissance, si d'une certaine façon il n'était pas existant, c'est bien là que de toujours s'est marquée l'oscillation, l'impasse, la vacillation qui résultait de cette cosmologie, de ce quelque chose qui consiste dans l'admission d'un monde, est-ce que, il n'y a pas dans le discours analytique tel qu'il s'instaure du quart de tour dont j'ai parlé tout à l'heure, est-ce qu'il n'y a pas quelque chose qui de soi, doit nous introduire à ceci que tout maintien, toute subsistance, toute persistance du monde comme tel, c'est très précisément là ce à quoi nous introduit ce discours, c'est que, elle, cette subsistance, cette persistance, doit, comme telle, être abandonnée.

Le langage est tel, la langue forgée du discours philosophique, le langage est tel qu'à tout instant vous le voyez, au moment que j'avance quelque ce soit de ce qui peut, de ce discours analytique, s'établir, vous (re)marquez que je ne peux faire à tout instant que de reglisser dans quoi, dans ce monde, dans ce ... supposé d'une substance qui tout de même se trouve imprégnée de la fonction de l'être. Et que, de suivre le fil du discours analytique ne tend à rien de moins qu'à rebriser, qu'à infléchir, qu'à marquer, d'une incurvation propre, et d'une incurvation qui ne saurait même être maintenue comme étant celle de lignes de force^(*) qui produit comme telle la faille,

la discontinuité, la rupture, qui nous suggère de voir dans la langue ce qui en fin de compte la brise ^{si} ~~et~~ bien que rien ne paraît mieux constituer ce qui peut être l'horizon du discours analytique (que) cet emploi qui est fait par la mathématique, cet emploi qui est fait de la lettre comme étant singulièrement ce qui, d'une part révèle dans le discours ce qui, pas par hasard, est appelé la grammaire, la chose qui ne se révèle, du langage, qu'à l'écrire mais ce n'est pas non plus, si ce n'est pas par hasard, ce n'est pas non plus sans nécessité; c'est que si la grammaire, c'est ce qui, dans le langage, ne se révèle que par l'écrit, c'est qu'au-delà du langage, cet effet, cet effet qui se produit de se supporter seulement de l'écriture, qui est assurément l'idéal de la mathématique, c'est là ce autour de quoi ce dont il s'agit dans le langage, se révèle.

C'est à savoir que, à se refuser d'aucune façon la référence à l'écrit, c'est aussi s'interdire ce qui, de tous les effets de langage, peut arriver à s'articuler, et à s'articuler dans ce quelque chose que nous ne pouvons faire que, du langage, il ne résulte pas, c'est à savoir un supposé en-deça et au-delà. Il suffit déjà que ces références spatiales soient évoquées pour en quelque sorte qu'elles s'imposent, à supposer un en-deça, nous sentons bien qu'il n'y a là qu'une référence intuitive, et pourtant nous savons bien que le langage se distingue de ceci que, dans son effet de signifié, il n'est jamais justement que à côté du Signifiant.

Ce à quoi il faut nous rompre, c'est à substituer à cette imposition qui est celle que le langage provoque, imposition de l'être, la prise radicale, l'admission de départ que de l'être, nous n'avons rien jamais, mais à l'écrire autrement, que le par-être, non pas paraître comme on l'a dit depuis toujours, le phénomène, c'est au-delà de quoi il y aurait ce quelque chose dont Dieu sait (...) noumène, elle nous a en effet menés, c'est à dire à toutes les pacifications qui se dénoient justement de l'obscurantisme, que c'est dans le paradoxe même de tout ce qui arrive à se formuler comme effet d'écrit du langage, que c'est au point même où ces paradoxes jaillissent que l'être se présente, et ne se présente jamais que de paraître, il faudrait apprendre en fin de compte à conjuguer, à conjuguer comme il se doit : je parsuis, tu pares, il parest, nous parsommes et ainsi de suite.

Eh bien ! tout ceci nous introduit, nous introduit à cet énoncé qui, vous pouvez bien l'admettre si vous donnez l'accent que cette nouvelle orthographe, avec toutes ses conséquences, toutes ses conséquences morphologiques, qu'il faut savoir assumer, dans cette nouvelle conjugaison que je vous propose

c'est bien à partir de là qu'il faut prendre ce qui est en jeu dans ce qui se trouve être aussi dans une relation de ~~proximité~~ parêtre, d'être à coté, d'être para, au regard de ce ~~rapport~~ rapport sexuel dont il est clair que dans tout ce qui s'en approche, le langage ne se manifeste que de son insuffisance, c'est bien au regard de ce parêtre que ce qui supplée à ce rapport, en tant qu'inexistant, c'est bien dans ce rapport au parêtre que nous devons articuler ce qui (y) supplée, c'est à savoir précisément l'amour.

Il est proprement fabuleux que la fonction de l'Autre, de l'Autre comme lieu de la vérité, et pour tout dire de la seule place quoiqu'irréductible, que nous pouvons donner au terme de l'être divin, de Dieu pour l'appeler par son nom, Dieu est proprement le lieu où, si vous m'en permettez le terme, se produit le dieue, le dieure, le dire, pour un rien, le dire, ça fait Dieu. Aussi longtemps que se dira quelque chose, l'hypothèse Dieu sera là. Et c'est bien justement à essayer d'y dire quelque chose que se définit ce fait qu'en somme, il ne peut y avoir de vraiment athées que les théologiens, c'est à savoir ceux qui, de Dieu, en parlent. Aucun autre moyen de l'être, sinon de cacher sa tête dans ses bras au nom de je ne sais quelle trouille, comme si jamais ce Dieu avait effectivement manifesté une présence quelconque !

Par contre, il est impossible de dire quoique ce soit sans aussitôt le faire subsister, ne serait-ce que sous cette forme de l'Autre. De l'Autre où se dit la vérité . (Il y a une) chose qui est tout à fait évidente dans le ... , le moindre cheminement de cette chose que je déteste, et que je déteste pour les meilleures raisons, c'est à dire l'histoire, l'histoire étant très précisément faite pour nous donner l'idée qu'elle a un sens quelconque, alors que la première des choses que nous ayons à faire, c'est de partir de ce que nous avons là, en face d'un dire, qui est le dire d'un Autre, qui nous raconte ses bêtises, ses embarras, ses empêchements, ses émois, et que c'est là qu'il s'agit de lire. Il s'agit de lire, il s'agit de lire - quoi ?

... Il s'agit de lire rien d'autre que les effets de ces dires. Et ces effets, nous voyons bien tout ce en quoi ça agite, ça remue, ça tracasse les êtres parlants, et bien sûr pour que ça aboutisse à quelque chose, il faut bien que ça serve. Et que ça serve mon Dieu ! à ce qui s'arrange, à ce qui s'accorde, à ce qui, boiteux-boitillant, n'est-ce pas, ils arrivent quand même à donner une ombre de petite vie à ce sentiment dit de l'amour.

Il faut, il le faut bien; il faut que ça dure encore.

A savoir que par l'intermédiaire de ce sentiment, quelque chose se produise qui, en fin de compte, comme l'ont très bien vu des gens qui à l'égard de tout ça ont pris leurs précautions, comme ça, sous le paravent de l'Eglise, que ça aboutisse à la reproduction. A la reproduction de quoi ? - à la reproduction des corps. Mais est-ce que, il ne pourrait pas, il ne se sentirait pas, il ne se toucherait pas du doigt que le langage ~~à~~ a d'autres effets que de mener les gens par le bout du nez, à sa reproduire encor(ps). En corps à corps, et encor(ps) comme ça, incarnés, hein ?

Il y a quelque chose quand même qui est un autre effet de ce langage, qui est, qui est justement l'écrit. Il y a quand même ceci, de ces caractéristiques, si j'ose m'exprimer ainsi, et digne d'être relevé, c'est que l'écrit, depuis que le langage existe, nous avons vu, enfin, des mutations. Ce qui s'écrit n'est pas facile à dire, ce qui s'écrit, c'est la lettre, et la lettre, mon dieu ! c'est pas toujours fabriqué de la même façon.

Alors là-dessus on fait de l'histoire, de l'histoire de l'écriture, et on se casse la tête à imaginer ce à quoi ça pouvait bien servir, les pictographies mayas ou aztèques, et puis un peu plus loin, les cailloux du Mas d'Asie, enfin ! qu'est-ce que ça pouvait bien être que ces drôles de dès, à quoi jouait-on avec ça ? Tout ça, c'est comme ~~vd'~~habitude la fonction de l'histoire, il faudrait dire surtout : ne touchez pas à la Hache, initiale de l'histoire. Ce serait une bonne façon de ramener les gens à la première des lettres, celles auxquelles je me limite, je reste toujours à la lettre A ! Il est d'ailleurs tout à fait clair que la Bible ne commence qu'à la lettre B, elle m'avait laissé la lettre A, hein, pour que je m'en (charge !) .

Il y a beaucoup à s'instruire - non pas en recherchant les cailloux du Mas d'Asie, ni même en faisant ce que j'ai fait comme ça, pour mon bon public dans un temps, un public d'analystes, c'était un bon petit temps, enfin ! Je leur expliquais le trait unaire, l'encoche enfin ça, c'était à la portée de leur entendement.

Mais, il vaudrait mieux regarder de plus près ce que font les mathématiciens avec les lettres, et nommément depuis que, au mépris d'un certain nombre de choses, et de la façon la plus fondée, et ils

se sont mis, sous le nom de théorie des ensembles, à s'apercevoir que, on pouvait aborder l'Un d'une autre façon que, intuitive, fusionnelle, enfin ! amoureuse, enfin ! Nous ne sommes qu'un, chacun sait bien sûr que c'est jamais arrivé entre deux qu'ils ne fassent qu'un, n'est-ce pas ? Mais enfin, nous ne sommes qu'un, c'est de là que ça part, cette idée de l'amour, c'est vraiment la façon la plus grossière de donner à ce terme, à ce terme qui se dérobe manifestement, du rapport sexuel son signifié.

Le commencement de la sagesse devrait être de commencer par s'apercevoir que, -et c'est en ça que le vieux père Freud a frayé des voies, quand même, il est tout de même très joli, très frappant, c'est de là que je suis parti parce que ça m'a moi-même comme ça, un petit peu touché, ça pourrait toucher n'importe qui, d'ailleurs, de s'apercevoir que le fondement de l'amour, si ça a rapport avec l'Un, ça a très exactement pour résultat de ne jamais faire sortir quiconque de soi-même, si c'était ça, c'est tout ça, et rien que ça, qu'il a dit, n'est-ce pas ? A partir du moment où il a introduit la fonction de l'amour narcissique, tout le monde a pu sentir que le problème, c'était comment il pouvait y avoir un amour pour un autre ? Et que, il est bien clair que cet Un dont tout le monde a plein la bouche, c'est d'abord et essentiellement de nature, n'est-ce pas, de ce mirage de l'Un qu'on se croit être.

Mais enfin, ça n'est quand même pas pour dire que ce soit là tout l'horizon. C'est à savoir que il y a, il y a autant d'Un(s) qu'on voudra. Quand je dis : Il y a autant d'Uns) qu'on voudra, je veux pas dire : il y a autant d'individus qu'on voudra, parce que ça, ça ne veut rien dire, c'est du comptage. Il y a autant d'Un(s) comme Un(s), les Uns de la première Hypothèse du Parménide, ces Uns se caractérisent de ne se ressembler chacun en rien.

Ce qui est l'irruption, l'intrusion, de la théorie des ensembles, c'est justement de ~~par~~ ça : parlons de l'Un en ceci qu'il s'agit de choses qui ont entre elles strictement aucun rapport. A savoir, mettons y ce qu'on appelle des objets de pensée ou des objets du monde, tout ça, ça compte chacun pour Un, et si nous assemblons ces choses absolument hétéroclites, nous nous donnons le droit de désigner cet assemblage par une lettre, c'est ainsi que s'exprime le début de la théorie des ensembles, par exemple celle que la dernière

fois j'ai avancé au titre de Nicolas Bourbaki. Vous avez laissé passer ceci, c'est que j'ai dit, comme d'ailleurs c'est écrit, comme ça s'imprime, comme c'est imprimé dans ladite théorie des ensembles, que la lettre désigne un assemblage.

C'est justement, quoique les auteurs - puisque comme vous le savez, ils sont multiples -, les auteurs qui ont fini par donner leur assentiment à l'édition définitive de ladite théorie, prennent soin de ceci, de dire qu'ils désignent des assemblages. Mais c'est là justement qu'est leur timidité et du même coup leur erreur : la lettre est la seule chose qui fasse des assemblages. La lettre, les lettres, sont et non pas désignent ces assemblages, et en tant que lettres elles sont prises comme fonctionnant comme ces assemblages mêmes. Vous voyez qu'à conserver encore ce : comme, je m'en tiens à l'ordre de ce que j'avance quand je dis que l'inconscient est structuré comme un langage. Ce comme est très précisément, j'y reviens toujours, à penser comme, disant, - ne disant pas que l'inconscient est structuré par un langage. Il est structuré comme; les assemblages dont il s'agit dans la théorie des ensembles sont comme une lettre.

Et c'est de ceci qu'il s'agit quand nous avançons dans la profération mathématique, quel rôle joue-t-elle, quel support pouvons nous y prendre, pour lire, en tant qu'il y a des lettres, pour ne lire, qu'à ne lire que les lettres, pour lire ce dont il s'agit quand nous prenons le langage comme étant ce qui fonctionne pour suppléer l'absence de ce qui justement est la seule part du réel qui ne puisse pas venir à se former de lettres, à savoir le rapport sexuel.

C'est dans le jeu même, le jeu même de l'écrit mathématique que nous avons à trouver si je puis dire la pointe, le point d'orientation vers quoi nous avons à nous diriger, pour que, de cette pratique, de ce bien social nouveau qui émerge et singulièrement s'étend, qui s'appelle le discours analytique, tirer ce qu'on peut en tirer, quant à la fonction même de ce langage, de ce langage à quoi nous faisons confiance en somme pour que ce discours ait des effets sans doute moyens, mais suffisamment supportables, pour que ce discours puisse supporter et compléter les autres discours.

Nous verrons à l'occasion, puisque depuis quelque temps, il est clair que le discours UniverCythaire s'écrit autrement, et qu'il doit être uni vers, v e r s, Cythère, qu'il doit répandre

l'éducation sexuelle, nous allons voir comment ça va se faire, à quoi ça aboutira, faut surtout pas faire obstacle. L'idée même que du point où le savoir se pose très exactement dans la situation autoritaire du semblant, que de ce point quelque chose puisse se diffuser qui ait pour effet d'améliorer si l'on peut dire, les rapports intersexes, est quelque chose qui assurément est fait, pour un analyste, pour provoquer le sourire. Mais après tout qui sait, nous l'avons dit déjà, le sourire de l'ange est le plus bête des sourires, il ne faut donc jamais s'en targuer, n'est-ce pas, mais très assurément, il est clair que cette idée même, n'est-ce pas, que la démonstration si je puis dire, au tableau noir, de quelque chose qui se rapporte à l'éducation sexuelle, n'est certainement pas fait, du point de vue du discours de l'analyste pour paraître plein de promesses de bonnes rencontres ou de bon heur, comme on dit.

Il y a quand même quelque chose qui, dans mes Ecrits montre si je puis dire, que ma bonne orientation, puisque c'est celle dont j'essaie de vous convaincre, ne date pas d'hier, n'est-ce pas ? C'est quand même au lendemain d'une guerre ou rien, évidemment, ne semblait promettre des lendemains qui chantent, que j'ai écrit quelque chose qui s'appelle le Temps logique ou l'Assertion de Certitude Anticipée, où on peut quand même très très bien dire, si on écrit, et pas seulement si on a de l'oreille, que la fonction de la ~~note~~, c'est la fonction du, de ce petit Ha-, petit h(a)té.

Je veux ~~bien~~ dire que ce dont il s'agit et qui mériterait d'être regardé de plus près, c'est pas simplement de ceci qui est déjà très très articulé, à savoir d'une petite devinette liée au fait que, il y a pour 3 personnes, 3 disques blancs et deux noirs, Un-de-moins, n'est-ce pas, que les choses se jouent en fait. Et que dans cette extrapolation subjective qui fait que ^{on} l'apparence, l'instant de voir, l'instant de voir deux blancs, celui qui ne sait pas qui il est, mais qui sait que les deux autres en tout cas peuvent chacun se voir tels qu'ils sont, à savoir blancs, et du même coup, si par hasard ils se pensent ^{ai} noir, et qui celui qui pense, de départ le fût lui-même, saurait très bien du même coup qu'il est blanc, ~~qu'il~~ il y a là quelque chose dont j'ai mis seulement en valeur le fait que quelque chose comme une intersubjectivité

peut aboutir à une issue salutaire mais qui mériterait assurément d'être regardée de plus près, très précisément au niveau de ce que supporte chacun des sujets, non pas d'être Un-entre-autre mais d'être, par rapport aux deux autres celui qui est l'enjeu de leurs pensées, à savoir très précisément chacun n'intervient dans ce ternaire qu'au titre justement de cet objet petit (a) qu'il est, sous le regard des autres.

Et c'est ce que sans doute j'aurai l'occasion d'accen-
tuer dans ce que j'avancerai plus tard. En d'autres termes, ils ~~xx~~
sont 3, mais en réalité ils sont 2 plus (a), et c'est bien en ceci
que ce 2 plus (a), au point du (a), ~~xxxx~~ se réduit → non pas aux
deux autres, mais à un Un plus petit (a), vous savez que là-
dessus j'ai déjà usé de ces fonctions pour essayer de vous repré-
senter l'inadéquat du rapport de l'Un à l'Autre, que j'ai déjà
fait en donnant à ce petit (a) pour support le nombre irrationnel
qu'est le nombre dit : nombre d'or. C'est en tant que, du petit (a),
les deux autres sont pris comme Un plus petit (a) que fonctionne
ce quelque chose qui peut aboutir à une sortie dans la hâte.

Cette fonction d'identification qui se produit dans
une articulation ternaire est celle qui se fonde de ceci que, en
aucun cas ne peuvent se tenir pour support deux comme tels, que,
entre deux, quels qu'ils soient, il y a toujours l'Un et l'Autre,
le Un et le petit (a), et que l'Autre ne saurait dans aucun cas
être pris pour un Un.

C'est très précisément en ceci que dans l'écrit, quel-
que chose, quelque chose se joue qui, à partir de ceci de brutal,
prend pour Un tous les Uns qu'on voudra, que les impasses qui s'en
révèlent sont par eux-mêmes pour nous un accès possible à cet être.
une réduction possible de la fonction de cet être dans l'amour.

Et c'est en ceci, en ceci que je veux terminer sur ce
terme, par où se différencie le signe du Signifiant. Le Signifiant,
ai-je dit, se caractérise de ceci de représenter un sujet pour un
autre Signifiant. De quoi s'agit-il dans le signe ? Depuis toujours
la théorie cosmique de la connaissance, la conception du monde,
fait état de l'exemple fameux de la fumée qu'il n'y a pas sans feu.
Et pourquoi ici n'avancerai-je pas ce qu'il me semble ? C'est que

la fumée peut être aussi bien le signe du fumeur. Et non seulement aussi bien le signe du fumeur, mais qu'elle l'est toujours par essence que, il n'y a de fumée que de signe du fumeur. Chacun sait que, si vous voyez une fumée au moment que vous abordez une île déserte, vous vous dites tout de suite qu'il y a toutes les chances qu'il y ait là quelqu'un qui sache faire du feu, et jusqu'à nouvel ordre, ce sera un autre homme.

Ce signe, ce signe en tant que le signe n'est pas le signe de quelque chose, mais est le signe d'un effet qui est ce qui se suppose en tant que tel, d'un fonctionnement du Signifiant, qui est ce que Freud nous apprend et ce qui est le départ, départ comme tel du discours analytique, à savoir que le sujet, ce n'est rien d'autre, qu'il ait ou non conscience de quel Signifiant il est l'effet, ce n'est rien d'autre comme tel que ce qui glisse dans une chaîne de Signifiants, ce n'est rien d'autre que cet effet qui est l'effet intermédiaire, intermédiaire entre ce qui caractérise un Signifiant et un autre Signifiant, c'est d'être chacun un, d'être chacun un élément. Nous ne connaissons rien, nous ne connaissons pas d'autre, en somme, support, par où soit introduit dans le monde le Un, si ce n'est le Signifiant en tant que tel, et en tant que nous apprenons à le séparer de ses effets de Signifié.

Ce qui donc dans l'amour est visé, est visé, c'est le sujet, le sujet comme tel en tant qu'il est supposé à une phrase articulée, à quelque chose qui s'ordonne, peut s'ordonner d'une vie entière, mais ce que nous visons dans l'amour, c'est un sujet et ce n'est rien d'autre.

Un sujet comme tel n'a pas grand chose à faire avec la jouissance, mais par contre, dans la mesure où son signe, son signe est quelque chose qui est susceptible de provoquer le désir, là est le ressort de l'amour et par là le cheminement que nous essaierons de continuer dans les fois proches pour vous montrer où se rejoint l'amour et la jouissance sexuelle.

Tous les besoins, tous les besoins de l'être parlant, sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction. Soulignez ces trois mots, à quoi ils peuvent faire défaut, les dits besoins, j'entends. Comment ça peut-il se faire que (ce soit de) cette première phrase, mon dieu ! en me réveillant ce matin, je l'ai mise sur le papier, comme ça pour, pour que vous l'écriviez. Cette première phrase emporte l'opposition des besoins, si tant est que ce terme dont le recours est commun, vous le savez, puisse si aisément se saisir ? Puisqu'après tout il ne se saisit qu'à faire défaut à ce que je viens d'avancer comme cette:autre satisfaction . L'autre satisfaction tout de même, vous devez l'entendre, c'est bien ce qui se satisfait au niveau de l'inconscient et pour autant que quelque chose s'y dit et ne s'y dit pas, s'il est bien vrai qu'il est structuré comme un langage. Je reprends là, c'est à dire d'une certaine distance de ce à quoi depuis un moment, je me réfère, c'est à savoir la jouissance, dont dépend cette autre satisfaction, celle qui se supporte du langage.

Si comme ça, dans l'intervalle, dans l'intervalle des temps de ce que j'énonce ici, il vous arrive, ça pourrait vous arriver, ça pourrait même vous être indiqué par des échos que vous auriez de ce qu'en traitant, il y a longtemps, il y a très longtemps, 58-59, l'Ethique de la Psychanalyse, j'ai désigné, ce sur quoi j'ai insisté en partant de rien de moins que l'Ethique à NICOMACHE, d'Aristote, ça peut se lire, il n'y a qu'un malheur pour un certain nombre ici, c'est que ça ne peut pas se lire en français. C'est manifestement intraduisible. Il m'est arrivé, il m'est arrivé de m'assurer, je ne le soupçonnais pas jusqu'à présent, en m'en faisant venir un exemplaire pendant que j'étais à la montagne, en m'en faisant venir un exemplaire qu'on a pu me trouver grâce à ce je ne sais quoi qui arrive dans l'édition, les éditeurs m'enragent, ça n'est pas une raison pour que je leur fasse de la réclame, en en parlant justement, de ce qu'ils m'enragent.

Dans l'occasion, c'est pas ça qui m'enrageait du tout, simplement une traduction que, qui bien sûr m'avait servi, à moi comme ~~aux~~ autres, parce que, faut pas croire que je lis comme ça

aisément le Grec, et alors la traduction, quand elle est en face, donne un petit support, n'est-ce pas ? Oui ! Enfin bref, il y avait chez Garnier autrefois une chose qui a pu me faire croire qu'il y avait une traduction d'un nommé Voi(ll)quin, ou Voi(le)quin, je ne sais pas comment ça se prononce. C'est un universitaire évidemment. C'est pas de sa faute ! - c'est pas de sa faute si le grec ne se traduit pas en Français. Quoiqu'il en soit, pour avoir eu sa traduction toute seule depuis quelque temps, les choses s'étant condensées de façon telle que, on ne vous donne plus chez Garnier que, - qui s'est en plus réuni à Flammarion, oui ! - on ne donne plus chez Garnier que le texte français, oui ! Alors quand vous lisez ça, vous n'en sortez pas. C'est à proprement parler inintelligible.

" Tout art et toute recherche, - je ne sais pas, je commence hein ? - de même que toute action et toute délibération réfléchies ... - quel rapport entre ces 4 trucs là, - tendent, sembler-il, vers quelque bien. Aussi a-t-on eu parfois parfaitement raison de définir le Bien : ce à quoi on tend, en toute circonstance. Toutefois - qui vient là-dessus comme les cheveux sur la soupe, on n'en a pas encore parlé -, il paraît bien qu'il y a une différence entre les fins ".

Je défie quiconque voudra de ce texte s'en débrouiller sans d'abondants commentaires et qui ne peuvent pas ne pas faire référence, et je vous assure, très péniblement, toujours, au texte grec, pour éclairer cette masse épaisse dont pourtant il est tout de même impossible de penser que c'est simplement parce que c'est des notes mal prises (ou a été) bien sûr, parce que, il vient, il vient avec le temps quelques lucioles dans l'esprit des commentateurs, il leur vient à l'idée que, si ils sont forcés de se donner tant de peine, il y a peut-être à ça une raison, il n'est pas forcé du tout que, Aristote, ça soit impensable.

J'y reviendrai à ce ... moi ce que j'avais écrit, sous la forme comme ça, de ce qui se tape, ce qui se trouvait écrit de ce que j'avais dit de l'Ethique, a paru plus qu'utilisable aux gens mêmes qui justement à ce moment là s'occupaient de me faire, de me désigner à l'attention de l'Internationale de Psychanalyse, avec le résultat que l'on sait. Du même coup, enfin, ça aurait été très ~~trix~~ bien si de tout ça, il avait quand même flotté ces quelques réflexions sur ce que la psychanalyse comporte d'Ethique, ç'aurait été en quelque sorte tout profit, j'aurais fait, moi, ouf ! et puis l'Ethique de la psychanalyse

aurait surnagé.

Voilà un exemple, il faut prendre les choses toujours au plus près, un exemple de ceci que le calcul ne suffit pas, parce que, parce que moi j'ai empêché cette Ethique de la Psychanalyse de paraître, je m'y suis refusé, simplement à partir de l'idée que, mon dieu ! les gens qui ne veulent pas de moi, moi je ne cherche pas à les convaincre. Il faut pas convaincre. Le propre de la psychanalyse, c'est de ne pas vaincre, con ou pas. Bon ! c'était quand même un séminaire pas mal du tout !

A tout prendre, et parce que la chose avait été déjà comme ça une fois, écrite, par les soins de quelqu'un qui ne participait pas du tout à ce calcul de tout à l'heure, qui lui, avait fait ça comme ça, franc jeu, bon argent, de tout coeur, qu'il l'avait lui alors qu'il en avait fait un écrit ^{un écrit} de lui. Il ne songeait d'ailleurs pas du tout à me ravir, (et il l'aurait produit) tel que, si j'avais bien voulu. Alors j'ai pas voulu, mais ça n'empêche pas que c'est peut-être de tous les séminaires le seul que je réécrirai moi-même, dont je ferai un écrit. Faut bien que j'en fasse un, quoi ? Pourquoi ne pas choisir celui-là ?

Bon ! vous voyez que ce que j'essaie, ce qu'il faut faire, n'est-ce pas, c'est quand même, - disons, il n'y a pas de raison de ne pas se mettre à l'épreuve de voir, une chose comme ça par exemple, en quoi Freud en posant certains termes, comme il a pu, en pensant ce qu'il découvrirait, comment ce terrain, d'autres le voyaient avant lui. C'est ça que je dis, une preuve de plus, une façon autre d'éprouver ce dont il s'agit, c'est que ce terrain n'est pensable que grâce aux instruments dont on opère, et que les seuls instruments dont nous pouvons voir se véhiculer le témoignage, c'est les Ecrits.

Il est tout à fait clair, il est rendu sensible, par l'épreuve toute simple ^{que} même à le lire dans la traduction française, l'Ethique à Nicomaque, vous n'y comprendrez rien bien sûr, pas plus qu'à ce que je dis, donc, ça suffit quand même. Vous verrez qu'Aristote c'est pas plus compréhensible que ce que je vous raconte, et que ça l'est même plutôt moins, parce qu'il remue plus de choses, et des choses qui nous sont plus lointaines, mais il est clair que cette autre satisfaction dont je parlais à l'instant, eh bien ! c'est exactement celle repérable, de surgir de quoi ? - eh bien ! mes bons amis,

impossible d'y échapper, vous me mettez là au pied du truc, des Universaux, du Bien, du Vrai, du Beau. Qu'il y ait ces trois significations, spécifications, donne un aspect pathétique à l'approche qu'en font certains textes, ceux qui relèvent d'une pensée autorisée, je dis: autorisée avec le sens, entre guillemets, que je donne à ce terme, léguée avec un nom d'auteur. Il ya certains textes qui nous viennent de ce que je regarde à deux fois, vous comprenez, à appeler une culture très ancienne.

Parce que, parce qu'il est clair que c'est pas de la culture La culture en tant que distincte de la Société, ça n'existe pas. La culture, c'est justement ça d'ancien que nous n'avons plus sur le dos que comme une vermine, parce que nous savons pas qu'en faire, sinon nous en épouiller. Moi je vous conseille de la garder, parce que ça chatouille, et que ça réveille. Ça réveillera vos sentiments qui tendent plutôt à devenir un peu abrâtis sous l'influence des circonstances ambiantes, c'est à dire que, ce que les autres qui viendront après appelleront votre culture, à vous, la culture ... La culture qui sera devenue pour eux de la culture, parce que depuis longtemps vous serez là-dessous et tout ce que vous supportez de lien social. Car en fin de compte il n'y a que ça, ce lien social que je désigne du terme de discours. Parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de le désigner dès qu'on s'est aperçu que le lien social ne s'instaure que de s'ancrer dans une certaine façon dont le langage s'imprime, se situe. Se situe sur cette grouille. C'est à dire ... l'être parlant. Faut pas s'étonner, faut pas s'étonner que, des discours antérieurs, et puis il y en aura d'autres, des discours antérieurs ne soient plus pensables pour nous, ou très difficilement.

Bon ! Je veux dire que, en fin de compte de la même façon que, moi, le discours que j'essaie d'amener au jour, il ne vous est pas tout de suite accessible de l'entendre, d'où nous sommes, il n'est pas non plus très facile d'entendre le discours d'Aristote. Mais est-ce que c'est une raison pour qu'il ne soit pas pensable ? Il est tout à fait clair qu'il l'est, c'est simplement quand nous imaginons qu'Aristote veut dire quelque chose, que nous nous inquiétons de ce qui l'entoure, parce qu'après tout, ce qu'il entoure, ce qu'il prend dans son filet, dans son réseau, ce qu'il retire, ce qu'il manie, à quoi il a affaire, avec qui il se bat, qu'est-ce (qu'il/i le) soutient

qu'est-ce qu'il/i le) supporte, qu'est-ce qu'il/i le) travaille, qu'est-ce qu'il/i le) poursuit.

Mais évidemment après tout, ce que je venais de vous lire tout à l'heure les quatre premières lignes, vous entendez bien les mots, vous supposez bien que ça veut dire quelque chose comme ça, quelque chose, vous ne savez pas quoi, naturellement, " tout art, toute recherche, toute action ... " tout ça, qu'est-ce que ça veut dire, chacun de ces mots ? C'est quand même parce qu'on en a mis beaucoup à la suite et puis que ça nous parvient imprimé, après avoir été écrit comme ça, pendant longtemps, qu'on suppose qu'il y a quelque chose qui fait prix au milieu de tout ça.

Et c'est bien à partir du moment où nous nous posons la question, la seule : où est-ce que ça les satisfaisait, des trucs comme ça, peu importe quel en fut alors l'usage. On sait que ça se véhiculait, qu'il y avait des volumes d'Aristote. Ça nous déroute quand même. Et très précisément en ceci, où est-ce que ça les satisfaisait n'est traduisible que de cette façon : où est-ce qu'il y aurait eu faut ^{sait} à une certaine jouissance ? Autrement dit, pourquoi dans un texte comme ceci, pourquoi est-ce qu'il se tracaçssait comme ça ? Vous avez bien entendu : faute ! Défaut, quelque chose qui ne va pas, quelque chose qui dérape, dans ce qui manifestement est visé; et puis ça commence comme ça tout de suite, au début, le bien et le bonheur. Dubi, dubien, dubéng.

La réalité est abordée avec les appareils de la jouissance. Voilà encore une formule que je vous propose, si tant est que nous nous centrons bien sur ceci, que d'appareil, il n'y en a pas d'autre que le langage. C'est comme ça que, chez l'être parlant, la jouissance est appareillée. Et c'est ça, ce que dit Freud, bien sûr si nous corrigeons cet énoncé, qui est celui où je vais en venir tout à l'heure, pour accrocher, à savoir celui du principe de plaisir, ce que ça veut dire, pourquoi il l'a dit comme ça, il l'a dit comme ça parce qu'il y en avait d'autres qui avaient parlé avant lui, que c'était la façon qui lui paraissait la plus audible. C'est très facile à repérer, en fin de compte, et cette conjonction d'Aristote avec Freud ça aide à ce repérage.

Si je pousse plus loin, au point où maintenant, ça peut se faire, si l'inconscient est bien ce que je dis, structuré comme un langage, à savoir qu'à partir de là, ce langage s'éclaire sans doute, de se poser comme appareil de la jouissance; mais inversement, la

jouissance aussi, peut-être qu'en elle-même aussi elle montre qu'elle est en défaut, que pour que ça soit comme ça, il faut qu'il y ait quelque chose de son côté qui boîte. Qu'est-ce que je vous ai dit : la réalité est abordée avec ça, avec les appareils de la jouissance.

Eh oui ! ça veut pas dire que la ~~x~~ jouissance est antérieure à la réalité. C'est là aussi un point où Freud a prêté à malentendu ~~tant~~ tendu. Quelque part où vous trouverez dans ce qui est classé en Français dans les Essais de Psychanalyse, je vous dis ça pour que vous vous repériez, si je vous donne simplement l'indication bibliographique, vous saurez même pas où c'est, c'est dans les Essais de Psychanalyse, il y a quelque chose qui ressemble, qui ressemble, à l'idée d'un développement, qu'il y ait ~~un~~ Lust-Ich avant un Real-Ich. C'est un glissement, c'est un retour à l'ornière. L'ornière que j'appelle le développement, et qui n'est qu'une hypothèse de la maîtrise.

Soi-disant que le bébé, enfin, rien à faire avec le Real-Ich. Pauvre lardon, n'est-ce pas, incapable d'avoir la moindre idée de ce que c'est que le réel, c'est réservé, n'est-ce pas, aux gans que nous connaissons, à ces adultes dont par ailleurs il est expressément dit qu'ils ne peuvent jamais arriver à se réveiller, c'est à dire que quand il arrive dans leurs rêves quelque chose qui menacerait de passer au réel, ça les affole tellement qu'aussitôt ils se réveillent, c'est à dire qu'ils continuent à rêver. Il suffit de lire, hein, il suffit d'y être un peu, il suffit de les voir vivre, il suffit de les avoir en psychanalyse. Oui ! (...) s'apercevoir de ce que ça veut dire ^{quel} le développement.

Oui ! quand on dit primaire et secondaire, pour les processus, il y a peut-être là une sorte de façon de dire qui fait illusion. En tout cas, disons que ce n'est pas parce qu'un processus est dit primaire, on peut les appeler comme on veut, après tout, qu'il apparait le premier. Quand à moi, je n'ai jamais regardé un bébé sans ..., en ayant le sentiment qu'il n'y avait pas pour lui de monde extérieur, il est tout à fait manifeste qu'il regarde que ça et que ça l'excite manifestement. Et ce, mon dieu ! dans la proportion exacte où il ne parle pas encore. A partir du moment où il parle, à partir de ce moment là très exactement, pas avant, je comprends que, qu'il y ait du refoulement. Le processus est peut-être primaire, du lust-Ich, et pourquoi pas, il est évidemment primaire que dès que nous commencerons à penser. Mais il n'est certainement pas le premier. Cette idée du

développement qui se confond avec quoi ? - avec le développement de la maîtrise, je l'ai dit tout à l'heure, bon ! C'est là qu'il faut quand même avoir un peu d'oreille, comme pour la musique, hein ? Je suis maître, je progresse dans la maîtrise, le développement, c'est quand on devient de plus en plus maître " Je suis maître de moi comme de l'univers ". Oui ! C'est bien là ce dont je parlais tout à l'heure, le convaincu.

L'univers à partir de certaines petites, comme ça, lumières, que j'^{ai} essayé de vous donner, l'univers, c'est une fleur de rhétorique. Alors ça pourrait peut-être aider à comprendre que, avec cet écho littéraire que le moi peut-être aussi l'est. Fleur de rhétorique, sans doute, qui pousse du ~~pc~~ du principe de plaisir.

C'est ce que Freud appelle Lustprinzip, et de ce que je définis de ce qui se satisfait du bla-bla-bla. Car c'est ça que je dis quand je dis que l'inconscient est structuré comme un langage. Faut que je mette les points sur les i.

L'univers, vous pouvez peut-être tout de même maintenant vous rendre compte à cause de la façon dont j'ai accentué l'usage de certains mots, leur application différente dans les deux sexes, à savoir ce que j'ai accentué du Tout et du Pas-Tout, l'univers, c'est ^{la} où de dire Tout réussit . Est-ce que je vais me mettre à faire du, du William James ? Réussit à quoi ?

La réponse, grâce au point où, avec le temps, j'ai fini par vous en faire arriver, où j'espère avoir fini par vous en faire arriver, réussit à faire rater le rapport sexuel de la façon mâle. Normalement, je devrais recueillir ici des ricanements, hélas ! - rien de pareil. Les ricanements devraient vouloir dire : ah ! vous voilà donc pris de manière de la rater, l'affaire, le rapport sexuel. C'est comme ça que se module la musique de l'épithalame. L'épithalame, le du, parce qu'il faut quand même distinguer le duo du dialogue. L'alternance, la lettre d'amour, n'est pas le rapport sexuel, il tourne autour du fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel .

Qu'il y ait donc la façon mâle de tourner autour, et puis l'autre, que je désigne pas autrement, hein ? parce que c'est ça que cette année je suis entrain d'élaborer. A savoir comment que, de la façon femelle, ça s'élabore du Pas-Tout. Seulement comme jusqu'ici ça n'a pas beaucoup été exploré, le Pas tout c'est ça qui

évidemment me donne un peu de mal.

Là-dessus, je vais ~~me~~ vous en raconter une bien bonne pour vous distraire un peu, oui ! C'est que, au milieu de mes sports d'hiver là, j'ai cru pouvoir tenir une parole, (?..) véhiculée jusqu'à MILAN. Comme ça, à une heure, à vol d'oiseau rapide de MILAN, que c'était, par les chemins de fer, ~~que~~ ça fait une journée entière, d'y aller. Enfin bref, comme moi je peux jamais quitter, parce que je ~~me~~ suis comme ça, j'ai dit que je referais l'Ethique de la Psychanalyse, mais c'est parce que j'ai, je la réextrais, je ne peux pas ne pas rester au point où j'en suis, de sorte que j'avais donné ce titre absolument fou pour une conférence aux Milanais, qui ont jamais entendu parler de ça, " la Psychanalyse, dans sa Référence au Rapport Sexuel " Ben ! Ils sont très intelligents ! Ils ont tellement bien entendu qu'aussitôt, le soir même, dans le journal, il était écrit : " pour le Docteur Lacan, les dames, le donne, n'existent pas ! " Ah ! Ben c'est vrai que voulez-vous, hein ? Oui ! le rapport sexuel n'existe pas, ben, il y a pas de dames, quoi ? Il y a des personnes qui étaient furieuses, les dames du M.L.F. de là-bas ! Même qu'il a fallu que je leur explique et j'ai pris soin de leur expliquer, enfin, il y en avait en tout cas une, qui était vraiment ... oui ! Enfin, je lui ai dit : " venez demain matin, je vous expliquerai (...), je vous expliquerai de quoi il s'agit, c'est justement de ça que je parle. " . J'essaie d'élaborer ce qu'il en est de cette affaire du rapport sexuel, à partir de ceci que s'il y a un point d'où à ça pourrait s'éclairer puisque justement, il y a quelque chose là qui ne se réunit pas, c'est justement du côté des dames, pour autant que c'est de l'élaboration du Pas-Tout qu'il s'agit de frayer la voie.

Ce qui est mon vrai sujet de cette année, derrière cet Encore, qui est, (...) qui est un des sens, et que j'essaie encore (après) d'autres, ça veut dire, et peut-être par une autre voie que j'arriverai à faire sortir quelque chose qui soit pas tout à fait ce qui s'est sorti jusqu'à présent sur la " sexualité féminine " Parce que, quand même, c'est bien intéressant. Et qu'il est même frappant que, s'il y a une chose en tout cas qui de ce Pas-tout donne un témoignage éclatant, avec une de ces nuances, une de ces oscillations de signification, qui se produisent, parce que la langue, ça doit tout de même vous habituer à ça, vous voyez ce que ça change de

sens, le Pas-tout, quand je vous dis : " Nos collègues analystes, sur la sexualité féminine, elles ne nous disent Pas-tout ! ". C'est même tout à fait frappant. Parce que, on peut pas dire que ce soient elles qui aient fait avancer d'un bout la question. Je parle de la sexualité féminine. Pourtant, elles ont pas plus de raison que les autres de ne pas en savoir un bout. Doit y avoir à ça une raison plus interne, liée justement à cette structure de l'appareil de la jouissance.

Bon ! alors pour en revenir donc à ce que tout à l'heure je me soulevais à moi-même, bien tout seul, comme objection, à savoir que, qu'il y avait une façon de rater mâle, et puis une autre, je parle de rater le rapport sexuel, qui en est la seule forme de réalisation, si, comme je le pose, il n'y a pas de rapport sexuel. Alors donc, quand je dis que dire Tout réussit, ça n'empêche pas de dire Pas-Tout, de réassir aussi, à condition que ce soit de la même manière, c'est à dire que ça rate. Il ne s'agit pas d'analyser comment ça réussit, il s'agit de répéter jusqu'à plus soif pourquoi ça rate. Pourquoi ça rate, c'est objectif.

J'y ai déjà insisté, c'est même tellement frappant, que c'est objectif, que c'est là-dessus qu'il faut (vous) centrer dans le discours analytique, ce qu'il en est de l'objet. C'est l'objet, c'est pas la peine de chercher, comme je l'ai déjà dit depuis longtemps, le bon et le mauvais objet, et en quoi ils diffèrent, l'objet n'est ni bon ni, - il y a le bon, il y a le mauvais, oh ! là ! là ! justement aujourd'hui, j'essaie d'en partir, de ce qui a affaire avec le Bon, le Bien et ce qu'énonce Freud. Mais l'objet, c'est un raté. C'est l'essence de l'objet, le ratage.

Vous remarquerez bien, que j'ai parlé de l'essence. Tout comme Aristote. Et après ? Ça veut dire que ces vieux mots sont tout à fait utilisables. Enfin ! dans un temps où je piétinais moins qu'aujourd'hui, c'est même là que j'en suis passé tout de suite après Aristote, j'ai dit que si quelque chose avait un peu aéré l'atmosphère après tout ce piétinement grec autour de l'eudémonisme, - ça veut dire le bonheur tout simplement; ça, ça se traduit - si quelque chose nous avait tiré de là, c'était la découverte de l'utilitarisme.

Ça a fait sur les auditeurs que j'avais alors ni chaud ni froid, parce que l'utilitarisme, ils n'en avaient jamais entendu

parler, de sorte qu'ils ne pouvaient pas faire d'erreur, et qu'ils ne pouvaient pas croire que c'était le recours à l'utilitaire. Je leur ai expliqué ce que c'était que l'utilitarisme au niveau de Bentham, c'est à dire pas du tout ce qu'on croit, - et qu'il faut pour ça lire la Théorie, - Theory of fictions, et que l'utilitarisme, ça ne veut pas dire autre chose que ça, c'est que les vieux mots, c'est de ça qu'il s'agit, ceux qui servent déjà, eh ben ! c'est à quoi ils servent qu'il faut penser. Rien de plus. Et ne pas s'étonner du résultat quand on s'en sert.

On sait à quoi ils servent, à ce qu'il y ait la jouissance qu'il faut, si vous me suivez jusqu'à présent; à ceci près que grâce à quelque chose que, - je ne peux tout de même pas toujours tout révoquer, de ce que j'ai mis d'accent sur l'équivoque entre faillir et falloir, ceci nous mène à ce qu'il y ait la jouissance qu'il faut, à la traduire : à ce qu'il y ait la jouissance qu'il ne faut pas. Oui ! J'enseigne là quelque chose de positif, comme on dit. Même si c'est vrai que ça s'exprime par une négation. Et pourquoi ça serait pas aussi positif qu'autre chose?

Le nécessaire, ce que je vous propose d'accentuer de ce mode, ce qui ne cesse, de quoi ? - eh ben, justement, de s'écrire, c'est une très bonne façon de répartir au moins quatre catégories modales. Je vous expliquerai ça une autre fois, ^{mais} je vous en donne un petit bout de plus pour cette fois-ci, ce qui ne cesse de ne pas s'écrire, c'est une catégorie modale qui n'est justement pas celle que vous auriez attendu pour s'opposer au nécessaire, qui aurait été plutôt le contingent, mais figurez-vous que le nécessaire est conjugué à l'impossible, ce : ne cesse de ne pas s'écrire, c'en est l'articulation. Mais laissons. Le nécessaire en tant qu'il ne cesse de s'écrire, c'est que, ce qui se produit, c'est la jouissance qu(i/il) ne faudrait pas. C'est là le corrélat de ce qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, et c'est le substantiel de la fonction phallique.

Alors, maintenant, je reprends au niveau du texte, n'est-ce pas ? C'est la jouissance qu'il ne faudrait pas, que j'ai cru dire, conditionnel. Ce qui nous suggère pour son emploi, la potax, l'apodose, s'il n'y avait pas ça, ça irait mieux, conditionnel, dans la seconde partie, et l'implication matérielle, celle dont les Stoïciens se sont aperçus que c'était peut-être ce qu'il y avait

de plus solide dans la logique, la jouissance donc, comment que nous allons exprimer ce qu(i) ne faudrait pas à son propos, sinon par ceci : s'il y en avait une autre, hein ? comme ça ! que la jouissance phallique, là, pour que vous ne perdiez pas la corde, c'est affreux, mais si je vous parle comme ça, comme j'ai pris mes notes ce matin, vous perdrez le fil, s'il y en avait une autre, il ne faudrait pas que ce soit celle-là.

C'est très joli ! il faut user, hein ? il faut user, mais user, vraiment savoir user, user jusqu'à la corde, des choses comme ça bêtes comme chou, des vieux mots, c'est ça l'utilitarisme. Et ça a permis un grand pas pour décoller des vieilles histoires d'universaux, où on était engagé depuis Platon et Aristote et où ça avait traîné pendant tout le Moyen-Age, et où ça étouffe encore Leibniz, au point qu'on se demande comment il a été aussi intelligent.

S'il y ^{en} avait une autre, il faudrait pas que ce soit celle-là. Ecoutez ça, hein, qu'est-ce que ça désigne : celle-là ? Ça ~~désigne~~ ^{désigne} ce qui, dans la phrase est : l'autre, ou celle d'où nous sommes partis pour désigner cette autre comme autre ? Parce qu'enfin, si je dis ça, qui se soutient au niveau de l'implication matérielle parce qu'en somme la première partie désigne quelque chose de faux : s'il y en avait une autre, il y en a pas d'autre que la jouissance phallique. Sauf celle sur laquelle la femme ... ne souffle mot, peut-être parce qu'elle la connaît pas, celle qui la fait Pas-toute en tout cas. Il est donc faux qu'il y en ait une autre ce qui n'empêche pas la suite d'être vraie à savoir : qu'il faudrait pas que ce soit celle-là.

Vous savez que c'est tout à fait correct, que quand le Vrai se déduit du Faux, c'est valable, ça colle, l'implication. La seule chose qu'on peut pas admettre, c'est que du Vrai suive le Faux. Pas mal foutue, la logique, qu'ils se soient aperçus de ça ~~en~~ tout seuls, ces Stoïciens, Chrysippe, puis il y en avait un autre qui n'était pas du même avis, mais quand même, faut pas croire que c'étaient des choses qu'avaient pas de rapport avec la jouissance. Il suffit de faire réhabiter ces termes.

Il est donc faux qu'il y en ait une autre, ce qui ne nous empêchera pas de jouer une fois de plus de l'équivoque, et à partir - non pas de faillir mais de fau(x/t) , et de dire : qu'il ne faudrait pas que ce soit celle-là, supposé qu'il y en ait une autre, mais justement il n'y en a pas, et du même coup, c'est pas parce que il n'y en a pas et que c'est de ça que dépend " l'il ne faudrait pas ", pour que le couperet n'en tombe pas moins sur - bien celle-là qui n'est pas l'autre, celle d'où nous sommes partis, il faut que celle-là soit fautive, entendez le : culpabilité, et fautive de l'autre, celle qui n'est pas.

Ce qui nous ouvre, latéralement, je vous le dis au passage, ce petit aperçu qui a tout son poids, dans une métaphysique, il peut arriver des cas où ce ne soit pas nous seulement qui allions chercher un truc pour nous rassurer dans cette mangeoire de la métaphysique, nous pouvons aussi, nous, lui refiler quelque chose, eh bien ! que le non-être ne soit pas, faut quand même pas oublier qu'à tout instant, si ceci que j'ai dit, que le non-être ne soit pas, si ceci est porté par la parole, au compte de l'être dont c'est la fautive, hein ? dont c'est la fautive, que le non-être ne soit pas, et c'est bien vrai d'ailleurs, que c'est sa fautive. Parce que si l'être n'existait pas, on en serait bien plus tranquille avec cette question du non-être. Et c'est donc bien mérité qu'on le lui reproche. A savoir qu'il soit, en fautive.

Oui ! C'est bien pour ça aussi que, c'est bien vrai ce que (je mérite) qui me met en rage à l'occasion, (si je suis) parti, je ne sais pas, vous ne vous en souvenez pas, que quand je m'oublie au point de oublier, c'est à dire de toublier, il y a du Tout là-dedans, eh ben ! je mérite d'écoper que ce soit de moi qu'on parle, et pas du tout de mon livre. Exactement comme ça se passait, c'est partout pareil, à MILAN. C'est peut-être pas tout à fait de moi qu'on parlait, quand on disait que pour moi, les dames n'existent pas, mais c'était certainement pas de ce que je venais de dire. Bon ! Alors revenons en à notre Aristote, après cet éclaircissement que nous avons fait.

Qu'en somme, cette jouissance, cette jouissance, c'est à dire ce qui vient à celui qui parle et pas pour rien, c'est parce que c'est un petit prématuré, il a quelque chose à faire avec ce fameux rapport sexuel dont il n'aura que trop l'occasion de s'apercevoir qu'il n'existe pas. C'est donc bien plutôt en second, en second qu'en premier, et dans FREUD, il y en a la marque, il y en a des traces, s'il a parlé d'Urverdrängung, de refoulement primordial, c'est bien parce que justement le vrai, le bon, le refoulement de tous les jours, justement, il n'est pas premier, mais second. On la

refoule, ladite jouissance, parce qu'il ne convient pas qu'elle soit dite, et ceci pour la raison justement que le dire n'en peut être que ceci : comme jouissance, elle ne convient pas. Ce que j'ai déjà avancé tout à l'heure par ce biais : qui n'est pas celle qu'il faut, qu'elle est celle qu'il ne faut pas. Le refoulement ne se produit qu'à attester dans tous les dires, dans le moindre des dires, ce qu'il y a d'impliqué, de ce dire que je viens d'énoncer : que la jouissance ne convient pas, non decet .

Ne convient pas à quoi, au rapport sexuel en ce sens qu'à cause de ce qu'elle parle, ladite jouissance, lui, le rapport sexuel, n'est pas. C'est bien pour ça que, elle fait, elle fait mieux de se taire, avec le résultat que ça rend le rapport sexuel, dans son absence même, encore un peu plus lourd, ou plus lourde, si c'est de l'absence qu'il s'agit. C'est bien pour ça que, en fin de compte elle ne se tait pas, et que le premier effet du refoulement, c'est qu'elle parle d'autre chose. Et c'est ce qui fait le ressort comme je l'ai lourdement indiqué, c'est ce qui fait, de la métaphore, le ressort. Voilà. Vous voyez le rapport de tout ça avec l'utilité, (c'est) utilitaire. Ça vous rend capable de servir à quelque chose, mais ceci faute de savoir jouir autrement qu'à être, qu'à être joui, ou joué, puisque c'est justement la jouissance qu'il ne faudrait pas.

Eh bien ! C'est à partir de là, c'est à partir de ce pas à pas qui m'a fait aujourd'hui scander quelque chose d'essentiel, qu'il nous faut aborder, - et je vous en laisserai le temps, à vous congédier maintenant - qu'il nous faut aborder cet éclairage que peuvent prendre l'un de l'autre Aristote et Freud, d'interroger comment pourrait bien s'épingler, de se traverser l'un l'autre, (ce dont à Aristote au livre VII de ladite Ethique à Nicomaque, pose la question, à propos du plaisir. Comme le plaisir, cette façon (...) ce qui lui paraît le plus sûr, à se référer à la jouissance, ni plus ni moins, il pense, sans aucun doute, que c'est là quelque chose qui ne peut que se distinguer du besoin, ces besoins dont je suis parti dans ma première phrase. Là, il s'agit, dit-il, de ce qu'il encadre de la génération, c'est à dire de ce qui se rapporte au mouvement.

Pour lui, Aristote, le mouvement, en raison de ce qu'il est mis au centre de son monde, ce monde à jamais maintenant foutu le camp à vau-l'eau, (de) ce qu'il est mis au centre le moteur immobile, c'est dans la ligne de ce qui suit immédiatement, à savoir le mouvement (...) ce moteur immobile (c'est causé/sait causer) , c'est un peu plus loin encore, que, pour ce qu'il en est de ce qui naît et de ce qui meurt, de ce qui s'engendre et se corrompt, que les besoins bien sûr se situent, que les besoins ça se satisfait

puis par le mouvement. - Chose étrange, comment se fait-il que nous devions, sous la plume de FREUD, précisément retrouver ça, dans l'articulation de ce qu'il en est du principe du plaisir ?

Quelle équivoque fait que dans FREUD, le principe du plaisir ne s'évoque que de ce qui vient d'excitation, et de ce que cette excitation provoque de mouvement pour s'y dérober ? Quelle chose étrange que ce soit là ce qui vient sous la plume de FREUD à devoir être traduit par principe du plaisir, quand dans Aristote, assurément, il y a là quelque chose qui ne peut être considéré que comme une atténuation de peine, mais sûrement comme un plaisir.

Si Aristote vient à épingleur quelque part ce qu'il est du plaisir, ça ne saurait être que dans ce qu'il appelle, et qu'on ne peut traduire en Français que comme une activité, ce qu'il appelle energia, et dans l'occasion, encore y en a-t-il que de choisi qu'il peut (en devoir) à cette fonction d'éclairer ce qu'il en est du plaisir. Chose très étrange, chose très étrange, les exemples qu'il en donne, et bien sûr non sans cohérence, ce sont le voir, c'est là pour lui où réside le plaisir suprême, et en même temps celui qu'il distingue du niveau où il plaçait la genesis, la génération de quelque chose, celle qui repousse du coeur, du centre, du pur plaisir, nulle peine n'a besoin de précéder le fait que nous voyons pour que voir soit un plaisir.

C'est amusant que, mis sur ce pied, mis sur cette voie, posée comme ça la question, il lui faille, c'était toujours au livre VII, mettre en avant quoi ? - ce que le Français ne peut traduire autrement, faute de mots qui soient équivoques, que odorer. Ici Aristote met sur le même plan l'olfaction, ce qui est étrange, l'olfaction et la vision. Il en a un vif sentiment, de la diversité de la chose, et aussi que le plaisir, si opposé que semble ce second sens au premier, le plaisir (...) s'en trouver supporté, et il y ajoute : troisièmement l'entendre.

Puisque nous arrivons tout près de 45, je peux bien amorcer, ne pas vous laisser en devinette la remarque qu'à s'avancer sur cette voie, mais ne reconnaissez vous pas que, sur cette voie dont après tout il faut que nous ayons déjà fait le pas que je vous ai dit tout à l'heure, ^{de voir} que la jouissance se réfère centralement à celle-là qu'il ne faut pas, qu'il ne faudrait pas, pour qu'il y ait le rapport sexuel, mais qui y reste toute entière accrochée, ce qui surgit sous la pointe, sous l'épinglage dont le désigne Aristote, mais quoi ? - c'est très exactement ce que l'expérience analytique nous permet de repérer comme étant, d'au moins un côté, de

l'identification sexuelle, le côté même pour le nommer, ce qui se repère d'être l'objet, l'objet qui se met à la place de ce qui, de l'Autre, ne saurait être aperçu.

C'est pour autant que l'objet (a) joue quelque part et d'un départ, d'unseul, du même, le rôle de ce qui vient à la place du partenaire manquant se constitue, mais quoi ? - ce dont nous avons l'usage de le voir surgir aussi à la place du réel, à savoir le fantasme.

Et je suis presque au regret d'en avoir, de cette face, dit assez, ce qui veut dire toujours trop dit, puisque si l'on ne voit pas la différence, la différence radicale, de ce qui se produit de l'autre côté, à savoir à partir - je ne peux pas dire : de la femme, puisque justement la prochaine fois j'essaierai d'énoncer d'une façon qui se tienne, qui se tienne et soit assez complète pour que vous puissiez vous en supporter le temps que durera ensuite la reprise, c'est à dire un demi-mois, que du côté de la femme, mais marquez ce la de ce trait oblique dont je désigne chaque fois que j'en ai l'occasion, ce qui doit se barrer, à partir de la femme, c'est d'autre chose que de l'objet petit (a), je vous l'énoncerai la prochaine fois, qu'il s'agit, dans ce qui vient à suppléer dans ce rapport sexuel : n'être pas.

Je peux bien vous avouer que j'espérais que les vacances dites scolaires auraient éclairci votre assistance; il y a trop longtemps que, que je désirerais de vous parler, comme ça, en me promenant un petit peu entre vous, ça faciliterait certaines choses, me semble-t-il.

Mais enfin puisque cette satisfaction m'est refusée, j'en reviens à ce dont je suis parti la dernière fois, de ce que j'ai appelé " une autre satisfaction ", cette satisfaction de la parole, une autre satisfaction, celle, je le répète - c'est le début de ce que j'ai dit la dernière fois - celle qui répond à la jouissance qu'il fallait juste, juste pour que ça se passe entre ce que j'abrègerai de les appeler l'homme et la femme et qui est la jouissance phallique.

Notez ici la modification qu'introduit ce mot : juste. Ce juste, ce justement, est un tout juste, tout juste réussi, n'est-ce pas, ce qui je pense vous est sensible de donner justement l'envers du raté, ça réussit tout juste et déjà nous voici là portés, puisque la dernière fois, ou du moins je l'espère, le plus grand nombre était là qui sait que j'étais parti d'Aristote, de voir là en somme justifié ce qu'Aristote apporte de la notion de la justice comme le juste milieu, peut-être certains d'entre vous ont-ils vu quand j'ai introduit ce " Tout qui est dans le " tout juste " que j'ai fait là une sorte de, de contournement - bonjour ! - de contournement qui était pour éviter le mot de prosdiorisme qui désigne justement ce Tout, ce quelque à l'occasion, enfin, qui ne manque dans aucune langue.

Que ce soit le prosdiorisme, le Tout, qui dans l'occasion vient à nous faire glisser de la justice d'Aristote à la justesse, à la réussite de justesse, c'est bien là ce qui me légitime à avoir d'abord produit cette entrée d'Aristote du fait que ça ne se comprend pas tout de suite comme ça, et que somme toute Aristote, s'il ne se comprend pas si aisément en raison de la distance qui nous sépare de lui, c'est bien là ce qui me justifiait quant à moi à vous dire que lire n'est pas du tout quelque chose qui nous oblige à comprendre, il faut le lire d'abord.

Et c'est bien ce qui fait qu'aujourd'hui, enfin, peut-être d'une façon qui apparaîtra à certains de paradoxe, je vais vous conseiller de lire un livre dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il me concerne; ce livre s'appelle : " Le titre de la lettre ". Il est paru aux Editions Galilée - Collection A la lettre. Je vous en dirai pas les auteurs qui me

semblent en l'occasion jouer plutôt le rôle de sous-fifres, mais ce n'est pas pour autant diminuer leur travail, car je dirai que c'est quant à moi avec la plus grande satisfaction que je l'ai lu, et c'est en somme, l'épreuve à laquelle je désirerais soumettre votre auditoire, plutôt que de recommander ou de faire clairon à la parution de tel ou tel livre, ce livre écrit en somme dans les plus mauvaises intentions, comme vous pourrez le constater à la trentaine de dernières pages, est quand même un livre dont je ne saurais trop encourager la diffusion. Je peux dire d'une certaine façon que, s'il s'agit de lire, je n'ai jamais été si bien lu, au point de pouvoir dire que, d'un certain côté, je pourrai dire : avec tellement d'amour.

Bien sûr, comme il s'avère dans la chute du livre, c'est un amour dont le moins qu'on puisse dire est que sa doublure habituelle dans la théorie analytique n'est pas sans pouvoir être évoquée. Il me semble que ce serait trop dire et puis, peut-être même est-ce trop en dire que de mettre là-dedans d'une façon quelconque les sujets. Ça serait peut-être là trop les reconnaître en tant que sujets que d'évoquer leurs sentiments. C'est un modèle de bonne lecture, au point que je peux dire enfin, que je regrette de n'avoir obtenu de ceux qui me sont proches jamais rien qui à mes yeux soit équivalent. Les auteurs, puisqu'il faut bien tout de même que le les désigne, ont cru devoir se limiter, et mon dieu, pourquoi ne pas les en complimenter, puisque la condition d'une lecture, c'est évidemment qu'elle soit en place, qu'elle s'impose à elle-même des limites, et ils se sont attachés à un bon article, à cet article recueilli dans mes écrits qui s'appelle L'Instance de la lettre.

Je peux dire que pour ponctuer par exemple ce qui me distingue de ce qui peut être compris de Saussure, - je ne dis pas plus - ce qui m'en distingue, ce qui fait que je l'ai, comme ils disent, détourné, on ne peut vraiment pas mieux faire. A quoi cela mène, de fil en aiguille, à cette impasse qui est bien celle que je désigne concernant ce qu'il en est dans le discours, dans le discours analytique, de l'abard de la vérité et de ses paradoxes, c'est là dans doute quelque chose où, à la fin, je ne sais quoi, et je n'ai pas autrement à la sonder, je ne sais quoi échappe à ceux qui se sont imposés cet extraordinaire travail, tout se passant donc comme si ce soit justement à l'impasse où tout mon discours est fait pour les mener qu'ils se tiennent quitte, qu'ils se déclarent, ou me déclarent,

ce qui revient au même au point où ils en parviennent, être (...), mais justement, c'est là où je trouve tout à fait indiqué que vous vous affrontiez vous-mêmes, je le souligne, jusqu'aux conclusions dont vous verrez que, somme toute, on peut les qualifier de sans-gêne, jusqu'à ces conclusions, le travail se poursuit d'une façon où moi, je ne peux reconnaître qu'une valeur d'éclaircissement, de lumière, tout à fait saisissant " Si cela pouvait pas hasard éclaircir un petit peu vos rangs, étant donné ce par quoi j'ai commencé, je n'y verrai pour moi qu'avantage, mais après tout je ne suis pas sûr parce que, pourquoi, puisque vous êtes toujours ici aussi nombreux, ne pas vous faire confiance, que rien ne vous rebute assurément. Jusqu'à ces 30 ou 20 dernières pages, je ne les ai pas comptées parce qu'à la vérité, ce sont celles-là, celles-là seulement que j'ai lu en diagonales, les autres vous seront un confort que, somme toute, je peux vous souhaiter.

Là-dessus, ce que j'ai aujourd'hui à vous dire, c'est bien ce que je vous ai annoncé la dernière fois, c'est à savoir de pousser plus loin ce qu'il en est quant à ce sur quoi j'ai terminé, c'est à savoir la conséquence de ce que j'ai crû, non certes sans avoir longtemps cheminé pour autant, de ce que j'ai crû devoir énoncer de ce qu'il y a entre les sexes, entre les sexes chez l'être parlant, qui, de rapport, ne fasse pas. Et comment en somme c'est à partir de là seulement que ce puisse énoncer ce qui, à ce rapport, supplée. Il y a longtemps que là-dessus j'ai scandé d'un certain : ya de l'un ce qui fait le premier pas dans cette démarche. Ce yad'lun, c'est le cas de le dire ça n'est pas simple.

Bien sûr, dans la psychanalyse, ou plus exactement, puisqu'il faut bien le dire, dans le discours de Freud, ceci s'annonce de l'Eros, de l'Eros défini comme fusion de ce qui, du deux, fait Un, et à partir de là mon dieu ! de proche en proche, est censé tendre à ne faire qu'un d'une multitude immense. Moyennant quoi, comme il est clair que même, tous, tant que vous êtes ici, multitude assurément, non seulement ne faites pas qu'un mais n'avez aucune chance, fût-ce à communier comme on dit, dans la parole, d'y parvenir, comme il ne se démontre que trop et tous les jours, il faut bien que Freud fasse surgir cet autre facteur qui doit bien faire obstacle à cet Eros universel, sous la forme du Thanatos, de la réduction à la poussière. C'est évidemment chose permise métaphoriquement à Freud grâce à cette bienheureuse découverte des deux unités du germen, cette ovule et ce spermatozoïde dont grossièrement l'on pourrait dire que c'est de leur

fusion que s'engendre - quoi ? un nouvel être, et aussi bien, à se limiter à deux éléments qui se conjoignent, à ceci près qu'il est bien clair qu'à regarder les choses de plus près, la chose ne va pas sans une méiose, sans une soustraction tout à fait manifeste au moins pour l'un des deux, je veux dire, juste d'avant le moment même où la conjonction se produit, la soustraction de certains éléments qui bien sûr, ne sont pas pour rien dans l'opération finale. Mais la métaphore biologique est assurément ici, encore beaucoup moins qu'ailleurs, ce qui peut suffire à nous conforter.

Si l'inconscient est bien ce que je dis, d'être structuré comme un langage, c'est au niveau de la langue qu'il nous faut interroger cet Un. Cet Un dont bien entendu la suite des siècles a fait retentissement, résonance infinie, ai-je besoin ici d'évoquer ici les néo-platoniciens et toute la suite, peut-être aurai-je encore tout à l'heure à mentionner très rapidement cette aventure, ^{puisque ce qu'il} ~~puisque~~ me faut aujourd'hui, c'est très proprement désigné d'où la chose, - non seulement peut, mais doit être prise de notre discours, de ce discours nouveau, de ce renouvellement qu'apporte dans le domaine de l'Éros, ce que notre expérience apporte. Il faut bien partir de ceci que ce yad'lun est à prendre de l'accent qu'yal'lun et justement puisqu'il n'y a pas de rapport, qu'yad'lun et de l'un tout seul; que c'est de là que se saisit le nerf de ce qu'il en est concernant ce qu'après tout il nous faut bien appeler du nom dont la chose retentit tout au cours des siècles, à savoir celui de l'amour.

Dans l'analyse, nous n'avons à faire qu'à ça. Et ce n'est pas, ce n'est pas par une autre voix qu'elle opère. Voie singulière, à ce qu'elle seule ait permis de dégager, ce dont, moi qui vous parle, j'ai cru devoir le supporter, je veux dire ce transfert, et nommément en tant qu'il ne se distingue pas de l'amour, de la formule : le Sujet Supposé Savoir. Et là je pense que tout au long de ce que je vais aujourd'hui avoir à énoncer, je ne puis pas manquer de marquer la résonance nouvelle que peut prendre pour vous, (à) tout ce qui va suivre, ce terme de : savoir. Peut-être même dans ce que tout à l'heure, vous m'avez vu flotter, reculer, hésiter, à faire verser d'un sens ou de l'autre, de l'amour, ou de ce qu'on appelle encore la haine, pensez qu'en somme, si, comme vous le constaterez ce à quoi je vous invite expressément à prendre part, à savoir à une lecture dont la pointe est faite expressément pour - disons, me déconsidérer, ce qui n'est certes pas devant quoi peut reculer quelqu'un qui ne parle en somme que de la désidération, et qui ne vise rien d'autre, qu'en somme,

là où cette pointe porte, ou plus exactement paraît aux auteurs soutenable, c'est justement d'une désupposition de mon savoir.

Et pourquoi pas ? Pourquoi pas s'il s'avère que ce doit être là la condition de ce que j'ai appelé la lecture. Que sais-je après tout, puis-je présumer de ce que savait Aristote ? Peut-être mieux je le lirai à mesure que ce savoir, je le lui suppose moins ? Telle est la condition d'une stricte mise à l'épreuve de la lecture, et c'est là celle dont en somme je ne m'esquive pas. Il est certes difficile, il serait peu conforme, à ce qu'en fait il nous est offert de lire par ce qui, du langage, existe, à savoir ce qui vient à se tramer d'effets de son ravinement - vous savez que c'est ainsi que j'en définis l'écrit - il serait, me semblerait-il, dédaigneux de, au moins ne pas traverser, ou faire écho, ce qui au cours des âges, et d'une pensée qui s'est appelée, je dois dire improprement, philosophique, de ce qui au cours des âges s'est élaboré sur l'amour.

Je ne vais pas vous faire ici une revue générale, mais je pense que, vu le genre de têtes que je vois ici faire flecons, vous devez quand même avoir entendu parler que, du côté de la philosophie, l'amour de Dieu, dans cette affaire, a tenu une certaine place. Et qu'il y a là un fait massif dont, au moins latéralement, le discours analytique ne peut pas ne pas tenir compte. Comme ça, des personnes bien intentionnées, - c'est bien pire que celles qui le sont mal - des personnes bien intentionnées, quand, comme on dit quelque part, dans ce livret, j'ai été, à ce qui est là écrit, " exclus de Ste Anne ", j'ai pas été exclus, je me suis retiré, c'est très différent, mais enfin qu'importe, nous n'en sommes pas là, d'autant plus que ces termes d'exclus, d'exclure, ont dans notre topologie, toute leur importance, des personnes bien intentionnées se sont trouvées en somme surprises d'avoir écho - ce n'était qu'un écho - , mais comme ces personnes étaient mon dieu, il faut bien le dire, de la pure tradition philosophique, (et de) celle qui se réclame, c'est bien en ça que je laa dit pure, il y a rien de plus philosophique que le matérialisme, et le matérialisme se croit obligé, dieu sait pourquoi, c'est le cas de le dire, d'être en garde contre ~~de~~ ce Dieu dont j'ai dit qu'il a dominé dans la philosophie tout le débat de l'amour.

Le moins qu'on puisse dire est qu'une certaine gêne, vu le pont, le tremplin, le maintien pour moi d'une audience qui m'étaient offerts à partir de cette intervention chaleureuse, c'est que, je mettais entre l'homme et la femme un certain Autre, avec un grand A, dont il y avait au dire de

ceux qui se faisaient les véhicules bénévoles de cet écho, un certain Autre qui n'avait bien l'air que d'être le bon vieux Dieu de toujours . Oui ! Pour moi, il me paraît sensible que, pour ce qui est du bon vieux Dieu, cet Autre, cet Autre avancé alors, alors, au temps de l'Instance de la Lettre, cet Autre avancé alors comme lieu où la parole ne peut s'inscrire qu'en vérité, cet Autre était quand même bien une façon - je ne peux même pas dire de laïciser, d'exerciser ce bon vieux Dieu.

Mais qu'importe ! Après tout qui sait, il y a bien des gens qui me font compliment, dans je ne sais lequel des derniers ou avant-derniers séminaires d'avoir supposé que Dieu n'existait pas . Evidemment ils entendent, ils entendent, mais hélas ! ils comprennent, et ce qu'ils comprennent est un peu précipité. Mais je m'en vais peut-être plutôt aujourd'hui vous montrer en quoi justement il existe, ce bon vieux Dieu. Le mode sous lequel il existe plaira peut-être pas tout à fait à tout le monde, et notamment pas aux théologiens, qui sont, je l'ai dit depuis longtemps, bien plus forts que moi à se passer de son existence. Malheureusement je ne suis pas tout à fait dans la même position. Parce que justement, j'ai affaire à l'Autre, et que cet Autre, cet Autre qui, s'il n'y en a qu'un tout seul, doit bien avoir quelque rapport avec ce qui alors apparaît de l'autre sexe, cet Autre, je suis bien forcé d'en tenir compte, et chacun sait qu'après tout, je ne me suis pas refusé dans cette même année que j'évoquais la dernière fois, de l'Ethique de la Psychanalyse, de me référer à l'amour courtois, - l'amour courtois, qu'est-ce que c'est ? C'est cette espèce, cette façon tout à fait raffinée de suppléer à l'absence de rapports sexuels en feignant - que c'est nous qui y mettons obstacle. Ça c'est vraiment la chose la plus formidable qu'on ait jamais tenté. Mais, comment en dénoncer la feinte ?

Bien sûr je passe sur ceci que, pour ce qui est des matérialistes, ça serait une magnifique façon au lieu d'être là à flotter sur le paradoxe que ce soit apparu à l'époque féodale, de voir au contraire comment ça s'enracine, comment c'est du discours de la féodalité, de la fidélité à la personne, à savoir le discours du maître, ce serait la plus splendide façon de voir combien était nécessaire un homme dont la dame était entièrement, au sens le plus servile, asservie, assujettie, comment c'était la seule façon de s'en tirer avec élégance concernant ce dont il s'agit et qui est le fondement, à savoir l'absence du rapport sexuel.

Mais enfin, j'aurai affaire plus tard, - je le reprendrai, pour aujourd'hui, je (fonde) un certain champ - j'aurai affaire à cette notion de

l'obstacle qui est dans Aristote, parce que malgré tout, je préfère quand même Aristote à Jauffré Rudel, de ce qui dans Aristote s'appelle justement l'obstacle, l'enstasis. Mes lecteurs, mes lecteurs, je le répète, pour que vous achetiez tout à l'heure le livre, mes lecteurs ont même trouvé ça, à savoir que l'instance, qu'ils interrogent avec un soin, une précaution, - je vous dis, j'ai jamais vu un seul de mes élèves faire un travail pareil, hélas ! personne ne prendra jamais au sérieux ce que j'écris - sauf bien entendu ceux dont j'ai dit tout à l'heure comme ça incidemment qu'ils me haïssent sous prétexte qu'ils me désappoient le savoir, qu'importe, oui ! Ils ont été jusqu'à découvrir l'enstasis, l'obstacle logique aristotélicien, que j'avais gardé pour la bonne bouche (...) cette Instance de la Lettre. Il est vrai qu'ils ne voient pas le rapport, ils le mettent en note. Mais ils sont tellement bien habitués à travailler, surtout quand quelque chose les anime, le désir par exemple de décrocher une maîtrise, c'est le cas de le dire, plus que jamais, eh bien ! ils ont aussi sorti ça, à la note de je ne sais plus quelle page, (à quoi) je vous prie de vous reporter, comme ça, ça vous permettra (...) Aristote, et vous saurez tout quand j'aborderai enfin cette histoire de l'enstasis. Bon ! où il est, où il est, l'enstasis ? C'est tuant ! Naturellement, je ne retrouverai pas la page quand (...) il faudrait que je la sorte, attendez, oui ! voilà, voilà ! Pages 29, 28 et 29, vous pouvez lire à la suite de ça le morceau de la Rhétorique et celui, et les deux morceaux des Topiques qui vous permettront de comprendre tout de suite, de savoir un clair, ce que je veux dire quand je relirai Aristote, et plus exactement quand j'essaierai de réintégrer dans Aristote mes 4 formules, vous savez, là, le E de x de ϕ de X barré, et la suite.

Oui ! Enfin pourquoi les matérialistes comme on dit, s'indigneraient-ils que, comme de toujours, je mette même, pourquoi pas, Dieu en tiers dans l'affaire de l'amour humain. Je suppose que même les matérialistes, enfin, il leur arrive quand même d'en connaître un bout que le ménage à trois ? Alors essayons d'avancer sur ce qui résulte de ce pas à faire, dont en tout cas rien ne témoigne que je ne sache pas ce que j'ai à dire encore, à ce niveau, là, ici, où je vous parle.

Le moins que je puisse dire, c'est d'être au moins, de pouvoir au moins supposer de vous avoir fait admettre, - au moins admettre que j'admets que, pour ce qui est de l'être, dans le décalage de ce livre, décalage ouvert, dès le départ, et qui se poursuivra jusqu'à la fin, c'est de me

supposer - et avec ça on peut tout faire - de me supposer une ontologie, ou, ce qui revient au même, un système. L'honnêteté quand même fait que, dans le diagramme circulaire où soit-disant se noue ce que j'avance de l'Instance de la Lettre, c'est en ligne pointillée, à juste titre, car ils ne pèsent guère, que sont mis, les enveloppants, les enveloppants, tous mes énoncés, les noms des principaux philosophes, dans l'ontologie générale desquels j'insérerais mon prétendu système. Eh bien ! pour moi, disons qu'il ne peut pas être ambigu que, au moins pour ce que j'ai articulé dans les dernières années, cet être, tel qu'il ne se soutient dans la tradition philosophique, c'est à dire qui s'assoit dans le penser lui-même, censé en être le corrélat, qu'à ceci très précisément j'oppose que, dans cette affaire même, nous sommes joués par la jouissance, que la pensée est jouissance, que ce qu'apporte le discours analytique, c'est à ceci, qui était déjà amorcé dans la philosophie, entre guillemets, de " l'être ", à savoir qu'il y a jouissance de l'être.

Je dirais même plus, si je vous ai parlé de l'Ethique à Nicomaque, c'est justement parce que la trace y est que, ce que cherche Aristote, et ce qui a ouvert la voie à tout ce qui a ensuite traîné après lui, c'est : qu'est-ce que c'est, cette jouissance de l'être dont un Saint-Thomas n'aura ensuite aucune peine à forger cette, cette théorie comme on l'appelle, comme l'appelle l'Abbé Rousselot, dont je vous parlais la dernière fois, comme l'appelle l'Abbé Rousselot, la " théorie physique de l'amour ". C'est à savoir que, après tout, le premier être dont nous ayons bien le sentiment, ben ! c'est notre être, et tout ce qui est pour le bien de notre être sera de ce fait jouissance de l'être suprême, càd de Dieu. Qu'en aimant dieu pour tout dire, c'est nous-mêmes que nous aimons, et qu'à nous aimer d'abord nous-mêmes, - charité bien ordonnée comme on dit, nous faisons à dieu l'hommage qui convient.

A ceci, ce que j'oppose comme être, c'est si l'on veut à tout prix que je me serve de ce terme, ce que ..., ce dont témoigne, dès, ce dont est forcé de témoigner dès ses premières pages de lecture, simplement lecture, ce petit volume, c'est à savoir l'être de la signifiante. Et l'être de la signifiante, je ne vois pas en quoi je dérois aux idéaux, - aux idéaux, j'ai dit, parce que c'est tout à fait hors de limites de son épure, au

matérialisme, tout à fait en dehors des limites de son épure, de reconnaître que la raison de cet être de la signifiante, c'est la jouissance, en tant qu'elle est jouissance du corps.

Seulement un corps, vous comprenez, depuis Démocrite, ça paraît pas assez matérialiste, il faut trouver les atomes et tout le machin, et la vision, l'odoration et tout ce qui s'ensuit, tout ça est absolument solidaire, ce n'est pas un rien qu'à l'occasion Aristote, même s'il fait le dégoûté, cite Démocrite, il s'appuie sur lui. L'atome, c'est simplement un élément de signifiante, volant c'est un stoikeion, tout simplement, à ceci près que, on a toutes les peines du monde à s'en tirer, quand on ne retient ^{ce qui fait} que ~~un~~ ^{VI} élément, élément, à savoir qu'il est unique, alors qu'il faudrait introduire un ~~petit~~ petit peu l'Autre, à savoir la différence. Bon ! La jouissance du corps, s'il n'y a pas de rapport sexuel, il faudrait voir en quoi ça peut servir.

Il me semble avoir déjà scandé; je suis pressé par le temps, il me semble avoir déjà scandé que, pour prendre les choses du côté où c'est logiquement que : Quanteur A, c'est à dire Tout X est fonction, est fonction mathématique de ϕ de X, c'est à dire du côté où se range; en somme par choix, libre aux femmes de s'y ranger aussi si ça leur fait plaisir; chacun sait ça, qu'il y a des femmes phalliques, il est clair que la fonction phallique n'empêche pas les hommes d'être homosexuels. Mais que c'est aussi bien elle qui leur sert à se situer comme hommes et aborder la femme.

Comme ce dont j'ai à parler est autre chose, de la femme précisément, je vais vite parce que je suppose que je vous l'ai déjà assez seriné pour que vous l'avez encore dans la tête, je dis qu'à moins de castration, c'est à dire quelque chose qui dit Non ! à cette fonction phallique, - et dieu sait que c'est pas tout simple - il y a aucune chance que l'homme ait jouissance du corps de la femme, autrement dit, fasse l'amour. C'est le résultat de l'expérience analytique. Ça n'empêche pas qu'il peut la désirer de toutes les façons. Même quand cette condition n'est pas réalisée. Non seulement il la désire, mais il lui fait toutes sortes de choses qui ressemblent étonnamment à l'amour^X - je veux dire celui qui se trouve mâle sans savoir qu'en faire, tout en étant être parlant, qui (...) aborde la femme comme on dit, qui peut même

contrairement à ce qu'avance Freud, c'est l'homme,

bafouillages à propos du phallus, alors que je vous désigne dans ce la le Signifiant malgré tout courant et même indispensable, la preuve, c'est que déjà tout à l'heure, j'ai parlé de l'homme et de la femme. Oui, il est indispensable. C'est un Signifiant, ce la, c'est par ce la que je symbolise le Signifiant, le Signifiant dont il est tout à fait indispensable de marquer la place, qui ne peut pas être laissée vide de ceci que ce la est le signifiant dont le propre est que, il est le seul qui ne peut rien signifier. Et ceci seulement de fonder le statut de la Femme dans ceci qu'elle n'est Pas-toute, ce qui ne permet pas de parler de La Femme.

Mais par contre, (s'il n'y a de femme si je puis dire qu'exclue, dans la nature des choses, qui est la nature des mots, - faut bien dire que ce que j'avance là, quand même ça peut se dire, parce que s'il y a quelque chose dont elles-mêmes se plaignent assez pour l'instant, c'est bien de ça, hein ? simplement elles savent pas ce qu'elles disent, c'est toute la différence entre elles et moi -, oui ! s'il n'y a donc de femme qu'exclue par la nature des choses, comme La Femme, il n'en reste pas moins que si elle est exclue par la nature des choses, c'est justement de ceci que d'être Pas-toute, elle s'assure comme la Femme de ceci, que par rapport à ce que désigne de jouissance la fonction phallique, elles ont si je puis dire une jouissance supplémentaire. Vous remarquerez que j'ai dit : supplémentaire parce que, si j'avais dit complémentaire, où nous en serions, on retomberait dans le Tout.

Oui ! Elles ne s'en/tiennent, aucune ne s'en tient, d'être Pas-toute, à la jouissance-dont il s'agit, quand même, et mon dieu, d'une façon générale, quoi ; on aurait bien tort quand même de ne pas voir que, contrairement à ce qui se dit, c'est quand même les femmes qui possèdent les hommes. Au niveau du populaire - et c'est pour ça que je parle jamais vraiment, sauf de temps en temps probablement, je dois bien un peu baver, comme tout le monde, mais enfin en général, je dis des choses importantes, et quand je remarque que le populaire appelle, le populaire, j'en connais, ils sont pas forcément ici, mais j'en connais pas mal, le populaire appelle la femme " la bourgeoise ", c'est bien ça que ça veut dire. C'est que, pour être à la botte, c'est lui qui l'est, pas elle. Donc le phallus, " son homme " comme elle dit, - depuis Rabelais, on sait

que ça lui est pas indifférent; seulement, toute la question est là : elle a divers modes d'aborder ce phallus et de se le garder. Et même que ça joue, parce que c'est pas parce qu'elle est Pas-toute dans la fonction phallique qu'elle y est Pas-du-tout.

Elle y est ^{pas} Pas-du-Tout. Elle y est à plein, mais y a quelque chose en plus, c't'en plus, hein, faites attention, gardez vous d'en prendre trop vite les échos; on ne peut pas le désigner mieux ni autrement parce qu'il faut que je tranche et que j'aille vite. Il y a une jouissance - puisque nous nous en tenons à la jouissance, jouissance du corps, il y a une jouissance qui est - si je puis m'exprimer ainsi parce qu'après tout, pourquoi pas en faire un titre de livre, c'est pour le prochain de la collection Galilée, (qui serait) : Au-delà du Phallus, ça serait mignon ça, hein ? et puis ça donnerait une autre consistance au M.L.F. (Il y a une) jouissance au-delà du phallus, hein ?

Si vous vous êtes pas encore aperçus que je parle naturellement ici aux quelques semblants d'hommes que je vois par ci par là, heureusement que pour la plupart, je ne les connais pas, comme ça je préjuge de rien, parce que pour les autres (...), il y a quelque chose que peut-être, les quelques semblants d'hommes en question ont pu remarquer, il y a comme ça, de temps en temps, entre deux portes, qu'il y avait quelque chose qui les secoue ou qui les secoure. Puis quand vous regardez en plus l'éthymologie de ces deux mots dans ce fameux Bloch et Von Wartburg dont je fais mes délices et dont je suis sûr que vous ne l'avez même pas chacun dans votre bibliothèque, vous verrez le rapport qu'il y a entre secouer et secourir. C'est pas des choses qui arrivent par hasard quand même.

Il y a une jouissance, disons le mot, à Elle, à c't'elle qui n'existe pas, qui ne signifie rien, il y a une jouissance, il y a une jouissance à Elle dont peut-être elle-même ne sait rien. Sinon qu'elle l'éprouve, ça elle le sait. Elle le sait bien sûr quand ça arrive. Ça leur arrive pas à toutes. Mais enfin sur le sujet de la prétendue frigidité, après tout, faut faire la part de la mode aussi, (et du ...) des hommes et des femmes. C'est très important.

Parce que bien entendu tout ça, comme, dans l'amour courtois et dans le discours, hélas ! de Freud, recouvert par, recouvert par de menues considérations qui ont exercé leurs ravages, tout comme l'amour courtois, toutes sortes de menues considérations sur la jouissance cliteridienne,

sur la jouissance qu'on appelle comme on peut, l'autre, justement, celle que je suis entrain d'essayer de vous faire aborder par la voie logique. Parce que jusqu'à nouvel ordre, il n'y en a pas d'autre. Il y a une chose certaine, et qui laisse quand même depuis le temps quelque chance à ce que j'avance, que de cette jouissance, la femme, elle ne sait rien, c'est que depuis le temps quand même qu'on les supplie, qu'on les supplie à genoux - et je parlais la dernière fois des psychanalystes femmes, d'essayer quand même de nous le dire, d'approcher ça, eh ben ! pfruit ! motus, hein ? On n'a jamais rien pu en tirer. Alors on appelle ça comme on peut, le ..., le pôle postérieur du museau de l'utérus, et autre connerie, c'est le cas de le dire, mais après tout, si simplement elles (...) et si elles n'en savaient rien, ça permettrait aussi de jeter beaucoup de doute du côté de la fameuse frigidité dont je parlais tout à l'heure, qui est aussi un thème, un thème littéraire.

(Enfin) ça vaudrait quand même la peine qu'on s'y arrête parce que, figurez-vous, depuis ses quelques jours, là, que je passe, enfin, ces quelques jours ! je fais que ça depuis que j'ai 20 ans, passons, à explorer les philosophes, sur ce sujet de l'amour - naturellement je n'ai pas tout de suite centré ça sur cette affaire de l'amour, mais ça m'est venu dans un temps avec justement, l'abbé Rousselot dont je vous parlais tout à l'heure, et puis toute la querelle de ;*amour physique et de l'amour extatique, comme ils disent. Je comprends que Gilson ne l'ait pas trouvée très bonne. Il a trouvé que peut-être Rousselot avait fait une découverte qui n'en était pas une, que ça faisait partie du problème, que l'amour est aussi extatique dans ..., dans Aristote que dans St-Bernard, à condition qu'on sache lire les chapitres sur la philia, sur l'amitié.

Vous ne pouvez pas savoir, enfin si, vous ne pouvez pas savoir, ça dépend, il y en a certains ici qui doivent savoir quelle débauche de littérature s'est produite autour de ça. Denis de Rougement, vous voyez ça, l'Amour et l'Occident, ça barde, et puis il y a un autre, qu'est pas plus bête qu'un autre, qui s'appelle Nygren, c'est un protestant, Eros et Agapè. C'est vrai, c'est vrai, c'est vrai, qu'on a fini dans le christianisme par inventer un dieu - que c'est lui qui jouit.

Il y a quand même un petit pont, hein ? Quand vous lisez certaines personnes sérieuses, comme par hasard, c'est les femmes, et je vais vous en donner quand même une indication que je dois, comme ça, à une très gentille personne qui l'avait lu et qui me l'a apporté, je me suis rué là-dessus.

que, grâce à ce petit frayage, celui que j'essaie de faire aujourd'hui, (...) quelque chose soit fructueux, réussisse tout juste, hein, de ce qui se tentait à la fin du siècle dernier au temps de Freud justement. Ce qui se tentait, c'était de ramener(toute) cette chose que j'appellerai moi, pas du tout du bavardage, ni du verbiage, toutes ces jaculations mystiques qui sont en somme, oui, ce qu'on peut lire de mieux, - tout à fait en bas de page, note : y ajouter les Ecrits de Jacques LACAN. Parce que c'est du même ordre !

Moyennant quoi naturellement, vous allez être tous convaincus que je crois en Dieu : Je crois à la jouissance de la femme en tant qu'elle est en plus. A condition que c't'en plus, hein ? vous y mettiez un écran, avant que je l'aie bien expliqué.

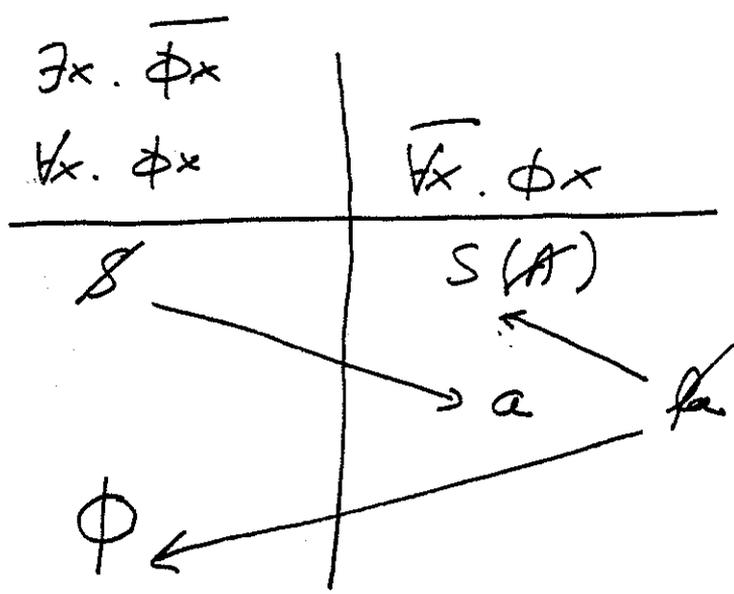
Alors, tout ce qu'ils cherchaient, les, toutes sortes de braves gens, dans l'entourage de n'importe qui, de Charcot ou des autres, pour expliquer que la mystique, c'était des affaires de foutre, mais, c'est que si vous y regardez de près, c'est pas ça, pas ça, pas ça du tout !

C'est peut-être ça qui doit nous faire entrevoir ce qu'il en est de l'Autre, cette jouissance qu'on éprouve et dont on ne sait rien - mais, est-ce que ce n'est pas ça qui nous met sur la voie de l'ex-sistence ?

Et pourquoi ne pas interpréter une face de l'Autre, une face de Dieu, puisque c'était de ça, par là que j'ai abordé l'affaire tout à l'heure, une face de Dieu comme supportée par la jouissance féminine ? Comme tout ça se produit grâce à l'être de la signifiante, et que cet être n'a d'autre lieu que ce lieu de l'Autre que je désigne du grand A, on voit la biglerie de ce qui se produit. C'est, comme c'est là aussi que s'inscrit la fonction du Père, en tant que c'est à elle que se rapporte la castration, alors, on voit que ça fait pas deux dieux, mais que ça n'en fait pas non plus un seul.

En d'autres termes, c'est pas par hasard que Kierkegaard a découvert l'existence dans une petite aventure de séducteur. C'est à se castrer, c'est à renoncer à l'amour, qu'il pense y accéder. Mais peut-être qu'après tout, pourquoi pas, Régine elle aussi, peut-être existait ? Ce désir d'un Bien au second degré, qui n'est pas causé par un petit (a) celui là, c'est peut-être par l'intermédiaire de Régine qu'il en avait la dimension ?

Voilà ! J'en ai assez raconté pour aujourd'hui.



Après ce que je viens de, de vous mettre au tableau, vous pourriez croire que vous savez tout. Il faut vous en garder, justement parce que nous allons aujourd'hui essayer de parler du savoir, de ce savoir que dans l'inscription des discours, ceux dont j'ai cru pouvoir vous exemplifier que se supporte le lien social, dans cette inscription des discours, j'ai mis, j'ai écrit S^2 , pour symboliser ce savoir. Peut-être arriverai-je à vous faire sentir pourquoi, pourquoi ça va plus loin qu'une secondarité par rapport au signifiant pour, à celui qui s'inscrit du S^1 , que c'est plus qu'une secondarité, que c'est une des articulations fondamentales.

Quoiqu'il en soit, puisque j'ai pris le parti de vous donner ce support de cette inscription au tableau, je vais la commenter j'espère brièvement, d'ailleurs je ne l'ai, il faut que je vous l'avoue, nulle part écrite, nulle part préparée, elle ne me paraît pas exemplaire, sinon comme d'habitude, à produire des malentendus. Néanmoins, puisqu'en somme la situation qui résulte d'un discours comme l'analytique, qui vise au sens, il est tout à fait clair que je ne puis vous livrer à chacun que ce que, de sens, vous êtes en route d'absorber, et ça a une limite. Ça a une limite qui est donnée par, par le sens où vous vivez, et qui, on peut bien le dire, ce n'est pas trop dire que de dire qu'il ne va pas loin. Ce que le discours analytique fait surgir, c'est justement l'idée que ce sens est de semblant. S'il indique, le discours analytique, s'il indique que ce sens est sexuel, ce ne peut être justement qu'à - je dirai, rendre raison de sa limite. Il n'y a nulle part de dernier mot, si ce n'est au sens où mot, c'est motus. J'y ai déjà insisté. " Pas de réponse, mot dit quelque part La Fontaine, si je m'en souviens encore. Le sens indique très précisément la direction vers laquelle il échoue. Ceci étant posé, qui doit nous garder, jusqu'au point où je pourrai en pousser mon élucidation cette année, de comprendre trop vite ce qui se supporte de cette inscription.

A partir de là, c'est à dire prises toutes ces précautions qui sont de prudence, de phronésis, comme on s'exprime dans la langue grecque où bien des choses ont été dites, mais qui sont restées loin, en somme, de ce que le discours analytique nous permet d'articuler, prises donc ces précautions de prudence, voici à peu près ce qui est inscrit au tableau.

Le rappel des termes propositionnels au sens mathématique par où qui que ce soit de l'Être parlant s'inscrit à gauche ou bien à droite, cette inscription étant dominée par le fait qu'à gauche, à gauche, ce qui répond au Tout-homme, c'est en fonction dite ϕ de X qu'il prend comme Tout son inscription.

A ceci près que cette fonction trouve sa limite dans l'existence d'un X par quoi la fonction ϕ de X est niée. C'est ce qu'on appelle la fonction du père, d'où procède en somme par cette négation de la proposition ϕ de X ce qui fonde l'exercice de ce qui supplée au rapport sexuel en tant que celui-ci n'est d'aucune façon inscriptible, ce qui y supplée par la castration.

Le Tout repose donc ici sur l'exception posée comme terme, sur ce qui, ce ϕ de X, intégralement le nie.

Par contre en face, vous avez l'inscription de ceci que, pour une part des Êtres parlants, et aussi bien à tout Être parlant, comme il se formule expressément dans la théorie freudienne, à tout Être parlant, il est permis, quel qu'il soit, pourvu ou non des attributs de la masculinité, attributs qui restent à déterminer, pourvu ou non de ces attributs, il peut s'inscrire dans l'autre part et ce comm quoi il s'inscrit, c'est justement de ne permettre aucune universalité, d'Être ce Pas-tout en tant qu'il a en somme le choix de se poser dans le \emptyset de X, ou bien de n'en pas Être. Telles sont les seules définitions possibles de la part dite homme, ou bien femme, dans ce qui se trouve Être dans cette position d'habiter le langage.

Au-dessous, sous la barre, la barre transversale, (où) se croise la division verticale de ce qu'on appelle improprement l'humanité, en tant qu'elle se répartirait en identification sexuelle vous avez l'indication scandée de ce dont il s'agit, c'est à savoir, à savoir qu'à la place du partenaire sexuel, du côté de l'homme, de cet homme que j'ai - non certes pour le privilégier d'aucune façon -, inscrit ici du S barré, et de ce \emptyset qui le supporte comme Signifiant ce \emptyset qui aussi bien s'incarne dans le S^1 d'Être, entre tous les Signifiants, celui qui, paradoxalement, à ne jouer le rôle que de la fonction dans le \emptyset de X, est justement ce Signifiant dont il n'y a pas de signifié, qui (quant au) sens, en symbolise l'échec, le

mésens, qui est l'indé-sens par excellence, ou si vous voulez encore le réti-sens, ce S, ce S ainsi doublé, ce Signifiant dont en somme il ne dépend même pas, ce S n'a jamais affaire, en tant que partenaire qu'à cet objet (a) inscrit comme tel de l'autre côté de la barre.

Il ne lui est donné d'atteindre ce partenaire, ce partenaire qui est l'Autre, l'Autre avec un grand A, que par l'intermédiaire de ceci qu'il est la cause de son désir, mais qu'à ce titre, comme l'indique ailleurs dans mes graphes la conjonction pointée de ce S barré et de ce petit (a) (n'est) rien d'autre que fantasme. Ce fantasme fait aussi bien pour ce sujet, en tant qu'il y est pris comme tel, le support de ce qu'on appelle expressément dans la théorie freudienne le principe de réalité.

Ce que j'aborde cette année est très précisément ceci que la théorie, l'articulation théorique de Freud, très précisément ceci que dans Freud est laissé de côté, est laissé de côté expressément, d'une façon avouée le "Was will das Weib", le "Que veut la femme ?" que la théorie de Freud comme telle expressément avoue ignorer. Freud avance qu'il n'y a ~~pas~~ de libido que masculine. Qu'est-ce à dire sinon qu'un champ qui n'est tout-de-même pas rien, celui de tous les êtres qui, comme on dit, d'assumer si l'on peut dire, et si tant est que cet être assume, assume quoique ce soit de son sort, ce qui s'appelle improprement, puisqu'ici je vous le rappelle, ce que j'ai souligné la dernière fois, c'est que ce la de la femme, à partir du moment où il ne s'énonce que d'un Pas-tout, ne peut s'écrire, qu'il n'y a ~~pas~~ ici de la que barré. Ce la barré expressément est ce qui a rapport, c'est ce que je vous illustrerai aujourd'hui, du moins je l'espère, avec ce Signifiant de grand A en tant que barré, en tant que ce lieu de l'Autre lui-même, là où vient s'inscrire tout ce qui peut s'articuler du Signifiant, est dans son fondement, de par sa nature, si radicalement l'Autre, que c'est cet Autre qu'il importe d'interroger.

S'il n'est pas simplement ce lieu où la vérité balbutie, mais s'il mérite de quelque façon de représenter ce à quoi, comme la dernière fois, d'une façon, en quelque sorte métaphorique, je

vous ai adressé ceci que, du départ, du départ dont s'articule l'inconscient, la femme, la femme, comme nous n'en avons assurément que des témoignages sporadiques, et c'est pour cela que je les ai pris la dernière fois dans leur fonction de métaphore, la femme a foncièrement ce rapport à l'Autre que, d'être dans le rapport sexuel par rapport à ce qui s'énonce, à ce qui peut se dire de l'inconscient radicalement l'Autre, elle est ce qui a rapport à cet Autre, et c'est là ce qu'aujourd'hui je voudrais tenter d'articuler de plus près. C'est au Signifiant de cet Autre en tant que comme Autre, je dirai, il ne peut rester que toujours Autre. Assurément ici, nous ne pouvons que procéder^{au} d'un frayage aussi difficile qu'il est possible d'en appréhender aucun. Et c'est pourquoi, en m'y aventurant comme je fais à chaque fois devant vous, je ne puis ici que supposer que vous évoquerez, et pour cela, il faut que je vous le rappelle, qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. C'est pour cela que ce Signifiant avec cette parenthèse ouverte, marque cet Autre comme barré.

Comment pouvons-nous donc approcher, concevoir, que ce rapport à l'Autre puisse être quelque part ce qui détermine une moitié, puisqu'aussi bien, c'est grossièrement la proportion biologique qu'une moitié de l'être parlant (s'y) réfère. C'est pourtant ce qui est là écrit au tableau par cette flèche partant du la, de ce la qui ne peut se dire de la femme, la femme a rapport, rapport à ce S de A barré d'une part, et c'est en cela^{déjà} qu'elle se dédouble, qu'elle n'est pas-toute, puisque d'autre part elle peut avoir ce rapport avec ce grand \emptyset que dans la théorie analytique nous désignons de ce phallus tel que je le précise d'être le Signifiant, le Signifiant qui n'a pas de Signifié.

Celui-là même qui se supporte, qui se supporte chez l'homme de cette jouissance, de cette jouissance dont comme ça, pour la pointer, je vous dirai, j'avancerai aujourd'hui que ce qui le mieux le symbolise, qu'est-ce après tout sinon ceci que l'importance de la masturbation, suffisamment dans notre pratique souligne qu'est-ce qu'elle est sinon, sinon ceci qui n'est rien d'autre dans les cas si je puis dire favorables, que la jouissance de l'idiot (Silence et cris G.T)

Léger mouvement (...)

Après ça, enfin, pour vous remettre, il ne me reste plus qu'à vous parler d'amour. Quel sens cela peut-il avoir, quel sens y a-t-il à ce que j'en vienne à vous parler d'amour. Je dois dire que c'est peu compatible avec la position, d'où ici je vous énonce - qu'est-ce qu'il y a, ça ne va pas ?

Et comme ça, est-ce que ça va mieux ? Comme ça ça va mieux. Est-ce que ceux du fond entendent ?

Ceci est peu, disais-je, compatible avec ce qu'il faut bien dire que, depuis le temps, je ne cesse de poursuivre, c'est à dire cette direction d'où le discours analytique peut faire semblant de quelque chose qui serait science. Car enfin, ce : " serait science", vous en êtes très peu conscients. Bien sûr, vous avez quelques repères. Vous savez, j'y ai mis parce que je croyais que c'était une bonne étape, à vous le faire repérer dans l'histoire, vous savez que, il y a eu un moment où on a, non sans fondement pu se décerner cette assurance que le discours scientifique, ça c'était fondé. Le point tournant galiléen, j'y ai, il me semble, suffisamment insisté pour supposer qu'à tout le moins certains de vous ont été aux sources, là où ça se repère, l'oeuvre de *Koyré*, Alexandre, depuis le temps je pense, est au moins de la pratique d'une partie de cette assemblée. Mais ce qu'il faut voir, c'est à quel point c'est un pas, un pas vraiment subversif au regard de ce qui jusque là s'est intitulé connaissance. Il est très difficile de soutenir, de maintenir également présents ces deux termes, à savoir que le discours scientifique a engendré toutes sortes d'instruments, qu'il nous faut bien, du point de vue dont il s'agit ici, qualifier de ce qu'ils sont, tous ces gadgets dont vous êtes désormais les sujets infiniment plus loin que vous ne le pensez, tous ces instruments qui mon dieu ! du microscope jusqu'à la radio-télé, deviennent des éléments, des éléments de votre existence. Ceci dont vous ne pouvez actuellement même pas mesurer la portée, mais qui n'en fait pas moins partie de ce que j'appelle le discours scientifique, pour autant que, un discours, c'est ce qui détermine comme telle une forme, une forme complètement renouvelée de lien social.

Ce joint qui ne se fait pas, c'est ceci, c'est ^{que} ce que j'ai appelé tout à l'heure subversion de la connaissance s'indique de ceci que jusqu'alors, rien de la connaissance, il faut le dire, ne s'est conçu sans que rien de ce qui s'est écrit sur cette

connaissance ne participe - et l'on ne peut pas même dire que les sujets de la théorie antique de la connaissance ne l'aient pas su - sans que rien de cette théorie dis-je, ne participe du fantasme d'une inscription du lien sexuel. Les termes d'actif et de passif par exemple, qui, on peut le dire, dominant tout ce qui a été cogité des rapports de la forme et de la matière, ce rapport si fondamental auquel se réfère chaque pas platonicien, puis aristotélicien concernant - disons, ce qu'il en est de la nature des choses, il est visible, il est touchable à chaque pas de ces énoncés que ce qui les supporte, c'est un fantasme par où il est tenté de suppléer à ce qui d'aucune façon ne peut se dire, - c'est là ce que je vous propose comme dire, - à savoir le rapport sexuel.

L'étrange est que tout de même, à l'intérieur de cette grossière polarité, celle qui de la matière fait le passif, de la forme l'agent qui l'anime, quelque chose, mais quelque chose d'ambigu a passé, c'est à savoir que cette animation, ce n'est rien d'autre que ce petit (a) dont l'agent anime quoi ? - il n'anime rien, il prend l'autre pour son âme, mais que d'un autre côté, si nous suivons ce qui progresse au cours des âges, de l'idée d'un être par excellence, d'un dieu qui est bien loin d'être conçu comme le dieu de la foi chrétienne, puisqu'aussi bien vous le savez, c'est le moteur immobile, la sphère suprême, que dans l'idée que le Bien, c'est ce quelque chose qui fait que tous les autres êtres moins êtres que celui-là, ils ne peuvent avoir d'autre visée que d'être le plus être qu'ils peuvent être - et c'est là tout le fondement de l'idée du Bien dans cette Ethique d'Aristote dont ce n'est pas pour rien que je vous ai rappelé que, non seulement je l'avais traitée mais que je vous incitais à vous reporter pour en saisir les impasses, il se trouve tout de même que ce quelque chose, si nous suivons le support de l'inscription à ce tableau, il se révèle que c'est tout de même dans cette opacité de ce où j'ai la dernière fois expressément désigné qu'était la jouissance de cet Autre ^{de cet Autre} en tant que pourrait l'être, si elle existait, la femme, que c'est à la place de la jouissance de cet Autre qu'est désigné cet être mythique, mythique manifestement chez Aristote, de l'être suprême, de la sphère immobile d'où procèdent tous les mouvements quels qu'ils soient : changement, génération, mouvement, translation, augmentation, etc ...

Comment faire pour approcher dans cette ambiguïté, approcher en somme quoi, - en l'interprétant, en l'interprétant selon ce qui est notre fonction dans le discours analytique, c'est à dire enregistrer, scander ce qui peut se dire comme allant, allant à l'échec, vers la formulation du rapport sexuel. Que si nous arrivons à dissocier ceci que c'est en tant que sa jouissance est radicalement autre que, en somme, la femme a plus rapport à dieu que tout ce qui peut se dire en suivant la voie de quoi ? - de ce qui manifestement dans toute la spéculation antique ne s'articule que comme le Bien de l'homme, si en d'autres termes, nous pouvons, ce qui est notre fin, la fin de notre enseignement, pour autant qu'il poursuive ce qui peut se dire et s'énoncer du discours analytique, c'est de dissocier ce petit (a) et de grand A en réduisant le premier à ce qui est de l'imaginaire, et l'autre à ce qui est du symbolique. Que le symbolique soit le support de ce qui a été fait dieu, c'est hors de doute; que ce qu'il en est de l'imaginaire, c'est ce qui se supporte de ce reflet du semblable au semblable, c'est ce qui est certain.

Comment en somme ce petit (a) de s'inscrire juste au-dessous de ce grand S de A barré dans notre inscription au tableau, ~~soit~~ ^{pu} jusqu'à un certain ^{terme} ~~temps~~ prêter en somme à confusion, et ceci très exactement (par) l'intermédiaire de la fonction de l'être, c'est assurément ce en quoi quelque chose, si je puis dire reste à décoller, reste à scinder, et précisément en ce point où la psychanalyse est autre chose qu'une psychologie. La psychologie, c'est ~~une~~ ^{elle} scission non encore faite, - et là, pour me reposer, je vais me permettre, mon dieu ! de vous faire part, je ne dis pas à proprement parler de vous lire, parce que je suis jamais sûr de lire jamais quoi que ce soit, de vous lire tout de même ce que je vous ai, il y a quelque temps, écrit, écrit justement, écrit sur ~~à~~ quoi ? - écrit là seulement d'où il se peut qu'on parle d'amour. Car parler d'amour, on ne fait que ça dans le discours analytique, et après la découverte du discours scientifique, comment ne pas sentir, toucher du doigt que c'est une perte de temps. Très exactement une perte de temps au regard de tout ce qui peut s'articuler de scientifique, mais que ce que le discours analytique apporte, - et c'est peut-être ça après tout, la raison de son émergence en un certain point du discours scientifique -, c'est que parler

d'amour est en soi une jouissance.

Ce qui se confirme assurément de cet effet, effet tangible que, dire n'importe quoi, consigne même du discours de l'analysant, est ce qui mène au Lustprinzip et ce qui y mène de la façon la plus directe, et sans avoir aucun besoin de cette accession aux sphères supérieures qui est le fondement de l'éthique aristotélicienne, pour autant que je l'évoquais tout à l'heure brièvement, (en tant) qu'en somme elle ne se fonde que de la coalescence, que de la confusion, de ce petit (a) avec le S de grand A barré. Il n'est barré bien sûr que par nous. Ça ne veut pas dire qu'il suffise de barrer pour que rien n'en existe. Il est certain que si ce grand S de A barré, je n'en désigne rien d'autre que la jouissance de la femme, c'est bien assurément parce que c'est là que je pointe que dieu n'a pas encore fait son exit.

Alors, voici à peu près ce que j'écrivais à votre usage, je vous écrivais quoi, en somme ? - la seule chose qu'on puisse faire d'un peu sérieux, la lettre d'amour. Les supposés psychologiques grâce à quoi tout ceci a duré si longtemps, eh bien ! je suis de ceux qui ne leur font pas une bonne réputation. On ne voit pas pourtant pourquoi le fait d'avoir une âme serait un scandale pour la pensée, si c'était vrai. Si c'était vrai, l'âme ne pourrait se dire - c'est ça que je vous ai écrit -, que de ce qui permet à un être, à l'être parlant pour l'appeler par son nom, de supporter l'intolérable de son monde. Ce qui la suppose, d'y être étrangère, c'est à dire fantasmatique (,/). Ce qui, cette âme, ne l'y considère, l'y, dans ce monde, que sa patience et de son courage à y faire tête. Ceci s'affirme de ce que, jusqu'à nos jours, elle n'a, l'âme, jamais eu d'autre sens.

Eh bien ! c'est là que le français doit m'apporter une aide, non pas comme il arrive, dans la langue quelque fois, d'homonymie, de ce d'eux, d'apostrophe, avec le deux, d e u x, de ce peu, avec le peu : p e u t et p e u, il peut peu, qui est tout de même là bien pour nous servir à quelque chose, - et c'est là que la langue sert.

L'âme, en français, au point où j'en suis, je ne peux m'en servir qu'à dire que c'est ce qu'on âme. J'âme, tu âmes, il âme, vous voyez là que nous ne pouvons nous servir que de l'écriture, même à y inclure j'âmais, j'âmais. Son existence donc, à

l'âme, peut être certes mise en cause, - c'est le terme propre - à se demander si ce n'est pas un effet de l'amour. Tant en effet que l'âme âme l'âme, il n'y a pas de sexe dans l'affaire. Le sexe n'y compte pas. L'élaboration dont elle résulte est hommo, avec deux m, hommosexuelle, comme cela est parfaitement lisible dans l'histoire. Et ce que j'ai dit tout à l'heure de ce courage, de cette patience à supporter (le) monde, c'est le vrai répondant de ce qui fait un Aristote déboucher dans la recherche du Bien, comme ne pouvant se faire que de l'admission de ceci que dans tous les êtres qui sont au monde, il y a déjà assez d'êtres (internes), si je puis m'exprimer ainsi, que, ils ne peuvent à cet être, l'orienter vers le plus grand être que de confondre son bien, son bien propre, avec celui même dont rayonnerait l'être suprême.

Qu'à l'intérieur de cela, il nous évoque la philia comme représentant la possibilité d'un lien d'amour entre deux de ces êtres, c'est bien là ce qui, à manifester la tension vers l'être suprême, peut aussi bien se renverser du mode dont je l'ai exprimé, à savoir que c'est le courage à supporter cette relation intolérable à l'être suprême que les amis, les philoï, se reconnaissent et se choisissent.

L'hors sexe de cette éthique est manifeste au point que je voudrais lui donner l'accent que Maupassant lui donne, à quelque part énoncer cet étrange terme du Horla. L'Horsexe, voilà l'homme sur quoi l'âme spécula.

Voilà! Mais il se trouve, il se trouve que les femmes aussi sont âme-oureuses. C'est à dire qu'elles âment l'âme. Qu'est-ce que ça peut bien être que cette âme qu'elles âment dans le partenaire, pourtant homo jusqu'à la garde, et dont elles ne ^{se} sortiront (...) ? Ça ne peut en effet les conduire qu'à ce terme ultime, et c'est pas pour rien que je l'appelle comme ça, hystéron, que ça se dit en grec, (de) l'hystérie, soit de faire l'homme, comme je l'ai dit, à être de ce fait hommosexuelles, si je puis m'exprimer ainsi, ou horsexes, elles aussi. (Il leur est) donc de ne pas sentir dès lors l'impasse qui consiste à ce qu'elles se m'ament dans l'autre. Car enfin, il n'y a pas besoin de (ce/se) savoir autre pour en (être).

Puisque là d'où l'âme trouve à être, on l'en, hein ?

on l'en différencie, elle, (l'âme), et ça d'origine, n'est-ce pas ? On la di(t) femme, ce qu'il a de plus fameux dans l'histoire à rester des femmes, c'est à proprement parler tout ce qu'on peut en dire d'infemmant.

Il est vrai qu'il lui reste l'honneur de Cornélie, mère des Gracques ! Mais c'est justement ce qui, pour nous autres analystes, j'ai pas besoin de parler de Cornélie, auquel les analystes ne songent guère, mais parlez à un analyste d'une Cornélie quelconque, il vous dira que ça réussira pas très bien à ses enfants, les Gracques. Ils feront des gracques jusqu'à la fin de leur existence.

Ben voilà ! C'était ça le début de ma lettre, c'était un âme-usement. Alors bien sûr, là j'aurais pu, je l'ai fait d'ailleurs, mais j'ai pas le temps, je refais une allusion à cet amour courtois, à cet amour courtois où quand même, au point où ç'en était parvenu, cet âme-usement homosexuel, (au fond ...) parvenu était tombé dans la suprême décadence, dans cet espèce de mauvais rêve impossible dit de la féodalité, à ce niveau de dégénérescence politique, il est évident qu'il devait paraître quelque chose, et ce quelque chose, c'est justement la perception que la femme, de ce côté là, il y avait quelque chose qui ne pouvait plus du tout marcher.

Alors, l'invention de l'amour courtois, c'est pas du tout le fruit de ce qu'on a l'habitude, comme ça, dans l'histoire, de symboliser de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse, il y a pas la moindre synthèse bien entendu, il y en a jamais, tout ce qu'on a vu après l'amour courtois, c'est quelque chose qui a brillé dans l'histoire comme un météore resté complètement énigmatique, puis après ça on a vu revenir tout le bric-à-brac, tout le bric-à-brac d'une renaissance prétendue des vieilleries antiques.

Oui, il y a là une petite parenthèse, c'est que, quand un fait deux, il y a jamais de retour, ça ne revient pas à faire de nouveau un, même un nouveau. L'Aufhebung, c'est encore un de ces jolis rêves de la philosophie. C'est très évidemment si on a eu ce météore de l'amour courtois, c'est évidemment d'un troisième chu, d'une toute autre position qu'est venu ce quelque chose qui a rejeté tout à sa futilité première.

C'est pour ça qu'il a fallu tout à fait autre chose,

il a fallu rien de moins que le discours scientifique, soit quelque chose qui ne doit rien au supposé de l'âme antique, pour qu'en surgisse ce qu'est la psychanalyse, à savoir l'objectivation de ce que l'être, d'être parlant, passe encore de temps à parler en pure perte, je vous l'ai dit, passe encore de temps à parler pour cet office des plus courts, des plus courts dis-je, de ce fait qu'il ne va pas plus loin que d'être en cours(t)^{encore}, c'est à dire le temps qu'il faut pour que ça se résolve enfin - car après tout c'est là ce qui vous pend au nez, pour que ça se résolve enfin démographiquement. Il est bien clair que c'est pas ça du tout qui arrangera les rapports de l'homme aux femmes.

C'est ça le génie de FREUD, c'est que (jusqu') il a été porté par ce tournant, ce tournant, il a mis le temps bien sûr, je veux dire, mis le temps à venir. Il y a eu un FREUD. C'est un nom qui mérite bien - Freud, c'est un nom rigolard : "Kraft darch Freudé" comme disaient les autres. C'est le son le plus rigolard de la sainte farce de l'histoire.

On pourrait peut-être pendant que ça dure en voir un petit éclair, un petit éclair de quelque chose qui concernerait l'Autre, l'Autre en tant que c'est à ça enfin que la " barré ", la femme, la femme a affaire. Il y a quelque chose d'essentiel dans ce que j'apporte comme complément à ce qui a été très bien vu, vu par des voies que ça éclairerait de voir que c'est ça qui s'est vu.

Ce qui s'est vu c'est rien que du côté de l'homme, à ~~savoir~~ savoir que ce à quoi l'homme avait affaire, c'était à l'objet (a) que toute sa réalisation de ce rapport sexuel aboutissait au fantasme et, on l'a vu bien sûr à propos des névrosés, - comment les névrosés font-ils l'amour, c'est de là qu'on est parti. Là-dessus bien sûr, on n'a pas pu manquer de s'apercevoir que, il y avait un corrélat ~~ax~~ avec les perversions, ce qui vient à l'appui de mon petit (a), puisque le petit (a), c'est celui qui, quelles que ^{elles} soient les dites perversions, en est là comme la cause. On a ^{dit} vu ça, c'était déjà pas mal.

L'amusant, c'est que Freud les a primitivement attribuées à la femme. C'est très très amusant de voir ça dans les Trois Essais c'est vraiment une confirmation qu'on voit dans le partenaire, quand on est homme, exactement ce dont on se supporte soi-même, si je puis m'exprimer ainsi, dont on se supporte narcissiquement.

Heureusement, il y a eu dans la suite l'occasion de s'apercevoir que les perversions, c'est, les perversions telles qu'on les appréhende dans la névrose, telles qu'on croit les repérer, c'est pas du tout ça la névrose, c'est le rêve plutôt de la perversion la névrose j'entends. Que les névrosés n'ont aucun des caractères du pervers, c'est certain. Seulement, ils la rêvent, ce qui est, ce qui est bien naturel, car sans ça, comment atteindre au partenaire ?

Le pervers, on a commencé quand même à en rencontrer, ceux-là ~~qui~~^{que} voulaient absolument à aucun prix voir Aristote, on a vu là qu'il y a une subversion de la conduite, appuyée si je puis dire sur un savoir-faire, qui est lié tout à fait ~~à~~^{à un} savoir, et au savoir mon dieu ! de la nature des choses. Un embrayage direct, si je puis dire de la conduite sexuelle, sur, il faut bien le dire, ce qui est sa vérité, à la conduite sexuelle, à savoir son amoralité. Mettez de l'âme au départ là-dedans si vous voulez : amoralité. Il y a une moralité (au-delà) de la conséquence, une moralité de la conduite sexuelle, qui est le sous-entendu de tout ce qui s'est dit du Bien.

Seulement à force de dire, de dire du bien, ça aboutit à KANT, où la moralité, en deux mots cette fois, la moralité, avoue ce qu'elle est, et c'est ce que j'ai cru devoir avancer dans un petit article Kant avec Sade, elle avoue qu'elle est Sade, la moralité. Vous écrivez Sade comme vous voulez, avec un grand S pour faire un hommage à ce pauvre idiot qui vous a donné là-dessus d'interminables écrits, soit avec un petit s pour dire que c'est en fin de compte sa façon à elle d'être agréable, n'est-ce pas, puisque c'est un vieux mot français qui veut dire ça, soit, mieux, cédille, a d e, à savoir que la moralité, il faut tout de même bien dire que ça se termine au niveau du Ça, et que ceci est assez court. Autrement dit, que ce dont il s'agit, c'est que l'amour soit impossible. Oui, et que le rapport sexuel s'abîme dans le non-sens, ce qui ne diminue en rien l'intérêt que nous pouvons avoir pour l'Autre.

C'est parce que, il faut le dire, la question est ceci, la question est ceci dans ce qui constitue la jouissance féminine pour autant qu'elle n'est Pas-toute occupée de l'homme, et même dirais-je que, comme telle, elle ne l'est pas du tout, la question est de savoir justement ce qu'il en est de son savoir.

Si l'inconscient nous a appris tant de choses, c'est d'abord ceci que quelque part dans l'Autre, ça sait, ça sait parce que ça se supporte justement de ces Signifiants dont se constitue le sujet. C'est là que ça prête à confusion, parce qu'il est difficile à une âme de ne pas penser que tout par le monde sait ce qu'il a à faire. La sphère immobile dont se supportait le dieu aristotélicien, s'il est demandé par Aristote de poursuivre son bien à son image, si je puis dire, c'est parce qu'elle est censée savoir son bien. Seulement là c'est justement quelque chose dont après tout la faille du discours scientifique - je ne dirai pas nous permet, nous oblige à nous passer. Il y a aucun besoin de savoir pourquoi ce dont Aristote part à l'origine, nous n'avons plus aucun besoin de savoir que, imputer à la pierre qu'elle sait le lieu qu'elle doit rejoindre, pour nous expliquer les effets de la gravitation. L'imputation à l'animal - c'est très sensible à lire dans Aristote le Traité de l'Âme -, c'est cette partie qui fait du savoir l'acte par excellence de quoi ? - de quelque chose, il faut pas croire qu'Aristote était si à côté de la plaque, de quelque chose qu'il voit comme n'étant rien que le corps, à ceci près que le corps, est fait pour une activité, une energeia et que quelque part l'entéléchie de ce corps peut se supporter de cette substance qu'il appelle l'âme. L'analyse à cet égard prête à cette confusion de nous restituer la cause finale, de nous faire dire que tout ce qui concerne au moins l'être parlant, la réalité est comme ça, c'est à dire fantasmatique, pour qu'elle soit comme ça.

Il s'agirait tout de même de savoir si c'est là quelque chose qui d'une façon quelconque puisse satisfaire au discours scientifique. Ce n'est pas parce qu'il y a des animaux qui se trouvent parlants, pour qui d'habiter le Signifiant, il résulte qu'ils en sont ~~les~~ sujets et que tout pour eux se joue au niveau du fantasme, mais d'un fantasme parfaitement désarticulable d'une façon qui rende compte de ceci qu'il en sait beaucoup plus qu'il ne croit quand il agit, lui, il suffit pas qu'il en soit ainsi pour que nous ayons là l'amorce d'une cosmologie, c'est l'éternelle ambiguïté du terme "inconscient". L'inconscient est supposé, sous prétexte que l'être parlant, il y a quelque part quelque chose qui en sait plus que lui, et bien sûr, ce qui sait a des limites, bien sûr, (l'être)

de l'inconscient, mais enfin ça n'est pas là un modèle recevable du monde. En d'autres termes, c'est pas parce qu'il suffit qu'il rêve pour qu'il voie ressortir cet immense bric à brac, ce garde-meuble avec lequel il a lui, particulièrement à se débrouiller, ce qui en fait assurément une âme, et une âme à l'occasion aimable, quand quelque chose veut bien l'aimer.

La femme ne peut aimer en l'homme, ai-je dit, que la façon dont il fait face au savoir dont il âme. Mais pour le savoir dont il (~~est/est~~^{hait}) la question se pose à partir de ceci qu'il y a quelque chose, si ce que j'avance est fondé, qu'il y a quelque chose dont il n'est pas possible de dire si ce quelque chose qui est jouissance, elle peut quelque chose en dire. En d'autres termes, ce qu'elle en sait et c'est là où je vous propose, au terme de cette conférence aujourd'hui, c'est à dire comme toujours, j'arrive au bord de ce qui polarisait tout mon sujet, c'est à savoir si la question peut se poser de ce qu'elle en sait ?

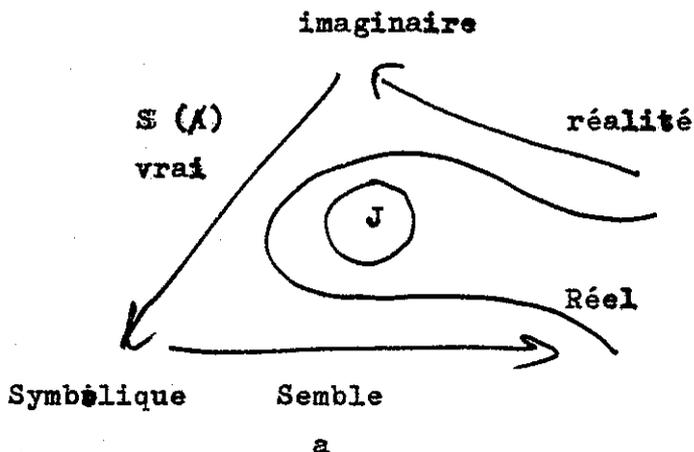
Ce n'est pas une toute autre question, à savoir ^{si} ce terme dont elle jouit au-delà de tout ce jouer qui fait son rapport à l'homme, si ce terme que j'appelle l'Autre, en le signifiant du A barré, si ce terme, lui, sait quelque chose ? Car c'est en cela qu'elle est elle-même sujette à l'Autre, tout autant que l'homme, est-ce que l'Autre sait ?

Il y avait un nommé Empédocle, dont comme par hasard, Freud comme ça se sert, de temps en temps comme de tire-bouchon, il y avait un nommé Empédocle dont nous ne savons là-dessus que trois vers mais dont Aristote tire très bien les conséquences quand il énonce qu'en somme, pour Empédocle, le dieu, le dieu était le plus ignorant de tous les êtres. Et ceci très précisément de ne point connaître la haine.

C'est ce que les Chrétiens plus tard ont transformé dans des déluges d'amour, malheureusement, ça ne colle pas, parce que ne point connaître la haine, c'est ne point connaître l'amour non plus. Si Dieu ne connaît pas la haine, il est clair pour Empédocle, qu'il en sait moins que les mortels.

De sorte qu'on pourrait dire que plus l'homme peut prêter à la femme à confusion avec dieu, c'est à dire ce dont elle jouit, moins il (~~est/est~~^{hait}), les deux orthographes : h a i t et e s t, et ~~est~~ dans cette affaire aussi, puisqu'après tout il n'y a pas d'amour sans haine, - moins il aime.

LACAN écrit d'abord :



Moi, j'aimerais bien que, de temps en temps, j'ai une réponse, voire une protestation. J'ai pas beaucoup d'espoir puisque, une des personnes qui, qui m'a donné autrefois cette satisfaction - il est vrai que je ne l'ai suppliée de tenir ce rôle qu'il y a une demi-heure, me prie d'y renoncer? Mais, s'il y avait quelqu'un par hasard, qui dans ce que j'ai dit la dernière fois, la dernière fois dont, dont je suis sorti moi-même - disons seulement assez inquiet pour ne pas dire plus, et ce qui se trouve à ma relecture s'avérer pour moi-même tout à fait supportable disons -. C'est ma façon à ~~xxxix~~ moi de dire que c'était très bien. Je ne serais pas mécontent si quand même quelqu'un pouvait me donner le témoignage d'en avoir entendu quelque chose. Il suffirait qu'une main se lève pour qu'à cette main si je puis dire je donne la parole. Je vois qu'il n'en est rien de sorte qu'il faut donc que je continue. Ça sera peut-être moins bien cette fois-ci.

Je voudrais partir d'une remarque, de quelques remarques dont les deux premières vont consister à rappeler ce qu'il en est du savoir, et puis à essayer de faire le joint à ce que pour vous aujourd'hui j'écrirais volontiers de l'hainamoration, qu'il faut écrire h.a.i.n.a.m.o.r.a.t.i.o.n. C'est le relief vous le savez, qu'a su

~~quand~~ introduire la psychanalyse pour situer, pour y situer la zone de son expérience. C'est de sa part un témoignage si je puis dire de bonne volonté. Si l'hainamoration justement, elle avait su l'appeler d'un autre terme que celui, batard, de l'ambivalence, peut-être, peut-être aurait-elle mieux réussi à réveiller le contexte de l'époque où elle s'insère. Peut-être aussi est-ce modestie de sa part. Et en effet, si j'ai terminé sur quelque chose, ce quelque chose ~~fx~~ grâce à quoi (...) faire qu'aborder ce qui m'avait polarisé pendant toute ~~mon~~ mon énonciation de la dernière fois, j'avais énoncé de ce dernier paragraphe qu'il y avait un nommé Empédocle, et j'avais fait remarquer que ce n'est pas pour rien que Freud s'en *arme*, que pour Empédocle, Dieu devait être le plus ignorant de tous les êtres, ce qui nous ~~conjoint~~ joint à la question du savoir, et ceci très précisément ~~disais-je~~ disais-je, de ne point connaître la haine. J'y ajoutais que les Chrétiens plus tard ont transformé cette non-haine de Dieu en une marque d'amour. C'est là que l'analyse, du corrélat qu'elle établit entre haine et amour, nous incite, nous incite à ce quelque chose d'un rappel où je reviendrai tout à l'heure, et qui est ~~axa-~~ exactement celui-ci, qu'on ne connaît point d'amour sans haine. C'est à dire que s'il y a connaissance de quelque chose, si cette connaissance nous ~~déçoit~~ déçoit, qui a été ~~formée~~ formée au cours des siècles, et qui ~~fait~~ fait qu'il nous faut rénover la fonction du savoir, c'est bien peut-être que la haine n'y a point été mise à sa place.

Il est vrai que là-dessus, ce n'est point non plus ce qu'il semble le plus désirable d'évoquer, et c'est pour ça que j'ai terminé de cette phrase qu'on pourrait dire que plus l'homme prête à la femme de le confondre avec dieu, c'est à dire ce dont elle jouit, - rappelez-vous mon schéma de la dernière fois, je ne ~~f~~ vais pas le refaire - moins il ~~fait~~ fait, et du même coup disais-je, d'avoir équivoqué sur le h a i t, et le est e.s.t en français, c'est à dire que dans cette affaire, aussi bien moins il aime. Ce n'était pas très heureux d'avoir terminé là-dessus, qui est pourtant une vérité.

C'est bien ce qui me fera aujourd'hui m'interroger une fois de plus sur ce qui se confond apparemment du vrai et du réel, telle que j'en ai apporté la notion, telle qu'elle s'esquisse dans l'expérience analytique, et - ce qu'il y a bien en effet à ne pas confondre. Bien sûr que le vrai s'affirme comme visant le réel, mais

Ce n'est là énoncé que comme fruit d'une longue élaboration, et je dirai plus, d'une réduction des prétentions à la vérité. Partout où nous la voyons se présenter, s'affirmer elle-même comme d'un idéal, de quelque chose dont la parole peut être le support, nous voyons que la vérité n'est pas quelque chose qui s'atteigne si aisément.

Dirai-je que si l'analyse se pose d'une présomption, c'est qu'il puisse s'en constituer un savoir sur la vérité dans le schéma le petit gramme que je vous ai donné du discours analytique, le petit (a) s'écrit en haut et à gauche :

$$\frac{a}{S^2},$$

(et ~~a~~) soutient de cet S^2 , le savoir en tant qu'il est à la place de la vérité. C'est de là (que) interpelle le S prié de dire n'importe quoi, (doit) aboutir à la production du S 1, du signifiant dont puisse se résoudre quoi? ~~(xaxix)xaxixxixxixaxixaxix~~
~~xixaxixxix~~¹ - justement son rapport à la vérité :

$$\frac{a}{S^2} \rightarrow \frac{a}{S^1}$$

La vérité disons, pour trancher dans le vif, est d'origine aletheia, sur laquelle tend à spéuler Heidegger, (emet), le terme hébreu, qui, comme tout usage de ce terme vérité a origine juridique. De nos jours encore, le témoin est prié de dire la vérité, rien que la vérité, et qui plus est, toute s'il peut. Comment hélas pourrait-il ? Toute la ^{vérité} ~~question~~ sur ce qu'il sait. Mais ce qui est cherché et justement plus qu'en tout autre dans le témoignage juridique, c'est quoi ? - c'est de pouvoir juger ce qu'il en est de la jouissance, et je dirai plus loin, c'est que la jouissance s'avoue, et justement en ceci qu'elle peut être inavouable, que la vérité cherchée, c'est justement celle-là plus que toute autre en regard de la loi qui, cette jouissance, la règle

C'est aussi bien en quoi au terme de Kant, le problème s'évoque, s'évoque de ce que doit faire l'homme libre au regard du tyran, du tyran qui lui propose toutes les jouissances en échange de ceci: qu'il dénonce l'ennemi dont le tyran redoute qu'il soit

en ce qui est de la jouissance, celui qui la lui dispute. Comment ne se voit-il pas que la question d'ailleurs que, qui s'évoque de cet impératif au nom de rien de ce qui est de l'ordre du pathétique ne doit diriger le témoignage, de ce qui s'en évoque après tout, et si ce dont l'homme libre est prié de dénoncer l'ennemi, le rival, si c'était vrai ? Doit-il le faire ?

Est-ce qu'il ne se voit pas, rien qu'à ce problème évoqué que, s'il est quelque chose qui assurément nous inspire toute la réserve qui est bien celle que nous avons toutes - que nous avons tous c'est que toute la vérité, c'est ce qui ne peut pas se dire. C'est ce qui ne peut se dire qu'à condition de ne pas la pousser jusqu'au bout, de ne faire que la mi-dire.

Il y a autre chose qui nous ligote quant à ce qu'il en est de la vérité, c'est que la jouissance, c'est une limite, c'est quelque chose qui tient à la structure même qu'évoquaient, au temps où je les ai construits pour vous, mes quadripodes, c'est que la jouissance ne s'interpelle, ne s'évoque, ne se traque, ne s'élabore, qu'à partir d'un semblant.

L'amour lui-même, ai-je souligné la dernière fois, - s'adresse du semblant. Il s'adresse du semblant et aussi bien, s'il est bien vrai que l'Autre ne s'atteint qu'à s'accoler, comme je l'ai dit la dernière fois, au petit (a) cause du désir, c'est aussi bien au semblant d'être qu'il s'adresse. Cet être, là n'est pas rien, il est supposé à ce quelque chose, à cet objet qu'est le petit (a).

Mais ici, ne devons nous pas retrouver cette place qu'en tant que tels ils répondent à quelque imaginaire. Assurément cet imaginaire, je l'ai désigné expressément de l'i, du petit i mis ici isolé du terme imaginaire, et que c'est à ce en quoi ce n'est que de l'habillement, de l'habillement de l'image de soi qui vient envelopper l'objet cause du désir que se soutient le plus souvent, c'est l'articulation même de l'analyse, que se soutient le plus souvent le rapport objectal. Cette affinité du petit (a) à cette enveloppe, c'est là un joint, il faut le dire, un de ces joints majeurs à avoir été avancés par la psychanalyse, et qui pour nous est le point, le point de suspicion qu'elle introduit essentiellement.

C'est là que ce qui peut nous venir à dire du réel se distingue. Car le réel, si vous le prenez tel que j'ai cru au cours

des temps, temps qui sont ceux de mon expérience, le réel ne saurait s'insérer que d'une impasse de la formalisation, et c'est en quoi j'ai cru pouvoir en dessiner le modèle de la formalisation mathématique en tant qu'elle est l'élaboration la plus poussée qu'il nous ait été donné de produire, l'élaboration la plus poussée de la signification, d'une signification dont en somme - je parle de la formalisation mathématique, on peut dire qu'elle se fait au contraire du sens, j'allais presque dire à contresens. Le " ça ne veut rien dire " concernant les mathématiques, c'est ce que disent de notre temps les philosophes des mathématiques, fussent-ils mathématiciens eux-mêmes, j'ai assez souligné les Principia de Russell.

Et pourtant ne peut-on pas dire que ce réseau si loin poussé de la logique mathématique précisément, pour autant qu'au regard de ce qui a trouvé sa pointe d'une philosophie bien forcée de sortir de ses propres retranchements, - le sommet, c'est Hegel - ne peut on pas dire qu'au regard de cette plénitude des contrastes dialectisés, dans l'idée d'une progression historique dont il faut dire que rien ne nous atteste la substance, ne peut-on pas dire qu'au regard de cela, ce qui s'énonce de cette formalisation si bien faite, à ne se supporter que de l'écrit, soit quelque chose qui ne nous sert, ne nous servirait s'il le fallait dans le procès analytique, que de ce qui désigne, - que de ce que s'y désigne ça, qui retient les corps invisiblement, et s'il m'était permis d'entonner/ en donner) une image, je la prendrai aisément de ce qui dans la nature paraît le plus se rapprocher de ce qui fait que l'écrit exige en quelque sorte cette réduction aux dimensions, dimensions ~~de~~, de la surface et qui, d'une certaine façon se trouve supporté, dirais-je, dans la nature de ce quelque chose dont déjà s'émerveillait Spinoza, c'est à savoir le travail de texte qui sort du ventre de l'araignée. La toile d'araignée, fonction vraiment miraculeuse à voir en quelque sorte s'en supporter déjà en ce point opaque de cet étrange être, les paraitres de la surface elle-même, celle qui pour nous permet le dessin de la trace de ces écrits, et qui sont enfin le seul point où nous trouvons saisissables ces limites, ces points d'impasse, de sans issue que, le réel, le fait entendre comme s'accédant du symbolique à son point le plus extrême.

C'est en cela que je ne crois pas vain qu'après un travail d'élaboration dont je n'ai point à rappeler la date ici, ni maintenant, j'en sois venu à l'écriture de ce petit (a), de ce Grand la : signifiant, du grand A en tant que barré et du grand Q. Leur écriture même constitue le support qui va au delà de la parole, qui pourtant ne sort pas des effets mêmes du langage et où se désigne ce quelque chose où, à centrer le symbolique, quelque chose qui importe, à condition bien sûr de savoir s'en servir, mais de s'en servir pourquoi ? - pour retenir une vérité congrue. Non pas cette vérité qui se prétend d'être toute, celle justement, celle à laquelle nous avons affaire d'un mi-dire, celle qui s'avère se mettre en garde d'aller jusqu'à l'aveu, l'aveu qui serait le pire, celle qui se met en garde dès la cause du désir.

Elle le présume, ce désir, inscrit d'une contingence corporelle. Je vous rappelle la façon dont je supporte ce terme de contingence. On peut dire que le phallus, tel que dans l'expérience analytique il s'aborde, comme le point-élé, le point extrême de ce qui s'énonce comme cause du désir, on peut dire que l'expérience analytique ne cesse pas de l'écrire.

Or, si je l'appelle contingence, c'est pour autant que c'est là que l'expérience analytique rencontre son terme, que tout ce qu'elle peut produire, c'est ce S^1 , de ce Signifiant, de ce Signifiant dont la dernière ^{fois} je pense que vous avez encore le souvenir de la rumeur que j'ai réussi à produire de cet auditoire en le qualifiant comme signifiant de la jouissance même la plus idiote, et on me l'a fait remarquer, dans les deux sens du terme, celle de l'idiot d'une part, qui a bien ici sa fonction de référence, et celle aussi qui est la plus singulière.

C'est dans ce ; ne cesse pas de s'écrire que réside la pointe de ce que j'ai appelé contingence. La contingence, si comme je le dis elle s'oppose à l'impossible, c'est pour autant que le nécessaire, c'est le : ne cesse pas de ne pas s'écrire - je vous demande pardon, c'est le nécessaire qui ici nous introduit ce : ne cesse pas, mais le : ne cesse pas du nécessaire, c'est le : ne cesse pas de s'écrire.

Or, c'est bien là l'apparente nécessité, à quoi nous même l'analyse, de la référence au phallus. Le : ne cesse pas de ne pas

s'écrire que j'ai dit par lapsus à l'instant, c'est l'impossible, l'impossible tel que je le définis de ce qu'il ne puisse en aucun cas s'écrire. C'est en quoi je désigne ce qu'il en est du rapport sexuel. Il ne cesse pas de ne pas s'écrire, mais la correction que de ce fait il nous permet d'apporter à l'apparente nécessité de la fonction phallique, c'est ceci : c'est que c'est réellement, en tant que mode du contingent, c'est à dire que le : ne cesse pas de s'écrire doit s'écrire, cesse justement de ne pas s'écrire. C'est comme contingence, contingence en quoi se résume tout ce qu'il en est de ce qui pour nous soumet le rapport sexuel, à n'être pour l'être parlant que le régime de la rencontre, c'est en ce sens qu'on peut dire que par la psychanalyse, le phallus, le phallus réservé dans les temps antiques aux mystères, a cessé de ne pas s'écrire, rien de plus. Il n'est pas entré dans le : ne cesse pas, dans le champ d'où dépendent la nécessité d'une part, et (plus haut), l'impossible.

Le vrai donc ici témoigne qu'à mettre en garde comme il le fait contre l'imaginaire, il a beaucoup à faire avec ~~un~~ la (mathématique).

C'est en fin de compte ces trois termes, ceux que j'inscris du petit (a), du S de A barré et du grand O, c'est sous un angle dépréciatif que je les apporte. Ce que nous démontre la conjonction de ces 3 termes, c'est justement ce qui s'inscrit de ce triangle de ce triangle constitué de l'imaginaire, du symbolique et du réel, mais où se désignent, de leur jonction - quoi ?

A droite, le peu de réalité dont se supporte ce principe qu'a promu Freud comme étant celui qui s'élabore d'un progrès, lequel serait dans son fonds celui du principe du plaisir, le peu de réalité. c'est à dire ceci que tout ce qu'il nous est permis d'aborder de réalité reste enraciné dans le fantasme.

D'autre part, S de A barré, qu'est-ce d'autre que l'impossibilité de dire tout le vrai dont je parlais tout à l'heure?

Et enfin troisième terme, ceci, ceci par quoi le symbolique, à se diriger vers le réel nous démontre la vraie nature de cet objet petit (a) que tout à l'heure j'ai qualifié de semblant d'être, non au hasard, c'est bien de ce qu'il semble nous donner le support de l'être, c'est bien aussi de ce qui se confirme de tout ce qui s'est élaboré comme tel et quoi que ce soit, de l'être et même

de l'essence, que nous pouvons, à le lire à partir de l'expérience analytique, à lire Aristote par exemple, voir que ce dont il s'agit, c'est de l'objet petit (a). Que la contemplation, par exemple, aristotélicienne est le fait de ce regard tel que je l'ai défini dans les Quatre Concepts Fondamentaux de la Psychanalyse comme représentant un un des 4 supports qui font la cause du désir.

C'est donc d'une telle graphification, pour ne pas parler de graphe, puisqu'aussi bien un graphe, c'est un terme qui a un sens très précis dans la logique mathématique, dans cette graphification que se montrent ces correspondances qui font du réel un ouvert, entre le semblant qui résulte du symbolique et la réalité telle qu'elle se supporte dans le concret de la vie humaine, dans ce qui mène les hommes, dans ce qui les fait foncer toujours par les mêmes voies, et dans ce qui les fait encore produire d'autres hommes, dans ce qui fait que, à jamais l'encore-à-naître ne donnera rien que l'encor-né.

De l'autre côté, ce petit (a), ce petit (a) qui lui, d'être dans la bonne voie somme toute, nous ferait prendre, ^{vous être} au nom de ceci qu'il est apparemment bien quelque chose, (ne) se résout en fin de compte que de son échec, que de justement ne pouvoir s'inscrire d'aucune façon complètement à l'abord du réel. Le vrai alors, le vrai alors bien sûr, c'est cela, à ceci près que ça ne s'atteint jamais que par des voies tordues, et que tout ce à quoi le vrai auquel couramment nous sommes amenés à faire appel, c'est simplement à rappeler ceci qu'il ne faut pas se tromper, qu'il ne faut pas croire qu'on est déjà même dans le semblant, qu'avant le semblant dont en effet tout se supporte pour rebondir dans le fantasme, qu'avant ~~cela~~ et cela, il y a à faire une distinction sévère, de l'imaginaire et du réel, qu'il ne faut pas croire que ce semblant, ce soit d'aucune façon nous-mêmes qui le supportons même, ^{NOUS} ~~qu'on~~ ne sommes même pas et semblant, nous sommes à l'occasion ce qui peut en occuper la place, et y faire régner quoi ?

Ce qui assurément pour nous en tenir à cet immédiat d'aujourd'hui, me permet de dire qu'après tout l'analyste, dans tous les ordres de discours qui sont ceux en tout cas qui se soutiennent actuellement, et ce mot actuellement n'est pas rien, si nous donnons à l'acte son plein sens aristotélicien, de tous les discours qui se soutiennent actuellement, c'est bien l'analyste qui, à mettre l'objet (a) à la place du semblant est dans la position la plus convenable

à faire ce qu'il est juste de faire, à savoir interroger, interroger comme du savoir ce qu'il en est de la vérité.

Qu'est-ce que c'est, le savoir ? Il est étrange que mis à part DESCARTES dont ce n'est ^{pas} pour rien qu'il est à l'orée de la science moderne, (il n'est) pas le seul, mais qui l'est tout de même, qu'avant DESCARTES, la question du savoir n'ait jamais été posée. Qu'il ait fallu en quelque sorte ce quelque chose qu'est l'analyse, et qui est venu nous annoncer qu'il y a du savoir qui ne se sait pas, et que c'est à proprement parler un savoir qui se supporte du Signifiant comme tel, qu'un rêve, ça n'introduit à aucune expérience insondable, à aucune mystique, que ça se lit dans ce qui s'en dit et qu'on pourra même aller plus loin, à en prendre les équivoques au sens le plus anagrammatique du mot, que c'est à ce point du langage où un Saussure se posait la question de savoir si même dans les vers saturniens, où il trouvait les plus étranges ponctuations d'écrit, c'était ou non intentionnel. C'est là où Saussure en quelque sorte attend Freud, c'est là que se renouvelle la question du savoir .

Si vous voulez bien, ici, me pardonner quelque chose que j'emprunterais à un tout autre registre, celui des vertus inaugurées par la religion chrétienne, mais vous verrez que ce n'est pas déplacé puisque, il faudra bien que, que nous venions à en parler, de la dite religion, il y a là une sorte d'effet tardif de rejet, de surcroît de charité. Qu'est-ce qui a bien pu, si ce n'est je ne sais quelle parenté, affinité avec ce qui dans le genre de cet animal qui est parlant, participe du don, comme on dit ? Je ne le vois pas ailleurs que dans ce don de Freud de nous avoir dit que l'inconscient, ça avait au moins ce petit degré d'amerçage grâce à quoi la misère pouvait se dire qu'il y avait quelque chose qui, là, vraiment, et non pas comme on l'avait dit jusque là, transcendait, rien d'autre que ce langage qu'elle habite, cette espèce, rien d'autre que ce langage, et que de ce langage, elle se trouvait en somme avoir dans ce qu'il en est de sa vie quotidienne, support de plus de raison qu'il n'en pouvait apparaître, à savoir que cette poursuite vaine d'une sagesse inattingible et toujours vouée à l'échec, il y en avait déjà là.

Mais alors, est-ce qu'il me faut tout ce détour pour poser la question, la question du savoir sous la forme : qu'est-ce qui sait ? Serend-on compte que c'est l'Autre, l'Autre avec un grand A

tel qu'au départ je l'ai posé comme rien d'autre que le lieu où la Signifiant se pose et sans lequel rien ne nous indique qu'il n'y ait nulle part une dimension de vérité. Dit mention, en deux mots : la résidence du dit, le dit dont le savoir pose l'Autre comme lieu.

Le statut du savoir implique comme tel qu'il y en a déjà, du savoir, et dans l'Autre, qu'il est à pondre, en deux mots; c'est pourquoi il est fait d'apprendre, en un seul. Le sujet résulte de ce qu'il doit être appris, ce savoir, et même mis à prix, p.r.i.x, c'est à dire que c'est son coût qui l'évalue, non pas comme d'échange mais comme d'usage. La savoir vaut juste autant qu'il coûte beau coût. en deux mots et c.o.û.t, avec accent grave, beaucoup, de ce qu'il faut faire y mettre de sa peau, de ce qu'il soit difficile, difficile de quoi ? - eh bien ! mais de l'acquérir que d'en jouir.

Là dans le jouir, sa conquête, à ce savoir, sa conquête se renouvelle dans le chaque fois que ce savoir est exercé. Le pouvoir qu'il donne restant toujours tourné vers sa jouissance. Il est étrange que ceci n'ait jamais été mis en relief, que le sens de ce savoir soit tout entier là, que la difficulté de son exercice lui-même, c'est cela qui rehausse celle de son acquisition. C'est de ce que, à chaque exercice, cette acquisition se répète qu'il ne fait pas question de laquelle de ces répétitions, de laquelle est à poser comme première, dans son (à prix). Bien sûr, il y a des choses qui courent, et qui ont tout à fait l'air de marcher comme des petites machines, on appelle ça des ordinateurs. Mais qu'est-ce qui va dire qu'un ordinateur pense, moi je le veux bien, mais qu'il sache, qu'est-ce qui va le dire ? La fondation d'un savoir, c'est ce que je viens de dire, c'est que la jouissance de son exercice, c'est la même que celle de son acquisition. C'est ainsi puisque, comme vous le voyez, là se rencontre de façon sûre, plus sûre que dans Marx lui-même ce qu'il en est d'une valeur d'usage, puisqu'aussi bien dans Marx elle n'est là que pour faire point idéal par rapport à la valeur d'échange où tout se résume.

Et justement, parlons-en, de cet (à prix/appris) qui ne repose pas sur l'échange. Du savoir d'un Marx lui-même, puisque je viens de l'évoquer, - du savoir d'un Marx lui-même dans le politique, qui n'est pas rien, hein ? On ne fait pas commarx, si vous me permettez. Pas plus qu'on ne peut de celui de Freud faire fraude. Il y a qu'à regarder pour voir que partout où on ne les retrouve pas

ces savoirs, de se les être faits entrer dans la peau par de dures expériences, hein ? eh ben ! ça retombe sec, ça ne s'importe ni ne s'exporte. Il n'y a pas d'information qui tienne, sinon de la mesure d'un former à l'usage.

Ainsi se déduit du fait que le savoir est dans l'Autre qu'il ne doit rien à l'être, si ce n'est que celui-ci en ait véhiculé la lettre; d'où il résulte que l'être puisse tuer là où la lettre reproduise. Mais reproduire jamais le même, jamais le même être de savoir. Je pense que vous sentez là quant au savoir, la fonction que je donne à l'être, c'est celle à propos de quoi je vous prie de ne pas trop vite glisser du côté des prétendus messages, c'est celle qui la fait analogue d'un germe, de ce germe que nous devons si sévèrement, si nous sommes dans la ligne de la physiologie moléculaire, que nous devons si sévèrement séparer des corps auprès desquels ils véhiculent vie et mort tout ensemble.

Marx et Lénine, Freud et Lacan, ne sont pas couplés dans l'être, c'est par la lettre qu'ils ont trouvé dans l'Autre que, comme êtres de savoir, ils procèdent (deux par deux/ d'eux par d'eux) dans un Autre supposé. Le nouveau de leur savoir, c'est que n'en est pas supposé - quoi ? que l'Autre en sache rien. - Non pas bien sûr l'être qui y a fait ~~l'être~~ lettre, car c'est bien de l'Autre qu'il a fait lettre à ses dépens, au prix de son être, au prix de son être, mon dieu ! (et) pour chacun, pas de rien du tout, mais non plus pas de très beaucoup.

Pour dire la vérité, ces êtres, ces êtres d'où se fait à la lettre, je vais vous faire sur eux une petite confidence : je ne pense pas, malgré tout ce qu'on a pu raconter par exemple de LENINE, que la haine ni l'amour, que l'hainamoration, ça en ait vraiment étouffé aucun. Qu'on ne me raconte pas d'histoire à propos de Madame Freud, hein ? Là-dessus j'ai le témoignage de Jung, qui disait la vérité, c'était même son tert, il ne disait que ça ! Ceux qui arrivent à faire ces sortes de rejets d'être, encore, c'est plutôt ceux qui y participent du mépris que je vous ferai écrire cette fois, puisqu'aujourd'hui je m'amuse, avec l'apparis et le reste, m é p r i x. Ça fait Uniprix. Nous sommes quand même au temps des Supermarkets. Alors il faut savoir ce qu'on est capable de produire, même en fait d'être.

Oui ! L'embêtant est ceci, c'est que l'Autre, le lieu lui, comme je vous l'ai dit, ne sache rien. On peut plus haïr Dieu si lui-même ne sait rien, rien de ce qui se passe notamment. Quant on pouvait le haïr,

on pouvait croire qu'il nous aimait : puisqu'il nous le rendait pas !
C'était pas apparent... Malgré que dans certains cas, on y a mis toute la
gomme.

Enfin, comme j'arrive au bout de ces discours que j'ai le cou-
rage de tenir seul devant vous, je voudrais, puisque c'est là une idée qui
me vient, et qu'après tout c'est une idée aussi à laquelle j'ai un tout
petit peu réfléchi, c'est que le Christ en somme, (dont/quand) on nous
explique le malheur par une idée de sauver les hommes, je trouve plutôt que
c'était de sauver Dieu qu'il s'agissait, en redonnant un peu de présence,
d'actualité à cette haine de Dieu, sur laquelle bien sûr, nous sommes pour
cause plutôt nous.

C'est de là que je dis que l'imputation de l'inconscient est
un fait de charité incroyable : ils savent, ils savent, les sujets !
Enfin tout de même, ils ne savent pas tout. Au niveau de ce Pastout, il
n'y a plus que l'Autre, à ne pas savoir. C'est l'Autre qui fait le Pastout,
justement en ce qu'il est la barre du Pas savant du tout, dans ce Pastout.

Alors momentanément bien sûr, ça peut être commode de le rendre
responsable, de le rendre responsable de ceci à quoi aboutit l'analyse, à
quoi aboutit l'analyse de la façon la plus avouée, à part ceci que personne
ne s'en aperçoit, c'est qu'en somme si le désir, la libido, est masculine,
eh bien ! La chère femme, c'est justement que de là où elle est Toute,
c'est à dire d'où la voit l'homme, et rien que de là, qu'elle peut avoir
un inconscient; et à quoi ça lui sert, ben ça lui sert comme chacun sait à
faire parler l'être parlant ici réduit à l'homme, c'est à dire, je ne sais
pas si vous l'avez bien remarqué dans la théorie analytique, à n'exister
que comme mère. Elle a des effets d'inconscient, mais son inconscient à la
limite où elle n'est pas responsable de l'inconscient de tout le monde,
c'est à dire au point où l'Autre^a qui ~~est~~ elle a affaire, le grand Autre,
ou l'Autre fait qu'elle ne sait rien parce que lui, l'Autre, c'est trop
clair, c'est d'autant moins que c'est très difficile de soutenir son exis-
tence, eh ben ! on ne peut pas dire que tout ceci lui fasse la part belle.

J'ai joué en somme la dernière fois, comme je me le permets,
sur l'équivoque un peu tirée par les cheveux, de il hait, et il est, je n'en
jouis pas, sinon à poser la question que, elle soit digne de la paire de
ciseaux, c'est justement de quoi il s'agit dans la castration. Que l'être
provoque la haine, comme tel, n'est, disons, pas exclu.

Parce que si toute l'affaire d'Aristote, ça a été de concevoir

l'être comme étant ce par quoi les êtres moins êtres participent au plus haut des êtres, c'est formidable, c'est formidable que Saint-Thomas a réussi à réintroduire ça dans une tradition chrétienne qui bien entendu, pour s'être répandue chez les Gentils, était bien forcée de s'y être tout entière formée de sorte qu'il n'avait qu'à tirer sur les ficelles pour que ça remarche.

Mais enfin se rend on compte que dans la tradition juive, la coupure ne passe pas du plus parfait au moins parfait, que le moins parfait est tout simplement ce qu'il est, à savoir radicalement imparfait, et qu'il n'y a strictement qu'à obéir au doigt et à l'oeil, si j'ose m'exprimer ainsi, à celui qui porte un nom, Yahvé, avec d'ailleurs quelques autres noms dans l'entourage, qui ne sont pas exclus comme tels, mais celui-ci a fait choix de son peuple, et il y a pas à aller contre. Est-ce que là ne se dénote pas que c'est bien le lieu que de l'être -haïr, de la trahir à l'occasion. Et c'est ce dont bien évidemment les Juifs ne se sont pas privés, ils ne pouvaient pas en sortir autrement. Nous en sommes sur ce sujet de la haine si étouffée, que personne ne s'aperçoit qu'une haine, une haine solide, ça s'adresse à l'être, à l'être même de quelqu'un qui n'est pas forcément Dieu.

On en reste, et c'est bien en quoi j'ai dit que le petit (a) est un semblant d'être, on en reste à la notion, et c'est là que l'analyse, comme toujours, est un petit peu boiteuse, on en reste à la haine jalouse, celle qui jaillit de la jalousie, de celle qui s'imajailissent du regard chez Saint-Augustin, qui l'observe, le petit bonhomme, il est là en tiers, il observe le petit bonhomme et il voit que palidus, il en pâtit, d'observer suspendu à la tétine son conlactaneum suum. Oui ! Heureusement que c'est la jouissance substitutive première dans l'énonciation freudienne.

Le désir évoqué d'une métonymie qui s'inscrit d'une demande supposée, adressée à l'Autre, de ce noyau de ce que j'ai appelé "digne" dans mon article - dans mon séminaire sur la psychanalyse, sur l'Éthique de la Psychanalyse, la Chose Freudienne en d'autres termes, le prochain même que Freud se refuse à aimer au-delà de certaines limites. L'enfant regardé lui, l'a, le petit (a).

avoir/
Est-ce qu'à voir l'(a), c'est l'être ?

Voilà la question sur laquelle je vous laisse aujourd'hui, et si vous voulez lire d'ici la prochaine fois que je vous verrai, c'est si mon souvenir les bon le 10/4, ce que j'ai écrit sur la Bedutung des Phallus, sur la signification du Phallus, en français, si vous voulez le lire, vous verrez à quoi conduit la dernière question sur laquelle je vous laisse.

Y en a toujours autant !

Je ne vous parle guère de ce qui paraît quand il s'agit de quelque chose de moi, d'autant plus qu'il faut en général assez l'attendre pour que, pour moi, l'intérêt s'en distancie .

Néanmoins, il serait pas mauvais, pour la prochaine fois qui sera le 8 mai (pas avant puisque le 17 de ce mois sera en pleines vacances de pâques), je vous prévien donc que le prochain rendez-vous est le 8 mai . Il serait pas mauvais que vous ayez lu quelque chose que j'ai intitulé "L'étourdit" en écrivant dit, et qui part de la distance qu'il y a du dire au dit .

Qu'il n'y ait d'être que dans le dit, c'est une question que nous laisserons en suspens .

Il est certain qu'il n'y a du dit que de l'être mais cela n'impose pas la réciproque ; par contre, ce qui est mon dire, c'est qu'il n'y a de l'inconscient que du dit . Ça, c'est un dire .

Comment dire ? C'est là la question . On ne peut pas dire n'importe comment et c'est le problème de qui habite le langage, à savoir de nous tous .

C'est bien pourquoi aujourd'hui et à propos de cette béance que j'ai voulu exprimer un jour en distinguant de la linguistique ce que je fais ici, c'est-à-dire de la linguisterie, à savoir ce qui se fonde dans ce que je viens d'énoncer tout d'abord et qui est assuré : que nous ne pouvons traiter de l'inconscient qu'à partir du dit et du dit de l'analysant .

C'est bien dans cette référence que j'ai demandé à quelqu'un qui, à ma grande reconnaissance, a bien voulu y accéder, c'est-à-dire un linguiste, de venir aujourd'hui devant vous et je suis sûr que vous en tirerez profit, ce qu'il en est actuellement de la position du linguiste . Je veux même pas indiquer ce qui ne peut pas manquer, dans un tel énoncé, de vous intéresser .

Que quelqu'un m'ait écrit à propos d'un article comme ça qui était paru quelque part, que quelqu'un m'ait écrit qu'il y a dans la position du linguiste quelque chose qui se déplace, c'est ce que j'ai souhaité qu'aujourd'hui quelqu'un vous informe et personne n'en est plus qualifié que celui que je vous présente, à savoir Jean-Claude MILNER : unlinguiste .

J. C. MILNER

De la grammaire, il y en a toujours eu, il y en a eu avant les modernes et y en aura après .

Pour la linguistique, c'est autre chose, si l'on entend par linguistique ce qu'il faut entendre : quelque chose d'assez précis, c'est à dire un champ, un discours qui considère le langage comme objet de science .

Que le langage, peu importe le nom, que le langage soit objet de science, c'est une proposition qui n'a rien de trivial et qui est même d'un certain point de vue hautement invraisemblable ; néanmoins une discipline s'est constituée autour de cette hypothèse et on sait généralement à quel prix, par quelles voies cette discipline s'est constituée.

Historiquement et d'un point de vue systématique, le départ c'est le cours de linguistique de Saussure qui articule donc la linguistique comme science autour d'un certain nombre de propositions enchaînées . De ces propositions, j'en retiendrai trois pour, disons, résumer le premier abord de la linguistique prise comme science .

La première de ces propositions, c'est que le langage, en tant qu'il est objet de la linguistique, n'a comme propriétés que celles qui se déduisent analytiquement de sa nature de signe . Cette proposition peut s'analyser en deux sous-propositions : la première, c'est que le langage n'a pas de propriétés spécifiques par rapport à d'autres systèmes de signes ; la deuxième, c'est que la notion de signe est essentielle à la linguistique . Autrement dit, on peut définir la linguistique comme le type général de toute théorie des systèmes signifiants .

La deuxième grande proposition qui s'enchaîne à la première : c'est que les propriétés de tout système de signes peuvent être décrites par des opérations assez simples ; ces opérations étant elles-mêmes justifiées par la nature même du signe : essentiellement sa nature d'être biface et d'être abstrait : par exemple, parmi ces opérations, une qui est bien connue : la commutation . Ces opérations n'ont rien de spécifique au langage, elles pourraient être appliquées et ont été appliquées à d'autres systèmes .

La troisième proposition : c'est que l'ensemble des propriétés de la langue, donc l'objet de la linguistique, ce qu'on peut appeler, cet ensemble, ce qu'on peut appeler la structure est en quelque sorte du même tissu que les données observables . Cette structure n'a rien qui

soit caché, rien qui soit secret, elle s'offre à l'observation et les opérations du linguiste ne font que élucider, expliciter ce qui est co-présent aux données .

Ces trois propositions ont donné naissance à un type de linguistique bien connu : la linguistique structurale . C'est un fait important que ces trois propositions ont été, toutes les trois, réfutées . Autrement dit, dans le mouvement même de la linguistique considérée comme science, une autre hypothèse, une autre théorie du champ s'est proposée qui s'articule par trois propositions également et qui prennent le contre-pied de celles que je viens d'énoncer .

Je commencerai par la dernière : pour analyser...Donc, première proposition de cette nouvelle théorie qui correspond au contre-pied de la troisième que j'ai énoncée précédemment : pour analyser une langue, on a besoin de faire intervenir des relations abstraites qui ne sont pas forcément représentées dans les données elles-mêmes . Autrement dit, il n'y a pas une seule structure qui serait co-présente aux données mais il y a au moins deux structures : une qui est observable, qu'on appelle la structure de surface et l'autre ou plusieurs autres qui ne sont pas observables, dont la structure dite profonde .

Deuxième proposition articulée qui prend donc le contre-pied de la deuxième proposition structuraliste : ces deux structures, structure de surface et structure profonde, sont reliées entre elles par des opérations complexes, en tout cas trop complexes pour être tirées de la nature même du signe : par exemple : ce qu'on appelle généralement les transformations .

Et la première proposition structuraliste trouve son contre-pied dans la troisième proposition transformationnelle, transformationnaliste : ces transformations sont spécifiques au langage, autrement dit, aucun autre système connu ne présente des opérations du type des transformations, autrement dit encore : il y a des propriétés spécifiques au langage .

Un corollaire que je n'explique pas, dont je n'explique pas les raisons : c'est que la notion de signe comme telle est aucunement nécessaire à la linguistique . On peut parfaitement développer la linguistique comme science sans faire usage de la notion de signe saussurien, de la notion de signifiant par opposition au signifié ; ce qui, disons par parenthèse, rend quelque peu comiques certaines assertions récentes suivant lesquelles c'est du côté de la linguistique

qu'il faudrait se tourner pour comprendre la notion de signifiant .

Ce changement à l'intérieur de la linguistique a toutes les apparences extérieures de ce qu'on a appelé une refonte, c'est-à-dire le passage d'une certaine configuration du champ d'une science à une autre configuration de ce champ . Cette seconde configuration intégrant la première et la présentant comme un cas particulier de son propre..., de sa propre analyse et ainsi la linguistique structuraliste est réfutée par la linguistique transformationnelle et en même temps elle y est intégrée puisque la linguistique structurale apparaît comme un cas particulier, plus restrictif de la linguistique transformationnelle .

Loin donc que ce passage d'une linguistique à une autre puisse prendre les..., disons puisse se qualifier comme une difficulté ou comme une crise, le fait que ce type de refonte soit possible paraît plutôt une preuve que la linguistique est bien intégrée au champ des sciences.

Voilà en gros la présentation la plus courante que l'on puisse faire du système de la linguistique . Ce que j'ai essayé de montrer ici, c'est qu'en réalité la situation est toute différente . Il n'y a pas dans les difficultés..., il y a premièrement des difficultés aujourd'hui dans le champ de la linguistique et ces difficultés ne se présentent pas comme les signes avant-coureurs d'une refonte, c'est-à-dire comme les signes avant-coureurs d'une nouvelle figure de la linguistique qui intégrerait la précédente mais comme les signes d'une difficulté de fond : ce qu'on appelle couramment une crise et j'essayerai de montrer en dernier lieu le noyau, le principe de cette crise .

Je vais donc considérer successivement quelques problèmes de brouillage, d'antinomies qui sont recouvertes par la linguistique dite transformationnelle .

La première sera l'antinomie, la...comment dire, la, la possibilité d'interpréter de deux manières différentes l'opposition de la structure de surface à la structure de profondeur .

Pour présenter de façon simple le problème, on peut ne considérer que le donné à expliquer pour une grammaire transformationnelle, c'est mettons, un ensemble de phrases que l'on considère comme appartenant à un ensemble bien formé, par exemple, je prends un exemple tout-à fait abstrait : une phrase positive, assertive, active sera reliée, sera classée dans le même ensemble que la version négative de cette même phrase, dans le même ensemble que la version interrogative de cette même phrase et dans le même ensemble que la version passive de cette même

phrase . On a donc un ensemble . On peut se poser des questions sur la façon dont l'ensemble sera reconstruit mais enfin voilà le donné . Et bien, cet ensemble, on peut admettre que s'il est bien formé, il se justifie par une propriété commune à tous les éléments de l'ensemble, opération très simple . Question : cette propriété commune est-elle une réalité ou un flatus vocis ? Autrement dit l'interprétation de cette proposition "il y a une propriété commune aux ensembles...", aux phrases de l'ensemble" peut avoir une version réaliste ou une version nominaliste .

Si on adopte l'interprétation réaliste, cela revient à dire que on a une réalité, que cette propriété commune est une réalité . Cette réalité est de type langagier, linguistique . Autrement dit que la propriété commune à toutes les phrases de l'ensemble se représentera sous la forme d'une structure linguistique ; cette structure étant évidemment qualifiée pour être la structure profonde des phrases appartenant à l'ensemble . A partir de cette structure, il suffira de construire un certain nombre de règles des transformations qui permettront d'obtenir donc, à partir de la structure commune, par une série d'opérations différentes, tel et tel élément différencié de l'ensemble initial .

Autre interprétation, interprétation nominaliste . Dans ce cas là il n'y a aucune réalité qui représente la propriété commune comme telle . Il n'y a comme réalité que la classe qu'on a pu construire, la classe de phrases qu'on a pu construire et, de ce point de vue, le système transformationnel n'a plus de structure de départ sur laquelle il aura à opérer des modifications .

Deuxième divergence possible concernant les transformations elles-mêmes, disons l'ensemble de la grammaire dite transformationnelle : étant donné une transformation ou étant donné toute assertion grammaticale, de la théorie grammaticale, on pourra l'envisager soit en extension soit en intention .

Par exemple en extension : une transformation consiste en une paire de phrases que l'on affirme être liées (par exemple la phrase active et la phrase passive) et la transformation ne sera rien d'autre que le couple que l'on aura pu construire phrase active / phrase passive . Si on adopte le point de vue intentionnel, et bien la transformation ne se réduit pas à la paire de phrases mais devient une propriété de cette paire qui ne se confond pas avec la paire elle-même .

Cette opposition, cette divergence peut entraîner un certain nombre de différences assez sensibles dans la théorie . Prenons par exemple une structure comme il en existe beaucoup dans les langues où la présence d'un élément peut être prévue à partir de la présence d'un autre . Par

exemple, en français, il n'y a pas d'article qui ne soit suivi, de près ou de loin, immédiatement ou non, d'un substantif. Autrement dit, lorsque l'on dit d'une structure qu'elle comporte un article, on dit la même chose que lorsque l'on dit que cette structure comporte un article suivi d'un substantif, bien évidemment. Autrement dit encore la classe des séquences comportant un article est identique à la classe des séquences comportant un article plus un substantif.

Dans une approche extensionnelle, toute expression étant la même extension qu'une autre expression, peut être librement substituée à cette autre expression. Dans le cas particulier, cela voudra dire qu'une expression du type structure comportant un article sera librement substituable à structure comportant un article plus un substantif. Mais dans l'approche intentionnelle il n'est pas nécessairement vrai que deux expressions ayant la même extension soient substituables. Par exemple, pour prendre un exemple de Kwai, entre la propriété "être un animal marin vivant en 1940" et la propriété "être un cétacé vivant en 1940", l'extension pourra bien être la même, admettons, mais ce n'est pas évident pour autant que les deux propriétés soient les mêmes et soient substituables l'une à l'autre en préservant la synonymie des énoncés. Par conséquent, dans le cas qui nous occupe, il peut très bien y avoir une différence entre la propriété "être analysable en un article" et la propriété "être analysable entre article plus nom" et l'on peut parfaitement s'imaginer des règles qui seront correctement présentées suivant l'une de ces présentations, de ces propositions et ne le seraient pas suivant l'autre de ces propositions.

Lacan : animal ou mammifère...

Milner : Oui c'est ça, exactement, pour être complet d'ailleurs, il faudrait ajouter les pinipèdes ou cétacés, il y a deux, deux sous-groupes parmi les animaux mammifères marins.

Autrement dit, là encore on a une bifidité, un clivage entre deux interprétations possibles de la notion de transformation.

En général les théories linguistiques combinent le point de vue intentionnel sur les transformations et le point de vue réaliste concernant la structure profonde et celles qui adoptent le point de vue extensionnel concernant les transformations adoptent le point de vue nominaliste sur la structure profonde.

Je m'attarderai pas sur ce fait. Il est sûrement pas du au hasard. Je prendrai simplement la situation telle qu'elle est.

On a donc deux possibilités pour la théorie linguistique transformationnelle : d'une part être intentionnel : le réaliste et d'autre part être extensionnel : nominaliste .

Si l'on adopte le point de vue extensionnel nominaliste, le point de vue extensionnel nominaliste, pardon, la structure profonde devient, étant simplement une classe ; les règles de la grammaire, étant purement extensionnelles, sont elles aussi purement des classes ; autrement dit les démonstrations de cette théorie consisteront tout simplement à trouver des procédures de construction des classes bien formées et on aura démontré une thèse dans cette grammaire si l'on a trouvé la procédure constructive effective permettant de montrer que la classe visée est bien formée, exhaustive...etc.

Inversement, dans l'autre hypothèse, la version donc intentionnelle nominaliste, la structure profonde est une structure réelle et c'est de plus une structure cachée . Pour la reconstituer, on est obligé de s'appuyer sur les indices donnés par l'observation . D'autre part les transformations sont formulées en termes de propriétés essentiellement à partir de l'énoncé suivant, le principe suivant : deux phrases sont en relation de transformation si elles ont les mêmes propriétés . Il faudra donc toute une série de raisonnements montrant que telle propriété est bien représentée pour deux phrases, que cette... ces propriétés, cette propriété est la même dans les deux cas ; que d'autre part le fait que cette propriété soit la même est un argument suffisant pour combiner les deux phrases par une transformation...etc. Autrement dit, la forme de la démonstration sera non pas de l'ordre de la construction des classes mais de l'ordre de l'argumentation à partir d'indices ou à partir de raisons . Là..., le type de la certitude, dans un cas sera donc de l'ordre du dénombrement exhaustif ; dans l'autre cas il sera de l'ordre des raisons combinées, de la force relative des indices...etc.

Conclusion : il n'y a pas, de même qu'il n'y a pas une interprétation univoque des notions fondamentales de la linguistique, de même il n'y a pas de type unique de démonstration et de certitude .

Est-ce que néanmoins on peut maintenir que sur la notion de propriété du langage dont nous avons vu qu'elle était singulière dans la théorie transformationnelle, est-ce que l'on peut dire qu'il y a un accord ?

Le problème est d'importance dans la mesure où, si l'on admet le langage a des propriétés spécifiques, l'objet de la linguistique

sera évidemment de découvrir ces propriétés spécifiques et il ne peut pas y en avoir d'autres . Si donc il apparaît que sur la notion de propriété du langage il y a ambivalence, ambiguïté, on en sera amené à conclure qu'il n'y a pas de notion univoque de l'objet de la linguistique .

Et bien, en fait, on peut effectivement montrer qu'il y a ambivalence de la notion même de propriété . Prenons le, l'exemple des transformations : c'est une spécificité, admettons le des systèmes linguistiques d'être articulables en termes de transformations . Et bien, il existe une interprétation suivant laquelle on dira : ce qui me garantit que c'est une propriété, c'est que justement que l'on puisse imaginer à priori toute une série de systèmes formels non pourvus de transformations . Autrement dit, à priori, rien ne m'empêche de représenter un système par des transformations mais ~~ce qui en fait~~ que en fait, c'est comme ça, il y a des transformations dans les langues . La notion de propriété est alors liée au "c'est comme ça", à l'indéductible à priori et à l'observable à posteriori . C'est en particulier la position de Chomsky et pour ceux qui pratiquent les, les raisonnements, enfin les argumentations, les discussions de la grammaire du type chomskien, ils reconnaîtront très fréquemment des arguments du genre : "il n'y a aucune raison à priori pour que telle structure soit présente dans les langues, or elle y est présente, donc j'ai une propriété et, ayant une propriété reconnaissable à ce critère qu'elle est indéductible à priori, j'ai atteint la thèse ultime de ma théorie et j'ai atteint mon objet".

Mais on peut imaginer une interprétation tout-à fait différente qui dira : et bien il n'y a aucune raison de ne pas appliquer le principe de raison à, aux phénomènes que l'on a découverts: par exemple: l'existence des transformations et l'on cherchera à dire : et bien, s'il y a des transformations dans les langues, et bien cela tient à leur essence, quelle que soit cette essence, par exemple celle d'être des instruments de communication, ou par exemple celle de représenter des situations objectives ou toute essence qu'on pourrait imaginer de ce côté là .

Peu importe de détail . Ce qui est important, c'est que dans une interprétation de ce genre, le critère d'une propriété ce n'est pas qu'elle soit indéductible à priori mais c'est qu'elle soit au contraire déductible à partir d'un principe fondamental qui articulerait n'est-ce pas, formulerait l'essence même de la langue prise comme telle .

Vous voyez que dans ce cas là on a deux théories linguistiques tout-à fait différentes et que l'objet de la linguistique ne se formule-
-ra

syntaxique .

Qu'est-ce que c'est que ce modèle ? Et bien Saussure le décrit de façon très simple : C'est une relation à deux termes entre le locuteur et l'interlocuteur . On connaît, tout le monde connaît le schéma saussurien : on a un point de départ qui est A, un point d'arrivée qui est B. Le propre de ce modèle c'est que un interlocuteur ne fonctionne comme tel dans le système que où il a la capacité d'être soi-même un locuteur à un autre moment du système . Autrement dit, on a deux termes qui sont symétriques et différents, à peu près comme la main droite et la main gauche mais qui sont, comme la main droite et la main gauche, d'un certain point de vue homogènes . Et l'on peut parler de l'interlocuteur ou du locuteur linguistique au singulier ayant comme propriété distinctive de se rédupliquer dans la réalité, dans la réalité des corps, de même que l'on peut parler de la main au singulier dont chacun sait que elle a la propriété de se rédupliquer dans le corps humain .

Et bien, ce passage, cette structure, ce modèle est absolument inchangé dans le chomskisme . La référence que Chomsky d'ailleurs fait à Saussure sur ce point est explicite et l'on peut vous montrer de façon assez simple que, en dehors d'un tel modèle, la, l'intégration du langage à la science, au champ de la science, est absolument impossible .

La question qui se pose, ça n'est pas tellement de savoir quel, qu'est-ce qu'on fait tomber lorsqu'on propose un tel modèle parce qu'après tout pratiquement l'on peut montrer sur tous les discours scientifiques qu'ils payent un certain prix qui est le prix de leur scientificité . Ce n'est pas là le problème, le problème c'est de savoir si dans le mouvement même de, de son exploration positive du champ des phénomènes langagiers, donc en s'appuyant sur ce qui rend possible cette exploration positive, donc ce modèle, la linguistique n'est pas amenée à être confrontée devant des données qui sont proprement inexplicables, impossibles à élucider si elle continue de s'appuyer sur ce modèle .

Autrement dit, le point c'est de savoir si dans le mouvement même de son exploration scientifique, la linguistique ne rencontre pas de quoi dissoudre ce qui avait rendu cette exploration scientifique possible .

Et bien, sans entrer dans les détails, il semble que c'est bien là la situation . Autrement dit, on, on peut montrer, on pourrait montrer que la linguistique et c'est bien en ce moment que cela se

passé, est mise en face par simplement le mouvement de son exploration syntaxique, donc la plus positive possible, est mise en face de phénomènes incontournables et dont la pure syntaxe, la syntaxe fondée sur la formalisation, si j'ose dire, sur le, disons, le formalisable, dont la pure syntaxe ne peut pas rendre compte si elle continue à poser deux sujets absolument symétriques, absolument homogènes l'un à l'autre, dont l'un sera le locuteur et l'autre l'interlocuteur.

Je renvoie sur, pour illustration de ce genre de problèmes au récent livre de ^{Ducrot} ~~Ducrocq~~ : "Dire ou ne pas dire" qui montre à l'évidence qu'il y a toute une série de phénomènes parfaitement repérables en termes positifs, qui se repèrent en termes de structures, de mots, de choses tout-à fait enregistrables par des données; que tous ces phénomènes ne peuvent pas être compris si l'on ne pose pas au moins deux sujets hétérogènes l'un à l'autre dont l'un exerce sur l'autre ce que Ducrocq appelle une relation de pouvoir, un exercice de pouvoir.

Autrement dit, le point de la crise c'est que, pour continuer l'exploration qu'elle est nécessitée à faire de par sa définition même, c'est-à-dire comme l'intégration du langage au champ de la science, la linguistique doit maintenant, est en passe de payer un prix qu'il lui est impossible de payer. Et si elle le paye, c'est en fait sa déconstruction en tant que science qui commence.

Que dire pour conclure ? Et bien quelque chose comme ceci : c'est que le jour approche où la linguistique, et c'est déjà présent chez Ducrot, commence, commence à se percevoir comme contemporaine de la psychanalyse mais que il n'est pas évident que, ce jour venu, le linguistique soit toujours là pour le voir.

LACAN

Bon, ben je serais très heureux de concentrer aujourd'hui les interventions que je puis souhaiter. Je pense que François Recanatti va bien vouloir puisque en somme l'orateur qui le précède est resté dans des limites de temps très étroites à son intention, je serais heureux de savoir ce qu'il peut apporter aujourd'hui comme conclusion.

RECANATTI

Je ne reviendrai pas sur ce qui vient d'être dit. Je pense qu'un

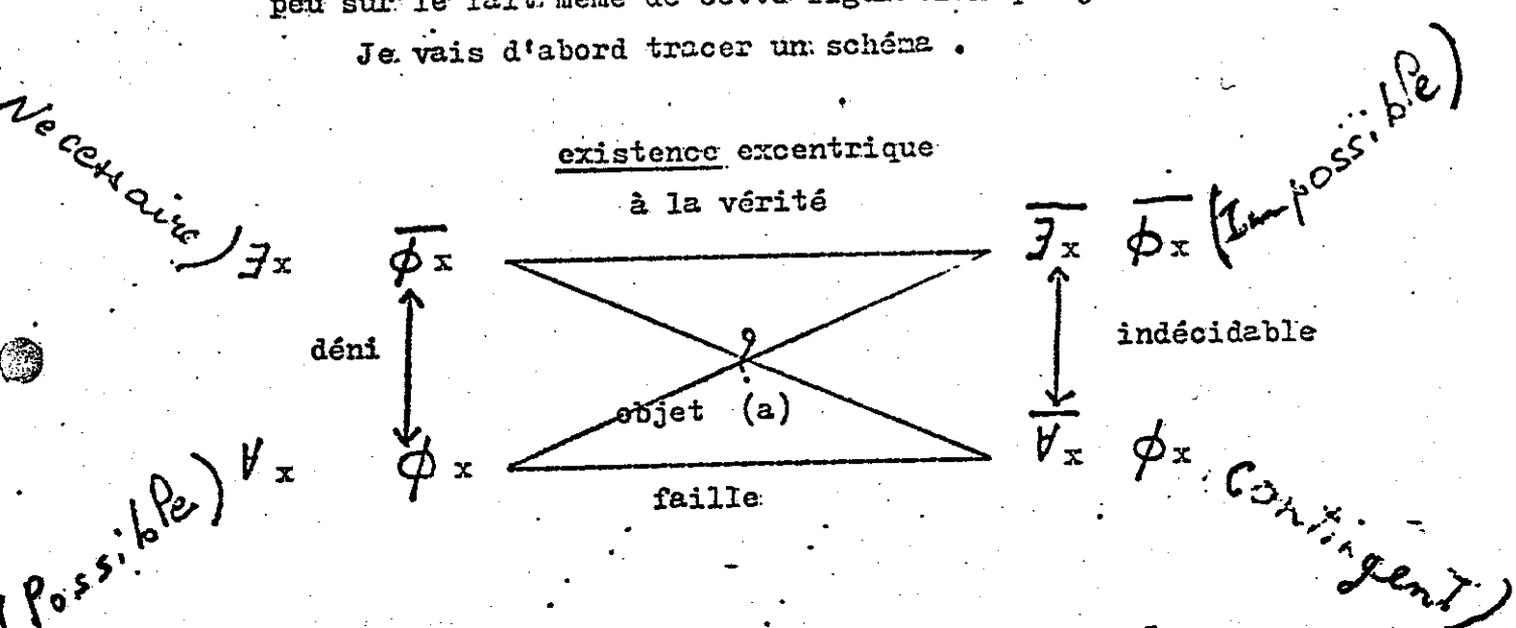
certain temps de méditation est un peu nécessaire mais il me paraît évident que ce qui a été présenté ici comme conception du monde résulte d'une certaine manière le destin actuel, c'est-à-dire non pas l'évolution de ce qui se présente comme science comme la linguistique, ces choix qui peuvent se faire entre nominalisme et réalisme d'une part et d'autre part deux principes de raison ou plutôt un principe qui est l'indéductibilité à priori et l'autre: le vieux principe de raison, celui précisément relève d'une certaine manière de ce qu'on peut appeler linguistique mais à un niveau en quelque sorte où c'est ces choix qui se constituent dans la mesure où ils s'articulent, ces choix se constituent comme objets .

Et d'une certaine manière, ce que je vais dire là qui n'était pas prévu pour s'articuler à ce qui vient de se dire, néanmoins, ça aura un certain rapport avec la possibilité de ces choix, avec le fonctionnement de quelque chose comme justement l'indéductibilité à priori fonctionnant comme principe de raison .

Ceci peut-être apparaîtra-t-il tout seul, je ne chercherai pas particulièrement à le montrer .

En général je signale que ça va avoir trait à tout ce qu'a développé ces derniers temps Lacan à propos du "pas toute" et de la jouissance féminine et que plus particulièrement il s'agit d'une question que je voudrais poser . Et, afin de la poser, je vais tâcher de l'illustrer, ce qui ne va pas sans risques dans la mesure où précisément il s'agit du mode de figuration possible d'un rapport et que cette illustration que je tâcherai peut-être un peu métaphoriquement de donner, d'une certaine manière peut-être empiète - t-elle un peu sur le fait même de cette figuration que j'attends.

Je vais d'abord tracer un schéma .





Selon une symétrie inversée et qui n'est d'ailleurs pas une symétrie c'est parce que rien chez la femme ne vient dire non, ne vient dénier la fonction phi que rien précisément de décisif ne peut chez elle s'inscrire. Dans la mesure où "il n'existe pas d' x tel que non phi de x ", la femme étant à plein dans la fonction phi, elle ne se signale que par ^{ce qui} ~~elle~~ de supplémentaire, dépasse cette fonction. Rien n'objecte à la fonction phi, c'est-à-dire "il n'existe pas d' x qui dise non à phi de x " implique que la femme se situe par rapport à autre chose que la limite de l'universel masculin qui est la fonction père : il existe x tel que non phi de x .

Cette autre chose s'épingle de son rapport à l'Autre comme barré. Au regard de la fonction phi, la femme ne peut s'inscrire que comme "pas toute". Mais ce "il existe x tel que non phi de x " est dans la position d'une altérité radicale par rapport à phi, dans une position décrochée. Certes c'est une existence nécessaire mais elle se pose aussi bien nécessairement en dehors du champ couvert par phi.

Dans la fonction père, la fonction phi, dans la mesure où c'est sur elle que porte la négation est ^{visée} ~~visée~~ de ne pouvoir plus s'indicer d'aucune vérité logique. A l'opposé dans "il n'existe pas d' x tel que non phi de x " la fonction est plus que remplie, elle déborde et le jeu du vrai et du faux de la même façon est rendu impossible.

Dans les deux cas que je voudrais signaler comme étant les deux cas d'existence, l'existence est dans une position excentrique par rapport à ce qui, dans phi, a valeur régulatrice, c'est-à-dire la fonction de vérité qui peut s'y investir.

Ce qui se joue, ais-je dit, entre "il existe x tel que non phi de x " et d'autre part "il n'existe pas d' x tel que non phi de x ", c'est l'existence et l'existence s'oppose dans ce double décrochement de par rapport à phi. L'existence sort certainement de la contradiction entre les deux, entre la fonction père et entre ce qu'on pourrait dire peut-être la fonction vierge, c'est-à-dire "il n'existe pas d' x tel que non phi de x ". Les deux se signalent par leur inessentialité au regard de phi. L'un ne peut pas s'inscrire dans phi, l'autre ne peut pas ne pas s'y inscrire. D'un côté le nécessaire : "il existe x tel que non phi de x ", de l'autre, je dis là l'impossible pour aller vite, de fait y aurait une variante à y ajouter : "il n'existe pas d' x tel que non phi de x ", l'impossible est bien plutôt ce qui passe entre les deux et "il n'existe pas d' x tel que non phi de x " pourrait s'appeler l'impuissance si ce terme n'avait pas déjà servi à d'autres fins.

La dissension entre les deux est radicale. Tous deux ne sont pas décrochés l'un d'avec l'autre mais tous deux sont décrochés par rapport à ϕ et les deux décrochements eux-mêmes sont en discordance. En aucune façon ils ne sont commensurables. On peut même dire plus : tant que la femme (la femme toujours ce la barré), reste définie par ce "il n'existe pas d' x tel que non ϕ de x ", elle se situe entre zéro et un, entre centre et absence et n'est pas déhommageable. Elle ne peut en aucune façon s'accrocher au un du "il existe x tel que non ϕ de x ", même pas de la façon déjà tordue dont le "pour tout x ϕ de x " s'y accroche ("pour tout x ϕ de x ", si j'ai appelé "il existe x tel que non ϕ de x " le un, pourquoi ne pas l'appeler le zéro), donc même pas de la façon déjà tordue dont le zéro s'y accroche, c'est-à-dire par ce que j'ai appelé là le déni.

C'est ici qu'il faut situer, à regarder le schéma qui est à côté, la vérité qu'il n'y a pas de rapport sexuel mais ce pourquoi j'ai avancé ceci était afin de marquer que l'existence ne se pose par rapport à ϕ que dans cette altérité; mais le fait que l'un et l'autre, existence et altérité, soient à ce point dissociables implique les errements qui vont suivre, notamment le destin du désir de l'homme.

Si l'on examine maintenant les rapports verticaux entre les formules et en reprenant ces marques que j'ai dites zéro et un. Le Un du "il existe x tel que non ϕ de x " permet par sa nécessité à "pour tout x ϕ de x " de se constituer comme possible, disons au titre de zéro.

Il n'en va absolument pas de même de l'autre côté malgré la symétrie apparente car de l'autre côté c'est du "il n'existe pas d' x tel que non ϕ de x " que s'origine "pour pas tout x ϕ de x ". Or ici c'est bien plutôt le "il n'existe pas d' x tel que non ϕ de x " qui joue le rôle de l'indéterminé, c'est-à-dire du zéro avant sa constitution par le un, c'est-à-dire d'une sorte de nom zéro, de pas tout-à-fait zéro et de ce point de vue là c'est le "pour pas tout x ϕ de x " qui jouerait, au conditionnel, le rôle du un, c'est-à-dire la possibilité d'ouverture de quelque chose comme une complémentarité, d'un un en plus possible. Mais bien sûr, ce pseudo un en plus s'abîme immédiatement dans l'indétermination du "il n'existe pas d' x tel que non ϕ de x " qu'aucune existence, qu'aucun support ne vient soutenir, qu'aucun dire que non ne vient soutenir.

Tant qu'aucun x ne viendra nier ϕ de x pour la barré femme (la femme), le un en plus dont le "pas tout" se sent porteur reste fantomatique.

Mais seule ment une circulation de l'in déterminé initial. Entre les deux sexes. Il n'existe pas de tel que non phi de x, et

Aucune production n'est possible à partir du "il n'existe pas d' x tel que non phi de x " et "pour pas tout x phi de x " il y a l'indécidable. L'indécidable en question se cristallise de la façon suivante : la femme n'accroche pas l'un, elle n'est pas l'un, ce qui n'implique pas qu'elle soit l'Autre. En un mot, elle est dans un rapport indécidable à l'Autre barré, elle n'est ni l'Un ni l'Autre (avec deux majuscules).

Le "pas toute" est supporté par le "pas un" puisque "il n'existe pas d' x tel que non phi de x ", ça ne veut pas dire autre chose que pas un et le tout homme, le "tout x phi de x " qui, lui, se supporte justement du Un, de l'existence de ce Un du "il existe x tel que non phi de x ", le tout homme se sert de la femme en tant que "pas toute" pour avoir précisément rapport à l'un ou plutôt rapport à l'Autre selon un procédé tout-à fait particulier. Puisque la un est banni de son tous dans le temps qu'il le constitue, il considère les deux comme antinomiques en répétant une négation alors que cette négation porte sur ce que j'appellerai un complexe, c'est-à-dire le complexe de l'existence et de l'altérité et toujours elle se voit déplacée de par rapport à *l'avisé* du **Toutx**. Il croit à travers le "pas toute" de la femme retrouver l'Autre alors qu'en aucune manière on ne peut identifier les deux négations de l'un car, d'un côté, c'est l'existence nécessaire du un qui fonde, qui borne l'espace du tout x tandis que, de l'autre, c'est l'inexistence, c'est la négation de l'existence du un qui supporte l'indécidable de la relation de la femme à l'Autre barré.

C'est ici que se situe la relation imaginaire de l'homme à la femme. L'homme comme tout x est en (...?...) constituant à l'altérité de l'existence du un, nous avons vu que les deux sont indissociables, en répétant le détachement constitutif du "il existe x tel que non phi de x " et à l'envers se crée en quelque sorte le modèle imaginaire d'un Autre de l'Autre et dans ce temps en quelque sorte intermédiaire la femme est pour l'homme le signifiant de l'Autre en tant qu'elle n'est pas toute dans la fonction phi, c'est-à-dire qu'un rapport est sur le point de s'établir entre Ce tous et ce pas toute. Mais entre tous et pas toute, entre le tout homme et le pas toute de la femme, il y a une absence, il y a une faille qui est nommément l'absence de toute existence qui supporte ce rapport.

L'homme n'appréhende la femme que dans le défilé des objets petit à petit au terme de quoi seulement est censé se trouver l'Autre, c'est-à-dire que c'est après l'épuisement du rapport à la femme, c'est-à-dire après la

résorption impossible des objets petits a que l'homme est censé accéder à l'Autre et par suite la femme devient le signifiant de l'Autre barré comme barré, de l'Autre barré en tant que barré, c'est à dire de ce cursus infini .

Lacan : vous dites : la vérité de ce...?

Recanatti : cursus infini

Lacan : Ca, c'est exact.

Le fantasme de Don Juan, je ne le cite que pour ce qui va venir, à l'instre très bien cette quête infinie et son terme hypothétique aussi bien, soit précisément le retour ^{d'une} de statue, de ce qui ne devrait n'être que statue, à la vie, et le châtement immédiat pour l'auteur du réveil.

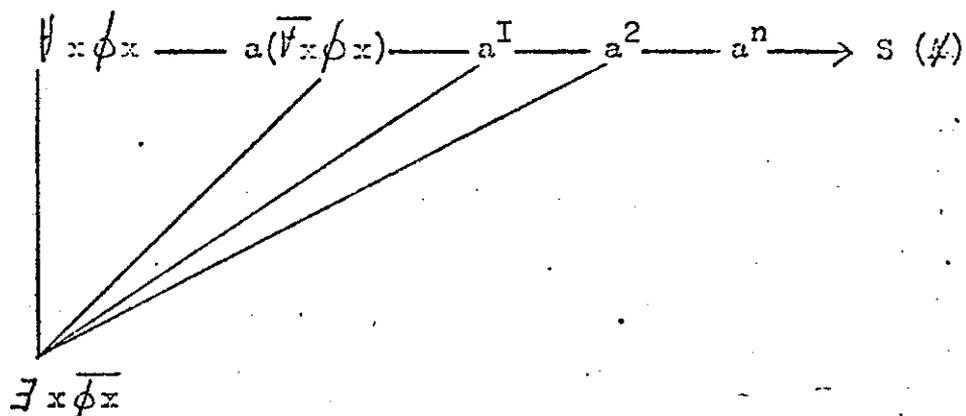
J'avais posé une question en quelque sorte subsidiaire au docteur Lacan à propos du rapport entre la jouissance de Don Juan présentée comme ceci et d'autre part la fonction constituante de ce qu'il a appelé la jouissance de l'idiot, c'est-à dire la masturbation .

Dans ce développement que je viens de résumer, certes il est question du "pas toute" mais c'est plus précisément de la fonction de ce "pas toute" dans l'imaginaire masculin, si on peut s'exprimer ainsi, (...?....?....) alors que ma question initiale ^{que je maintiens} portait sur le rapport entre la jouissance féminine supplémentaire et la fonction père du point de vue de la femme . Ce qui d'une certaine manière pose avant toute autre question : y a t-il un point de vue de la femme ? Ce qui en pose encore une autre : ~~§§§§§§§§~~ peut-on parler de perspective en psychanalyse, y a t-il des points de vue ? Notamment qu'en est-il de l'imaginaire chez ~~§§§~~ la femme puisque son rapport au grand Autre n'apparaît privilégié que du point de vue de l'homme qui la considère comme le représentant s'il ne les confond pas tous les deux .

Peut-être, bien sûr, cette question est celle qui n'a pas de réponse, ce qui si c'était décidable serait certainement fructueux en ce sens que l'on pourrait au moins détecter les réponses qui sont fausses.

La femme comme "pas toute", nous l'avons vu, c'est le signifiant du complexe existence/Un/Autre (Autre barré bien sûr) pour l'homme. La triade du désir de l'homme peut ainsi s'écrire avec le triangle sémiotique et c'est mon troisième schéma .

er. effet de
signification)



erme exclu)

Si j'ai pris ce schéma là, c'est parce que vous vous souvenez j'espère de ce qui le supporte, donc je n'aurai pas à y revenir et je pourrai me contenter d'un certain nombre d'allusions, non pas que je transpose, que je transporte les termes du problème dans la configuration sémiotique pour y voir en quelque sorte ce qui reste posé comme problématique à l'endroit de la jouissance féminine mais je vais quand même prendre quelqu'un qu'on peut appeler un sémioticien, disons que c'est un des plus importants théoriciens modernes de l'arbitraire du signe, je veux parler de Berkeley .

Berkeley, que dit-il ? Qu'il y a du langage, c'est-à-dire des signifiants qui ont des effets de signifié . Or, à partir du moment où ils ont des effets de signifié, ce qui ne va pas de soi du tout pour Berkeley, ces signifiants ~~_____~~, quand Berkeley dit signifiant, enfin quand il ne le dit pas, quand je le dis à sa place, ça veut dire n'importe quoi : chose, etc... Ces signifiants sont tenus de déployer, dès lors qu'ils ont des effets de signifié, leur existence ailleurs que sur la scène du signifié . L'évacuation matérielle des signifiants permet aux signifiés de continuer leur ronde . La chaîne signifiante est l'effet, toujours selon Berkeley, de la rencontre fortuite..., la chaîne des signifiés, ais-je peut-être, peut-être n'ais-je pas dit, j'ai dit des signifiants ? La chaîne des signifiés est l'effet de la rencontre fortuite entre la chaîne des signifiants d'une part et d'autre part, quoi ? Certainement pas la chaîne des signifiés puisqu'on voit qu'elle en est originaire, mais bien plutôt ce qu'on pourrait appeler les sujets, c'est-à-dire ce qui devient à partir de cette rencontre des sujets et qui n'était jusque là que des signifiants comme les autres . Dès que des signifiants rencontrent des sujets, c'est-à-dire dès qu'il y a production de sujets par un choc de signifiants, ceux-ci sont décalés, les sujets, sont décalés par rapport à l'existence qui est l'existence matérielle des signifiants . Ils cessent de participer de

.../..

la vie matérielle des signifiants pour entrer dans le domaine du significé, c'est-à-dire pour être assujettis aux signifiants qui, comme on l'a vu, sont devenus excentriques et inaccessibles. La perte des signifiants pour le sujet borne l'espace de ce que Berkeley appelle la signification, signification qui s'universalise.

Du point de vue universel de la signification, l'évacuation du signifiant dans ses effets est quelque chose d'absolument nécessaire. C'est un à priori du champs de la signification mais du point de vue du nécessaire lui-même, c'est-à-dire du signifiant, rien n'est plus contingent, rien n'est plus supplétif que la signification elle-même. Du point de vue de la nécessité intrinsèque du signifiant, la signification est même impossible, c'est le mot qu'emploie Berkeley, c'est-à-dire qu'elle est sans aucun rapport avec la raison interne du signifiant mais cette impossibilité se réalise quand même, de même dit Berkeley à la première page du "Traité sur la vision" : la distance est imperceptible et pourtant elle est perçue. La distance est imperceptible, c'est-à-dire que rien dans le signifiant distance ne nous mène (à écrire en un seul mot comme vous le faites : noumène) ne noumène à la signification de cette distance, c'est-à-dire à l'exclusion interne du sujet à ce signifiant, le signifiant distance. Rien ne nous y mène, la distance est imperceptible et néanmoins elle est perçue.

Comment comprendre cela sinon à la façon de Berkeley suivant un schéma triadique. Du point de vue de la signification comme donnée, le détachement directif du signifiant est quelque chose de nécessaire ; du point de vue du signifiant lui-même, son expansion en signification est absolument impossible. Il y a une disjonction à quoi Lacan nous a habitués : celle du "pas sans", c'est-à-dire pas l'un sans l'autre mais l'autre sans l'un. Vous vous souvenez que l'exemple qui était donné de cette troisième figure de la disjonction était : "la bourse ou la vie" c'est-à-dire qu'il n'y a pas l'un sans l'autre mais l'autre sans l'un.

Cette figure que Berkeley a remarquablement isolée, il l'appelle l'arbitraire. C'est l'arbitraire des signes qui n'est autre, dit-il, que l'arbitraire divin. Bien plus, l'arbitraire des signes est une preuve pour Berkeley de l'existence de dieu, c'est même la preuve fondamentale de son système : "quelque chose est impossible et pourtant c'était écrit" ; cela signifie que la conjonction de l'impossibilité et de la réalité effective qui est l'espace humain est une manifestation de la providence. ^{C'est} Tout-à fait providentiel que ces deux trucs divergents se réunissent quand même et que l'interprétation de ce rapport, interprétation de ce rapport suivant le schéma triadique, c'est-à-dire

deux termes posés ici et cette interprétation infinie, à son terme inaccessible, conduit à dieu mais aussi et pour des raisons évidentes l'homme ne peut en aucune manière mener à son terme cette interprétation infinie qui serait une transgression de son espace puisque lui-même est originaire en quelque sorte de..., du mouvement de la convergence de ces deux termes posés au départ comme séparés. Tout ce qu'il peut faire est d'idéaliser un point de convergence et d'en former ce que Berkeley appelle une idée de dieu.

Nous nous trouvons maintenant en présence d'un système quaternaire du signe dont j'avais parlé. Les quatre termes sont là : le signifiant matériel d'une part, le signifié d'autre part, l'idée de dieu et dieu.

Le signifiant..., je résume un peu les positions de Berkeley, le signifiant c'est le matériel, l'être ponctuel de la chose brute ; le signifié...

Lacan : L'être ponctuel ?

Récanatti : de la chose brute

...le signifié, c'est l'appropriation distanciée du matériel idéalisé, corrélatrice du détachement limite de la perte du signifiant. C'est le langage, le langage compris dans ses effets, la temporalité opposée à la ponctualité. Dieu, c'est la ponctualité temporelle, la temporalité condensée, c'est l'éternité, l'épanouissement supérieur des contradictions. Quant à l'idée de dieu, c'est le signifiant de l'éternité, c'est-à-dire la renonciation au langage par le langage, la prise en vue temporelle de l'éternité, c'est l'instant mystique de la grâce, la répétition de la renonciation au signifiant en renonciation à cette renonciation même, c'est un déni de la temporalité qui est présentée comme si elle n'existe pas, c'est-à-dire que la prise en vue langagière de l'éternité se veut absente de l'éternité représentée tout en étant bien sûr assez présente pour que celle-ci, c'est-à-dire l'éternité représentée, vaille comme pseudo-transgression comme le prouve assez, de cet instant mystique, de cet instant supérieur de la grâce, on en jouit.

(Pour) l'instant de la grâce, c'est très exactement la représentation du point de vue temporel du langage de la ponctualité perdue du signifiant.

Lacan : de la...?

Récanatti : de la ponctualité perdue du signifiant.

L'universel du langage et de la signification ne tient même que par cette traduction ratée du ponctuel sans cesse recommencée. C'est

.../..

|| c'est le classique système quaternaire du signe

ici que se résoud le paradoxe de l'impossible réalisé et il se résoud d'une façon qui a marqué la philosophie moderne, qui est le fait en partie de Berkeley, en partie également de Locke : le ponctuel ou le signifiant ne peut pas avoir de rapport à ce qui serait le temporel ou le signifié. Ce rapport, dans la mesure où ils n'ont rien de commun, est impossible mais ils peuvent avoir un rapport à ce rapport lui-même. Or, qu'est-il, ce rapport, sinon l'impossibilité, c'est-à-dire que les figures imaginaires de la mystique ne sont ainsi que la série ~~limitée~~ des représentations perverses de cet impossible qu'enrobe le langage, c'est-à-dire de ce (trou) qui passe entre l'universel de la signification et la corporalité fermée du signifiant.

L'Autre barré apparaît donc comme le point de convergence de la série des figurés de l'absence de l'Un existant, la série de la dérive en quelque sorte de la fonction père, la dérivation infinie de ses effets à partir d'une rupture initiale.

Le trajet du mystique vers dieu, c'est donc l'épuisement impossible de ce qui déjà entre l'universel et l'existence (*exclue*) qui le fonde, entre le zéro et le un de ce qui déjà y passe, or, bien sûr...

Lacan : entre le 0 et le 1?...

Récanatti : de ce qui déjà passe dans le, ~~entre~~ l'universel et l'existence, entre le zéro et le un, je l'avais oublié tout-à l'heure, je l'ai raccroché.

...C'est bien sûr là, puisque je parle de zéro et de un pour vous faire sentir une analogie, c'est bien sûr là que le mystique rencontre la femme comme signifiant ~~à l'instar~~ justement de ce "pas toute" qui supporte sa quête mais on voit que ça n'a finalement rien changé à ce nouveau développement et que la question se repose telle qu'elle était initialement, c'est-à-dire qu'est-ce donc que cette jouissance féminine supplémentaire à part le signifiant de ce fatum masculin.

On peut prendre les choses d'un autre biais pour voir que toujours la question...

Lacan : à part le signifiant de ce...?

Récanatti : fatum masculin.

...La question d'un autre biais en considérant peut-être quelque chose qui, on est déjà, on s'est approché de la mystique et qui va nous servir, je veux parler de Kierkegaard et de son histoire avec Régine.

Peut-être Régine avait-elle un dieu, nous a dit Lacan, qui aurait été autre que celui de Kierkegaard. Ce qui va de soi, c'est que ce

.../..

n'est pas Kierkegaard qui nous le dira mais, à prendre en quelque sorte sa position à lui, telle qu'il l'a longuement développée, on pourra voir la place qu'il réserve à Régine et que cette place n'est pas si erronée qu'elle y paraît .

Lacan : n'est pas...?

Récanatti : si erronée qu'elle y paraît .

Il faut, dit-il, se situer, c'est Kierkegaard qui dit ça, se situer ou bien dans la perspective temporelle, ou bien dans la perspective éternelle . Cette distinction prend ses effets dans la temporalité même c'est-à-dire dans la vie sociale, c'est-à-dire par rapport à ce qu'il appelle la masse . Soit l'on est un simple individu et l'on se reconnaît comme participant de la masse, de l'ordre établi et grâce à cette reconnaissance, on s'évite d'être confondu avec elle ; soit l'on est ce que Kierkegaard appelle de différents noms : soit génie, soit individu particulier, soit individu extraordinaire ; soit, l'on est un individu extraordinaire et on a le devoir au regard de l'éternité de faire non à la masse, à l'ordre établi car c'est seulement par l'intermédiaire de ces génies qui font son histoire que la masse reste en relation avec l'éternité .

La génialité se présente comme la répétition de l'acte du Christ par où il s'est séparé de la masse ou encore la répétition de l'acte du propre père de Kierkegaard qui aurait, nous laisse-t-on entendre, en transgressant la loi du "noli tangere matrem", provoqué dieu à garder sans cesse le regard sur lui et ainsi à le particulariser.

L'individu extraordinaire est dans un rapport personnel avec dieu. Or, Kierkegaard pensait avoir reçu de son père ce rapport qu'il devait assumer par le génie . Or, c'est précisément là pour lui l'explication de la rupture des fiançailles avec Régine : c'est que s'il s'était marié, dit-il, avec Régine, après le mariage il aurait été forcé ou bien de faire entrer Régine dans le secret de ce rapport personnel à dieu et c'eût été trahir ce rapport, ou bien de n'en rien faire et c'eût été trahir le rapport du couple à dieu . Devant ce paradoxe, Kierkegaard a décidé de rompre quand même et le génie de Régine a été de lui en faire reproche justement au nom de ce qui lui était permis : au nom du Christ et du père de Kierkegaard, c'est-à-dire qu'il y avait là une double impasse dont-il était impossible pour Kierkegaard de sortir .

Ce que montre toute cette histoire, c'est que sans doute il n'y a pas deux dieux : celui de Régine et celui de Kierkegaard mais du

.../..

moins y-a-t-il pour Kierkegaard seulement deux voies à suivre et l'opposition étant celle du deux à un, c'est-à-dire, pour Kierkegaard y a deux voies à suivre, pas pour Régine ; c'est-à-dire les deux voies sont soit se mettre pour Kierkegaard dans la position de l'exclu, être non au "tout x" et vivre comme s'il était déjà mort, déjà sujet à l'éternité ; soit chercher dieu dans la relation médiate, par l'intermédiaire de son semblable (j'espère que ça vous rappelle quelque chose)

L'important dans ce dilemme, mais c'est surtout que Kierkegaard -proche à Régine de n'en être pas la proie, c'est-à-dire de ne pas choisir dans l'alternative qu'il propose comme étant celle de l'éthique et de l'esthétique . Or, ce choix, on le voit en lisant par exemple la biographie de Kierkegaard, c'est tout simplement d'être ou ne pas être dans phi, on comprend bien sûr qu'il ne se soit pas posé à Régine qui, comme femme, y est sans y être .

Lacan : *Qui comme femme?...*

Récanatti : comme femme y est sans y être .

Autrement dit, là encore le silence, quand Kierkegaard parle du dieu de Régine, il croit qu'elle a déjà fait le choix de l'esthétique contre l'éthique, il dit : pour elle dieu est un espèce de grand'père débonnaire, assez bienveillant alors qu'en fait ce choix ne se pose pas, elle est en deçà ou au delà de ce choix qui se pose à Kierkegaard seulement .

La question ^{que} ~~qui se~~ pose à Kierkegaard et qu'après lui je répéterai au docteur Lacan, c'est : y a-t-il une alternative pour la femme (la barré) et qu'elle est-elle ? Le choix passe-t-il entre le savoir et le semblant ? Entre être ou ne pas être hystérique ? La disjonction qui passe entre l'homme et la femme, entre le tout et le pas tout risque de rester, tant que n'aura pas été déterminée la relation imaginaire de la femme à l'Autre et la place de l'homme dans cette relation, risque de rester en singulière analogie avec ce que j'ai nommé la troisième figure de la disjonction, la disjonction de la bourse ou la vie, c'est-à-dire pas de relation de l'homme à l'Autre sans le "pas toute" de la femme mais, par contre, une jouissance féminine supplémentaire, un rapport privilégié à l'Autre, une jouissance personnelle de dieu .

LACAN

Quelle heure est-il ? Oui, il me reste un quart d'heure, il me

.../..

reste un quart d'heure, je ne sais ce que, ce que je peux faire dans ce quart d'heure et je pense que c'est une, c'est une notion ~~d'~~éthique, n'est-ce pas et l'éthique comme, comme vous pouvez peut-être enfin l'entrevoir, enfin ou tout au moins ceux qui ont entendu parler autrefois de l'éthique, ouais... L'éthique bien sûr a le plus grand rapport avec notre habitation du langage, ^{à l'occasion de} comme je le disais tout-à l'heure à ce cher Jean Claude Milner, comme ça, sur le ton de la confiance et peut-être aussi par ^{un} certain auteur que je révoquerai une autre fois, l'éthique c'est de l'ordre du geste .

Quand on habite le langage, y a des gestes qu'on fait : le geste de salutation, de prosternation, ^{à l'occasion de} de, d'admiration quand il s'agit de, d'un autre point de vue : le beau . Ce que je disais là implique que ça ne va pas au delà ; on fait un geste et puis on se conduit comme tout le monde, c'est-à-dire le reste de canailles .

Néanmoins, il y a geste et geste et le premier geste qui ^{est} littéralement dicté par ce, cette référence éthique, ça doit être celui de remercier premièrement Jean-Claude Milner pour ce qu'il nous a donné enfin du point présent de la faille, enfin, qui s'ouvre dans la linguistique elle-même et peut-être qu'après tout, qui nous justifie dans un certain nombre de conduites que nous ne devons peut-être, je parle de moi, que nous ne devons peut-être qu'à une certaine distance où nous étions de cette science en ascension quand elle croyait pouvoir le devenir .

v Il est certain que la référence que nous y avons prise était pour nous de toute urgence parce que il est quand même très difficile de ne pas s'apercevoir que pour ce qui est de la technique analytique, si "il ne dit rien", le sujet qui est en face de vous, c'est une difficulté le moins qu'on puisse dire, tout à fait spéciale .

Ce que nous a indiqué en particulier Jean-Claude Milner concernant la différence radicale, c'est celle que j'ai essayé de vous faire sur-gir l'année dernière en écrivant la langue en un seul mot, c'est que ce que j'avais sous ce chef, ce chef d'un accollement entre ces deux mots, c'était bien là ce par quoi, ce par quoi je me distingue et ça, ça me paraît être une des nombreuses lumières que, qu'a projeté Jean-Claude Milner, par quoi je me distingue du structuralisme et nommément pour autant qu'il intégrerait le langage à la sémiologie .

Que comme l'indique le petit livre que je vous ai fait lire sous le titre du "Titre de la lettre", c'est bien d'une subordination de ce signifiant au regard du signifiant, enfin, qu'il s'agit dans tout ce que j'ai avancé .

Je ne peux pas m'étendre là-dessus, soyez sûrs que j'y reviendrai. Il faut aussi que je prenne le temps de faire hommage à Récanatti qui assurément a prouvé enfin, que, que j'étais bien entendu. On ne peut on ne peut voir dans tout ce qu'il a avancé comme questions en pointe qui sont celles en quelque sorte qui..., dans lesquelles il me reste cette fin d'année à faire le frayage, autrement dit à vous fournir ce que j'ai dès maintenant comme réponses, n'est-ce pas. Qu'il ait terminé sur la question de, de Kierkegaard et de Régine est absolument exemplaire et comme je n'y ai fait qu'une brève allusion, c'est bien là de son crû, on ne peut pas mieux, je pense, illustrer au point où j'en suis enfin, ce frayage que je fais devant vous, On ne peut pas mieux illustrer enfin, cet effet de résonance qui est tout simplement qui est tout simplement que quelqu'un pige, pige de quoi il s'agit et enfin par les questions qu'il m'a proposées, assurément je serai aidé dans ce que j'ai à vous dire dans la suite. Je lui demanderai, je le lui dis dès le présent, son texte pour que je puisse très précisément m'y référer quand il se trouvera que je puisse y répondre.

Qu'il se soit référé à Berkeley, par contre, il n'en avait aucune indication dans ce que j'ai énoncé devant vous, et c'est bien en quoi je lui suis alors encore plus reconnaissant s'il est possible parce que pour, pour tout vous dire, j'ai même pris soin tout récemment de me procurer l'édition, originale figurez-vous, parce que je suis aussi bibliophile mais j'ai cette sorte de bibliophilie qui, qui ne tient que..., y a que les livres que j'ai envie de lire que j'essaie de me procurer dans leur originale; j'ai ^{pevu} ~~noté~~ à cette occasion, dimanche dernier, ce..., je sais plus, je sais pas très bien comment ça se prononce en anglais: "minute ou minite", enfin ce menu philosophe, "minute philosopher", Alciphron encore qu'on l'appelle, à quoi assurément il est certain que si Berkeley n'avait pas été de ma nourriture la plus ancienne, probablement que bien des choses, enfin y compris ma désinvolture à me servir des références linguistiques, n'auraient ^{pas} été possibles.

Il me reste encore deux minutes. Je voudrais quand même vous dire quelque chose, quelque chose concernant le schéma que malheureusement Récanatti a dû effacer tout à l'heure. C'est, c'est vraiment la question: "être hystérique ou pas", "y en a-t-il un ou pas" *En d'autres termes* ce "pas toute", ce "pas toute" dans une logique qui est la logique classique, semble impliquer l'existence du un qui fait exception de sorte que ce serait là que nous verrions le surgissement, le surgissement en abîme et vous allez voir pourquoi je le qualifie ainsi, le surgissement de ce, cette existence ~~de ce, de ce, de ce~~ cette "au moins une" existence

qui, au regard de la fonction phi de x, s'inscrit pour la dire car le propre du dit, c'est l'être, ^{comme} je vous le disais tout-à l'heure mais le propre du dire c'est d'ex-sister par rapport à quelque dit que ce soit et alors la question est de savoir en effet si d'un "pas tout", d'une objection à l'universelle peut résulter (et) de ceci qui s'énoncerait à une particularité qui y contredit.

Vous voyez là que je reste au niveau de la logique aristotélicienne. Seulement voilà si, qu'on puisse écrire "pas tout x" ne s'inscrit dans phi de x, que il puisse s'en déduire par voie d'implication, "qu'y a un x" qui y contredit, c'est vrai mais à une seule condition, c'est que dans le tout ou le pas tout dont-il s'agit, il s'agit du fini. Pour ce qui est du fini, il y a non seulement implication mais équivalence, il suffit qu'il y en ait un qui contredise, à la formule universalisante, pour que nous devions l'abolir, la transformer en particulière. Ce "pas tout" devient l'équivalent de ce qui en logique aristotélicienne s'énonce du particulier. Il y a l'exception, seulement c'est justement de fait que nous pouvons avoir affaire non pas à quoi que ce soit de fini mais au contraire que nous soyons dans l'infini, à savoir que le "pas tout", là, ce n'est plus du côté de l'extension que nous devons le prendre et c'est bien en effet de cela qu'il s'agit quand je dis que la femme n'est pas toute et que c'est pour ça que je ne peux dire la femme, c'est précisément parce que c'est ce que je mets en question, à savoir d'une jouissance qui, au regard de tout ce qui se sert dans la fonction phi de x est de l'ordre de l'infini ; or, dès que vous avez affaire à un ensemble infini, vous ne sauriez poser que le "pas tout" comporte l'existence de quelque chose qui se produise d'une négation, d'une contraction. Vous pouvez à la rigueur le poser comme une existence tout-à fait indéterminée, seulement, ^{au sens} c'est par l'extension de la logique mathématique, celle qui se qualifie précisément d'intuitionniste que, pour poser un "il existe" il faut aussi pouvoir le construire, c'est-à-dire savoir trouver où est cette existence ; c'est sur ce pied que je me fonde pour produire cet écartèlement à la ligne supérieure de ce que je pose d'une existence très, très bien qualifiée par Récanatti d'excentrique à la vérité, c'est entre le E de x tout simple et le E de x marqué d'une barre que se situe la suspension de cette indétermination entre une existence qui se trouve, se trouve de s'affirmer, la femme, en ceci peut être dite qu'elle ne se trouve pas, ce que confirme le cas de Régine.

Et pour terminer, mon dieu je vous dirai quelque chose qui va faire comme ça, selon mon mode, un tout petit peu énigmatique. Si vous relisez

LACAN - Encore - IO / IV / 73 (x)

27

quelque part cette chose que j'ai écrite sous le nom de "La chose

freudienne", entendez-y ceci : que ~~il~~ ^{il y a} qu'une manière de pouvoir écrire

sans barrer le la de l'article dont-on vous parlait tout-à l'heure,

de pouvoir écrire la femme sans avoir à barrer le la : c'est qu au niveau

de la femme, c'est la vérité et c'est pour ça qu'on ne peut qu'en mi-dire

Voilà ! Je pense à vous. Ça ne veut pas dire que je vous pense. Quelqu'un ici peut-être se souvient ce de que j'ai parlé d'une langue où l'on dirait, si j'en crois ce qu'en m'en rapporte, de sa forme, où l'on dirait : j'aime à vous. C'est bien en quoi elle se modèle mieux qu'une autre sur le caractère indirect de cette atteinte qui s'appelle l'amour.

Je pense à vous, c'est bien déjà faire objection à tout ce qui pourrait s'appeler science humaine, dans une certaine conception de la science. Non pas celle qui se fait depuis seulement quelques siècles, mais de celle qui s'est, avec Aristote, définie d'une certaine façon. D'où il résulte qu'il faille se demander sur le fondement, sur le principe de ce que nous a apporté le discours analytique, par quelle voie peut bien passer cette science nouvelle qui est la nôtre. Ceci implique que je formule d'abord d'où nous partons.

D'où nous partons, c'est de ce que nous donne ce discours analytique, c'est à savoir l'inconscient. C'est pourquoi je vous donnerai d'abord quelques formules peut-être un peu serrées, concernant ce qu'on peut dire de ce qu'il en est de l'inconscient, et justement au regard de cette science traditionnelle qui nous fait nous poser la question : comment une science, encore, après ce qu'on peut dire de l'inconscient, est-elle possible ? Je vous annonce déjà que si surprenant que cela puisse vous paraître d'abord, mais vous verrez que ça ne l'est pas, ceci me conduira aujourd'hui à vous parler du christianisme.

L'Inconscient - je commence par les formules difficiles, que je suppose devoir être telles, - l'inconscient, - tout ce que aujourd'hui je développerai va vous le rendre plus accessible, mais je donne ici mes formules - l'inconscient, ce n'est pas que l'être pense, comme l'implique pourtant ce qu'on en dit, ceci dans la science traditionnelle. L'inconscient, c'est - après avoir dit ce que ça n'est pas, je dis ce que c'est, - c'est que l'être en parlant, quand c'est un être qui parle, c'est que l'être en parlant, jouisse et j'ajoute, ne veuille rien, rien en savoir de plus. J'ajoute que cela veut dire : ne rien savoir du tout. Et pour abattre tout de suite une carte que j'aurais pu vous faire attendre un peu, qu'il n'y a pas de désir de savoir, qu'il n'y a pas de ce fameux Wisstrieb que quelque part pointe Freud. Là, Freud se contredit, tout indique, c'est là le sens de l'inconscient, non seulement que l'homme sait déjà tout ce qu'il a à savoir, mais que ce savoir est parfaitement limité à cette jouissance insuffisante que constitue

qu'il parle.

Vous voyez bien que ceci comporte une question sur ce qu'il en est de cette science effective que nous possédons bien sous le nom d'une physique. En quoi cette nouvelle science concerne t-elle le réel ? La faute de la science que je qualifie de traditionnelle, pour être celle qui nous vient de la pensée d'Aristote, cette faute, ai-je dit, c'est d'impliquer que l'être pense, que la pensée soit telle que le pensé soit à son image, c'est à dire que l'être pense. Et pour aller à un exemple qui vous soit le plus proche, j'avancerai que ce qui rend ce qu'on appelle rapports humains vivables, ce n'est pas d'y penser.

Et c'est là-dessus qu'en somme s'est fondé ce qu'on appelle comiquement le behaviorisme . La conduite, à son dire, pourrait être observée de telle sorte qu'elle s'éclaire par sa fin. C'est là-dessus qu'on a espéré fonder les sciences humaines, (englobé/envelopper) tout comportement, n'y étant supposée l'attention d'aucun sujet, d'une finalité posée comme de ce comportement faisant objet, rien de plus facile, cet objet n'ayant sa propre régulation que de l'imaginer dans le système nerveux. L'ennui, c'est qu'il ne fait rien de plus que d'y injecter tout ce qui s'est élaboré philosophiquement, aristotéliennement, de l'âme.

Rien n'est changé, ce qui se touche à ce que le behaviorisme ne s'est distingué, que je sache, par aucun bouleversement de l'éthique, c'est à dire des habitudes mentales. L'habitude fondamentale étant qu'un objet, ça sert à une fin, il se fonde, et quelque on en pense, c'est toujours là, de sa cause finale. Laquelle est vivre, dans l'occasion, ou plus exactement survivre, c'est à dire attermyer la mort et dominer le rival. Vous le voyez, il est clair que le nombre des pensées implicites dans une telle conception du monde, Weltanschauung comme on dit, est proprement incalculable. C'est toujours de l'équivalence de la pensée et du pensé qu'il s'agit. Ce qui est le plus certain de ce mode de pensée, la science traditionnelle, c'est ce qu'on appelle son classicisme, le règne aristotélien de la classe, c'est à dire du genre et de l'espèce, autrement dit de l'individu considéré comme spécifié. C'est l'esthétique aussi qui en résulte, et l'éthique qui s'en ordonne.

Je la qualifierai d'une façon simple, trop simple et qui risque de vous faire voir rouge, c'est le cas de le dire, et vous auriez tort de voir trop vite, quelque il en soit je dis ma formule : la pensée est du côté du manche; et le pensé, de l'autre côté. Ce qui se lit de ce que le manche

est la parole, lui seul explique et rend raison. Et cela le Behaviorisme ne sort pas du classique.

C'est dit-manche! A écrire ^{comme j'écris} dit-dimension. Le dit-manche de la vie, comme dit Queneau, non sans du même coup en révéler l'être d'abrutissement. Et pas évident au premier abord, mais ce que j'en relève, c'est que ce dit-manche a été lu et approuvé par quelqu'un qui dans l'histoire de la pensée en savait un bout, Kojève, nommé-ment, qui a applaudi à ce dit-manche de la vie en y reconnaissant rien de moins que le savoir absolu tel qu'il nous est permis par Hegel.

Comme quelqu'un l'a aperçu récemment, " je me range ", - qui me range, est-ce que c'est lui, ou est-ce que c'est moi ? Finesse de la langue, - " je me range " plutôt du côté du baroque. C'est un épingleage emprunté à l'histoire de l'art. Comme l'histoire de l'art, tout comme l'histoire, et tout comme l'art, sont affaire - non pas du manche, mais de la manche, c'est à dire du tour de passe-passe, il faut avant de continuer que je dise ce que j'entends par là. Le sujet (je) n'étant pas plus actif dans ce ~~que~~ j'entends ~~par là~~ que dans : je me range, etc ..., plutôt du côté du baroque.

Et c'est ce qui va me faire plonger dans l'histoire du christianisme... Vous vous y attendiez pas, ben pourtant je vais le faire (...). Le baroque, c'est au départ l'historiole, petite histoire, du Christ, je veux dire ce que raconte l'histoire d'un homme. Vous frappez pas : c'est lui-même qui s'est désigné comme le Fils de l'Homme. Ce que racontent ~~quel~~ textes dits évangéliques, et d'être pas tellement bonne nouvelle que, annonceurs bons pour leur sorte de nouvelle . Ça peut aussi s'entendre comme ça et, à ça me paraît plus approprié. Ceux-là écrivent d'une façon telle qu'il n'y a pas un seul ^{fait} ~~point~~ qui ne puisse y être contesté - et Dieu sait qu'naturellement, on a foncé dans la boulette, on ne s'en est pas privé mais que ces textes ~~à~~ en soient pas moins ce qui va au coeur de la vérité. La vérité comme telle, jusques et y compris le fait que moi j'énonce qu'on ne peut la dire qu'à moitié. C'est une simple indication, n'est-ce pas, cette ébouriffante réussite implique ^{soit} que je prenne les textes et que je vous fasse des leçons sur les Evangiles Vous voyez où ça nous entrainerait, hein ?

Ceci pour vous montrer(où) se serre au plus près qu'à la lumière des catégories que j'ai essayé de dégager de la pratique

analytique nommément, le symbolique, l'imaginaire et le réel, pour nous en tenir à la première, j'ai énoncé que la vérité, c'est la dit mansion, un petit tiret, et d.i.t. au départ, la dit-mansion proprement dite, la mansion du dit. Dans ce genre, les Evangiles, on ne peut pas ~~mieux~~ ^{mieux} dire. On ne peut mieux dire la vérité, c'est de cela qu'il résulte que ce sont des Evangiles. On ne peut pas même mieux faire jouer la dit-mansion de la vérité, c'est à dire mieux repousser la ~~v~~vérité dans le fantasme.

Après tout, la suite a suffisamment démontré, - puisque je laisse les textes, je m'en tiendrai à l'effet - que cette dit-mansion se soutient. Elle a inondé ce qu'on appelle le monde, en le restituant à sa vérité d'immondice, c'est à dire qu'elle a relayé ce que le Romain, (maçon) comme pas un, avait fondé d'un équilibre miraculeux d'universel, avec en plus des ..., des bains de jouissance que symbolisent suffisamment ces fameux thermes dont il nous rest des bouts écroulés; nous ne pouvons avoir aucune espèce d'idée à quel point ça, pour ce qui était de jouir, c'était ..., c'était le ~~p~~ pompon. La christianisme a rejeté tout ça à l'abjection considérée comme monde.

C'est ainsi que ce n'est pas sans une affinité *intime* au problème du vrai que le christianisme subsiste. Qu'il soit la ~~xxx~~ vraie religion, comme il prétend, n'est pas une prétention excessive. Et ce d'autant plus qu'à examiner le vrai de près, c'est ce qu'on peut en dire de pire. En particulier que dans ce registre, celui du vrai, quand on y entre, on n'en sort plus.

Pour minoriser la vérité comme elle le mérite, il faut être entré dans le discours analytique. Ce que le discours analytique déloge met la vérité à sa place, mais ne l'ébranle pas. Elle est réduite, mais indispensable. Tout est là, et rien ne prévaudra contre cette consolidation.

Sauf ce qui subsiste des sagesse - mais qui ne s'y sont pas affrontées. Le taoïsme, par exemple, ou d'autres doctrines de salut, pour qui l'affaire n'est pas de vérité, mais de voie, comme le nom tao l'indique. De voix, si elles parviennent à prolonger quelque chose qui y ressemble.

faut lire Aristote, vous savez, c'est une bonne lecture - c'est évidemment à quoi aboutit la pensée du manche. C'est d'autant plus nécessaire, c'est à dire ne cessant pas de s'écrire, que ce qu'elle élabore là, la pensée dite en question, ce sont des pensées sur le corps. Le corps, ça devrait vous épater plus. En fait, c'est bien ce qui épate la science classique. Comment ça peut-il marcher comme ça ? A savoir à la fois (^{ce} ~~un~~) un corps, le vôtre, ou n'importe quel, d'ailleurs, corps balladeur, (ce qui est) la même chose (...) au même point. (il faut à la fois) que ça se subisse comme ça.

Quelque chose m'a fait penser, un petit syndrome que j'ai vu sortir de mon ignorance et qui m'a été rappelé, que si par hasard les larmes, ça tarissait, l'oeil, ça marchait plus très bien. C'est ce que j'appelle (les miracles du corps) ça se sent tout de suite déjà, supposez que ça pleure plus, que ça jute ~~px~~ plus, la glande lacrymale, vous aurez des emmerdements. et d'autre part, c'est un fait que ça pleurniche, et pourquoi diable ? dès que corporellement, imaginaiement ou symboliquement on vous marche sur les pieds. On vous affecte, qu'on appelle ça. Quel rapport y a-t-il entre cette pleurnicherie et le fait qu'implique de parer à l'imprévu, c'est à dire qu'on se barre?

C'est une formule vulgaire, mais qui dit bien ce qu'elle veut dire, parce qu'elle rejoint exactement le sujet barré dont ici vous avez entendu quelques consonnances. Le sujet se barre en effet, comme je l'ai dit, et plus souvent qu'à son tour. Constatez là seulement qu'il y a tout avantage à unifier l'expression pour le symbolique, l'imaginaire et le réel. Comme, je vous le dis entre parenthèse, le faisait Aristote, qui distinguait par le mouvement de l'alloiosis, le changement et la motion dans l'espace, c'était pour lui, mais il le savait pas, c'était pour lui le sujet se barre. Evidemment, il possédait pas les vraies catégories, mais quand même, il sentait bien les choses.

En d'autres termes, l'important, c'est que tout ça colle assez pour que le corps subsiste, sauf accident comme on dit, externe ou interne, ce qui veut dire que le corps est pris pour ce qu'il se présente être, un corps fermé, comme on dit. Qui ne voit que l'âme, ce n'est rien d'autre que son identité supposée à lui-même ? Avec tout ce qu'on pense pour l'expliquer.

Bref l'âme, c'est ce qu'on pense à propos du corps du côté du manche. Et on se rassure à penser qu'il pense de même. D'où la diversité

de ces explications (...) : quand il est supposé penser secret, il a des sécrétions; quand il est supposé penser concret, il a des concrétions; quand il est supposé penser information, ben, il a des hormones. Ou bien encore il s'adonne à l' A.D.N., (...) Adonaf, Adonis, tout ce qu'on voudra.

Oui ! Tout ceci pour vous amener à ceci que j'ai quand même annoncé au départ sur le sujet de l'inconscient, parce que je ne parle pas uniquement comme ça, comme (...) , qu'il est vraiment curieux que ne soit pas mis en cause dans la psychologie que la structure de la pensée repose sur le langage. ~~Le~~ Lequel langage, c'est là tout le nouveau de ce terme structure, les autres, qualifiés de cette étiquette, ils en font ce qu'ils en veulent, mais moi ce que je fais remarquer, c'est que le langage comporte une inertie considérable. Ce qui se voit, à comparer son fonctionnement à ces signes qu'on appelle mathématiques, mathèmes, uniquement de ce fait qu'eux se transmettent intégralement. On ne sait absolument pas ce qu'ils veulent dire, mais ils se transmettent. Il n'en reste pas moins qu'ils ne se transmettent qu'avec l'aide du langage, et c'est ce qui fait toute la boiterie de l'affaire.

Qu'il y ait quelque chose qui fonde l'être, c'est assurément le corps, là-dessus Aristote ne s'y est pas trémé. Il en a débrouillé beaucoup par l'Histoire des Animaux, mais il n'arrive pas, lisez le bien, à faire le joint avec son affirmation, car c'est ce qu'il affirme, vous n'avez jamais lu naturellement le De Anima malgré mes supplications, mais ce qu'il affirme, c'est que l'homme pense avec, instrument, avec son âme. C'est à dire comme je viens de vous le dire, je pourrais dire, en résumé rapidement, les mécanismes supposés dont se supporte son corps. Naturellement faites attention c'est nous qui en sommes au mécanisme, à cause de notre physique, de notre physique d'ailleurs, d'une physique déjà à la gare, en voie de garage, je veux dire, parce que (il y a eu) la physique quantique depuis, dont les mécanismes, ça saute. Enfin ! Aristote, qui n'était pas entré dans les défilés du mécanisme, ça veut simplement dire justement ça, ce qu'il en pensait. Alors, l'homme pense avec son âme, ça veut dire que l'homme pense avec la pensée d'Aristote. En quoi la pensée est naturellement du côté du manche.

C'est évident qu'on avait quand même essayé de faire mieux, c'est ..., on a encore autre chose avant la physique quantique, il y a l'énergétisme, l'idée d'homéostasie, mais tout ceci nous entraînerait vers

que l'inconscient, c'est tout autre chose. Et si j'ai resserré la chose autour de ceci que j'ai énoncé d'abord, c'est à savoir ce que j'ai appelé l'inertie dans la fonction du langage, ce qui fait que toute parole est cette énergie, encore non-prise dans une énergétique, parce que cette énergétique, elle est pas commode à mesurer, pour faire sortir de là - non pas des quantités mais des chiffres, et tels qu'ils soient choisis d'une façon, remarquez, complètement arbitraire, on s'arrange à ce qu'il reste toujours quelque part une constante, car c'est là le fondement de l'énergétique, eh ben ! c'est pas commode. Pour l'inertie en question, nous sommes forcés de la prendre au niveau du langage lui-même. Quel rapport peut-il bien y avoir entre l'articulation qui constitue le langage et une jouissance qui se révèle être la substance de la pensée ? (Qui) fait de cette pensée si aisément (...) le monde par la science traditionnelle, celle qui fait que Dieu, c'est l'Être suprême et que cet Être suprême ne peut - dicit Ar. - n'être rien d'autre que le lieu d'où se sait quel est le bien de tous les autres ça fait quelque chose. Ça fait quelque chose qui n'a pas grand rapport avec la pensée si nous la considérons comme avant tout dominée par cette inertie du langage.

Ce n'est pas très étonnant qu'on n'ait pas su comment, comment zerrer, coincer, faire couiner la jouissance en nous servant de ce qui paraît le mieux pour supporter ce que j'appelle l'inertie du langage, à savoir l'idée de la chaîne. Des bouts de ficelle autrement dit, des bouts de ficelle qui font des ronds et qui, on ne sait trop comment, se prennent les uns avec les autres. Je vous ai déjà une fois avancé ça, j'essaierai bien sûr de faire mieux à propos d'une leçon dont je m'étonne moi-même, à mesure que j'avance en âge, les choses de l'année dernière me paraissent il y a cent ans.

C'était donc l'année dernière que j'ai pris pour thème la formule que j'ai cru pouvoir supporter d'un noeud, bien connu, qu'on appelle le noeud borroméen, la formule : je te demande de refuser ce que je t'offre, parce que ça n'est pas ça. C'est une formule soigneusement adaptée à son effet, comme toutes celles que je profère, hein ? Voyez l'Etourdit, j'ai pas dit : le dire reste oublié, etc ..., j'ai dit : qu'on dise, hein ? De même ici, je n'ai

PAS DIT : parce que ce n'est que ça, ce n'est pas ça ! C'est le cri par où se distingue la jouissance obtenue de celle attendue. C'est d'où se spécifie ce qui peut se dire dans le langage. La négation a toute semblance de venir de là. Mais rien de plus. La structure pour s'y brancher, ne démontre rien, sinon qu'elle est du texte même de la jouissance, en tant qu'à marquer de quelle distance elle manque, celle dont il s'agirait, si c'était ça, elle ne la suppose pas seulement, celle qui serait ça; elle en supporte une autre. Voilà, cette dit-mansion, là je me répète, mais nous sommes dans un domaine où justement, la loi, c'est la répétition, cette dit-mansion, c'est le dire de Freud.

C'est même la preuve de l'existence de Freud. Car dans un certain nombre d'années, il en faudra une. Tout à l'heure, je l'ai rapproché de (son) copain, je l'ai rapproché du Christ, évidemment, il faut aussi qu'on ait une preuve de l'existence du Christ, elle est évidente, c'est le christianisme. Et le christianisme, en effet (...) s'est accroché là. Enfin pour l'instant, on a les Trois Essais sur la sexualité, auxquels je vous prie de vous reporter, et d'ailleurs dont j'aurai à faire usage, comme j'ai fait autrefois usage de ces écrits sur ce que j'appelle la dérive, pour traduire Treib, la dérive de la jouissance.

Oui ! Tout ça en somme, j'insiste, n'est-ce pas, tout ça, c'est proprement ce qui a collabé pendant toute l'antiquité philosophique par l'idée de la connaissance. Dieu Merci, Aristote était assez intelligent pour isoler dans l'intellect agent ce dont il s'agit dans la fonction du symbolique. Il a simplement vu que c'était là, que le symbolique, c'est là que l'intellect devait agir.

Mais il ~~est~~ était pas assez intelligent, pas assez, parce que n'ayant pas joui de la révélation chrétienne, pour penser qu'une parole, fut-ce la sienne, à désigner ce Nous qui ne se supporte que du langage, concerne la jouissance. Qui pourtant se désigne chez lui, métaphoriquement, partout. Parce que toute cette histoire de la matière et de la forme, tout ça, qu'est-ce que ça suggère comme vieille histoire concernant la copulation ? Ça lui aurait permis de voir que, ^{de Dieu} ~~de rien~~, que c'est pas du tout ça, qu'il n'y a pas la moindre connaissance, mais que le moins qu'on puisse dire, c'est que les jouissances qui en supportent le semblant, c'est quelque chose comme le spectre de la lumière blanche, à cette seule condition

qu'on voit que la jouissance dont il s'agit est hors du champ de ce spectre. Puisqu'il s'agit de métaphore (et qu') il faut mettre, de tout ce qu'il en est de la jouissance, il faut mettre la fausse finalité comme répondant à ce qui n'est que pure fallace d'une jouissance qui serait adéquate au rapport sexuel. Et qu'à ce titre, toutes les jouissances ne sont que des rivales de la finalité - que ça serait si la jouissance avait le moindre rapport avec le rapport sexuel.

Je vais en mettre une petite goulée sur le Christ, parce que c'était un personnage important. Et puis parce que ça vient là pour commenter le baroque; le baroque, c'est pas pour rien qu'on dit que mon discours participe du baroque. Je vais vous poser une question : quelle importance peut-il y avoir, dans la doctrine chrétienne, à ce que le christ ait une âme ? Cette doctrine ne parle que de l'incarnation de Dieu dans un corps. Il faut bien que la passion soufferte en cette personne ait fait la jouissance d'une autre ? Il y a rien qui fait manque, par d'âme notamment, le Christ même ressuscité, vaut par son corps. Mais son corps est le truchement par où la communion a sa présence est incorporation, pulsion orale, dont l'épouse du Christ, l'Eglise comme on l'appelle, se contente fort bien, n'ayant rien à attendre d'une copulation.

Tout ce qui a déferlé des effets du Christianisme, dans l'art notamment - et c'est en cela que je rejoins ce baroquisme dont j'accepte d'être habillé, oui ! Voyez le témoignage de quelqu'un qui revient d'une orgie d'églises en Italie. Tout est exhibition de corps, évoquant la jouissance, à la copulation près, qui, si elle n'est pas présente, c'est pas pour des prunes. Elle est aussi hors champ qu'elle l'est dans la réalité humaine qu'elle sustente, qu'elle sustente - et pourtant des fantasmes dont elle est constituée. Nulle part dans aucune aire culturelle, cette exclusion ne s'est avouée de façon plus nue. Je dirai un peu plus, parce que ne croyez pas que mes dires, je ne vous les dose pas, j'irai jusque là que de dire que, nulle part comme dans le Christianisme, l'œuvre d'art comme telle ne s'avère de façon plus patente pour ce qu'elle est, de toujours et partout : sexualité. obscénité.

La dit-mansion de l'obscénité, voilà ce par quoi le Christianisme ravive la religion des hommes. Je vais pas vous donner une définition de la religion, parce qu'il n'y a pas plus d'histoire de la religion que d'histoire de l'art, les religions, c'est comme les arts, c'est une

poubelle, ça a pas la moindre homogénéité. Il y a quand même quelque chose dans ces ustensiles qu'on fabrique à qui mieux-mieux, ce dont il s'agit, c'est l'urgence, pour ces êtres qui, de nature, parlent, l'urgence que constitue qu'ils arrivent au déduit amoureux sous des modes exclus de ce que je pourrais appeler, si c'était conservable, au sens que j'ai donné tout à l'heure au mot : âme, à savoir ce qui fait que ça fonctionne, exclu de ce qui serait l'âme de la copulation.

Si j'ose supporter de ce mot ce qui à les y pousser effectivement, si ça était, l'âme, de la copulation, serait élaborable par ce que j'appelle une physoque, qui, dans l'occasion n'est rien que ceci : une pensée supposable au pensé.

Il y a là un trou, et ce trou s'appelle l'Autre, du moins est-ce ainsi que j'ai cru pouvoir le dénommer. L'Autre en tant que lieu où la parole, d'être déposé, - vous ferez attention aux résonnances - fonde la vérité et avec elle le pacte qui supplée à l'inexistence du rapport sexuel en tant qu'il serait pens(é) pens(é), pensable, autrement dit, que le discours ne serait pas réduit à ne partir, comme vous vous en souvenez, du titre d'un de mes séminaires, à ne partir que du semblant.

Que la pensée s'agisse dans le sens d'une science qu'à être supposée penser, c'est à dire que l'être soit supposé penser, ce qui fonde la tradition philosophique à partir de Parménide. Parménide avait tort, et Héraclite raison. C'est bien ce qui signe ce que quelque part Parménide énonce : ou te légei, ou te kryptei, " il n'avoue ni ne cache ", alla seinai, " il signifie ", remettant à sa place le discours du manche lui-même, parce qu'il l'appelle comme ça : o anax. O anax ou te manteion esti te en Delphois, " le Prince, le manche qui vaticine à Delphes ".

Le plus invraisemblable, l'histoire folle, celle qui fait quant à moi les délices de mon admiration, je me mets en huit par terre quand je lis Saint-Thomas, parce que c'est rudement bien foutu, pour que la philosophie d'Aristote ait été, par St-Thomas, réinjectée dans ce qu'on pourrait appeler la conscience chrétienne, si ça avait un sens, c'est quelque chose qui ne peut s'expliquer que parce que celle-ci - enfin c'est comme pour les analystes, les Chrétiens ont horreur de ce qui leur a été révélé, et ils ont bien raison. Cette béance inscrite au statut même de la jouissance en tant que dimension du corps, ceci chez l'être parlant, voici ce qui rejillit avec Freud, par ce test, je ne dis rien de plus, qu'est l'existence de la parole. Là où ça parle, ça jouit. Et ça veut pas dire que ça sache pas rien. Parce que quand même, jusqu'à nouvel

ordre, l'inconscient nous a rien révélé sur la physiologie du système nerveux, non ? - ni même que le fonctionnement du bandage, ni de l'éjaculation précoce.

Pour en finir avec cette histoire de la vraie religion, je pointerai quand même, pendant qu'il en est encore temps, que Dieu ne se manifeste que des écritures qui sont dites saintes, elles sont saintes en quoi ? - en ce qu'elles ne cessent pas de répéter l'échec, - lisez Salomon quand même; c'est le maître des maîtres, c'est le santi-maître, un type dans mon genre - l'échec des tentatives d'une sagesse dont le maître serait le témoignage. Ben, tout cela ne veut pas dire, mes petits amis, qu'il y ait pas eu des trucs de temps en temps, grâce auxquels la jouissance, sans compter quoi il ne saurait y avoir de sagesse, a pu se croire venue à cette fin de satisfaire à la pensée de l'être. Seulement voilà, jamais cette (fin) n'a été satisfaite qu'au prix d'une castration, dont le taoïsme par exemple - vous ne savez pas ce que c'est bien sûr, très peu le savent; enfin moi je l'ai pratiqué; j'ai pratiqué les textes, bien sûr; - dont le taoïsme est l'exemple patent dans la pratique même du (sexe) . Faut retenir son foutre, pour être bien. Le bouddhisme lui bien sûr, est l'exemple trivial, par son renoncement à la pensée elle-même, parce que ce qu'il y a de mieux dans le bouddhisme, c'est le Zen, et le Zen, ça consiste à ça, à te répondre par un aboiement, mon petit ami. C'est ce qu'il y a de mieux, quand on veut sortir, naturellement, de cette affaire infernale, comme disait Freud.

Il est plus que probable que la fabulation antique, la mythologie, comme ils appelaient ça, ou Claude Lévi-Strauss aussi appelle ça comme ça, la mythologie de l'Aire méditerranéenne, entre autre, c'est justement celle à laquelle on ne touche pas, parce que c'est la plus foisonnante, et puis surtout parce qu'on en a fait de tel jus qu'on ne sait plus par quel bout la prendre. Eh ben ! Cette mythologie aussi est parvenue à quelque chose dans le genre de la psychanalyse, - vous comprenez, ces Dieux, il y en avait à la pelle, des dieux, il suffisait de trouver le bon, et ça faisait ce truc contingent qui fait que quelque fois, après une analyse, nous aboutissons à ce qu'un chacun baise convenablement sa une chacune, c'étaient quand même des dieux, c'est à dire des représentations un petit peu consistantes de l'Autre.

Parce que naturellement, passons sur la faiblesse de l'opération analytique, n'est-ce pas, il y a une chose très singulière, c'est que, ceci est si parfaitement compatible avec la croyance chrétienne que ce

polythéisme, nous avons vu la Renaissance à l'époque épinglée du même nom, je vous dis tout ça parce que justement, je reviens des musées, et que en somme, la Contre Réforme, c'était revenir aux sources, et que le Baroque, c'en est l'étalage, c'est la régulation de l'art par la scopie corporelle. Faudra qu'une fois - enfin, je sais pas si j'aurai jamais le temps, de parler de la musique dans les marges, mais je parle seulement de ce qui se voit dans toutes les églises d'(Europe/de Rome), tout ce qui s'accroche aux murs, tout ce qui crafle, tout ce qui délire, tout ce qui délire, enfin, ce que j'ai appelé tout à l'heure l'obscénité, mais exaltée. Je me demande, pour quelqu'un qui viendrait du fin fond de la Chine, quel effet ça doit pouvoir lui faire ce ruissellement de représentations de martyrs, et je dirai que ça se renverse, ces représentations qui sont elles-mêmes martyrs d'une souffrance plus ou moins pure, c'est notre peinture, jusqu'à ce que, on ait fait le vide en commençant sérieusement à s'occuper de petits carrés?

Il y a là une réduction de l'espèce humaine à ce que motive sans doute que ce nom, humaine, ça résonne comme : humeur malsaine; il y a un reste, ça fait : malheur. Oui ? cette réduction, c'est le terme par où l'Eglise entend porter l'espèce justement jusqu'à la fin des temps. Et elle est si fondée dans la béance propre à la sexualité de l'être parlant qu'elle risque d'être - au moins aussi fondée, disons, parce que quand même, je ne veux pas désespérer de rien, au moins aussi fondée que l'avenir de la science. Oui ! c'est le titre qu'a donné à un de ses bouquins cet autre cureton qui s'appelait Ernest Renan, et qui était un serviteur de la vérité, lui aussi, à tout crin. Il n'en exigeait qu'une chose, mais ça, c'était absolument premier, sans ça c'était la panique, c'est qu'elle n'ait aucune conséquence.

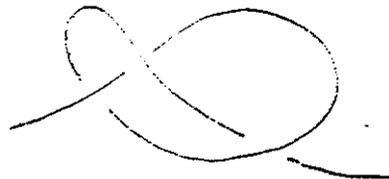
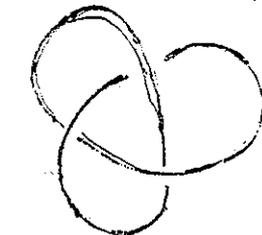
L'économie de la jouissance, voilà ce qui n'est pas encore près du bout de nos doigts. (...) Tout de même, ça aurait son petit intérêt, qu'on y arrive.

Je peux vous dire ce qu'il en est de ce qu'on peut en voir à partir du discours analytique : c'est que peut-être, on a une petite chance de trouver de temps en temps par des voies essentiellement contingentes, et c'est pourquoi, si mon discours d'aujourd'hui n'était pas quelque chose absolument, entièrement, négatif, je tremblerai d'être rentré dans les discours philosophiques, mais quand même il y a une voie, puisque déjà nous avons vu quelques sagesses qui ont duré un petit bout de temps, pourquoi est-ce qu'avec le discours analytique, on ne retrouverait pas quelque chose qui donnerait aperçu d'un truc précis - et après tout, qu'est-ce que l'énergétique

si ce n'est aussi un truc mathématique, celui-là ne sera pas mathématique, c'est bien pourquoi le discours de l'analyse se distingue du discours scientifique, enfin cette chance, mettons là sous le signe d'au petit bonheur - encore.

15/5/1973

ENCORE



(Phrases coupées sur des questions d'horaire)

Voilà donc le point. Il est évident que, comme c'est ce matin même qu'on m'en a avertit, je n'ai pas pu mijoter mes choses d'une façon telle que je fasse aujourd'hui ma conclusion, si tant est qu'à aucune de mes années il y ait à proprement parler une conclusion puisque forcément, ce que je vous énonce ne peut toujours que rester jusqu'à un certain point ouvert, ce n'est pas mon privilège, les choses chaque année restent ouvertes sur un certain nombre de points en suspens. Ça sera d'ailleurs ce sur quoi aujourd'hui j'aurai amplement à m'étendre.

J'avais rêvé cette nuit que quand je venais ici, il n'y avait personne. C'est d'où se confirme le caractère de voeu du rêve. Malgré bien entendu que j'étais, puisque j'avais déjà travaillé au milieu de la nuit, j'étais assez outré puisque je me souvenais aussi, dans mon rêve, que j'avais travaillé à 4 heures 1/2 du matin, j'étais assez outré que tout ça ne doive servir à rien, mais c'était quand même la satisfaction d'un voeu, à savoir que dès lors je n'avais plus qu'à me les rouler.

Je vais dire, la fonction, je vais le dire une fois de plus, parce que je me répète, je vais dire une fois de plus ce qui est de mon dire et qui s'énonce : il n'y a pas de métalangage. Quand je dis ça, je parle apparemment le langage de l'être à part bien entendu que, comme je l'ai fait remarquer la dernière fois, ce que je dis, c'est ce qu'il n'y a pas. L'être est, comme on dit, le non-être n'est pas. Il y a ou n'y a pas. Pour moi, ce n'est qu'un fait de dit. On suppose l'être à certains mots, individu par exemple, ou substance, c'est même fait pour dire ça, qu'on suppose l'être à l'individu entre autre. Le mot sujet que j'emploie, vous allez le voir, j'y reviendrai, prend évidemment un accent tout différent du fait de mon discours. Pour tout dire je préviens, je me distingue du langage de l'être.

Ceci implique qu'il puisse y avoir fiction de mots, je veux dire à partir du mot. Et comme certains peut-être s'en souviennent, c'est de là que je suis parti quand j'ai parlé de l'Éthique. Ce n'est pas parce que j'ai écrit des choses qui font fonction de formes du langage que j'assure l'être du métalangage car cet être, il faudrait que je le présente comme subsistant par soi, par soi tout seul (.) Le langage de l'être.

La formalisation mathématique qui est notre but, notre idéal, pourquoi ? - parce que seule est capable de se transmettre intégralement, la formalisation mathématique, c'est de l'écrit, et c'est là dedans que je vais essayer d'avancer aujourd'hui. Or elle ne subsiste cette ~~forme~~ formalisation mathématique, que si j'emploie à la présenter la langue dont j'use. C'est là qu'est l'objection : nulle formalisation de la langue n'est transmissible sans l'usage de la langue elle-même.

C'est par mon dire que cette formalisation, idéal métalangage, je la fais exister, suster. C'est ainsi que le symbolique ne se confond pas loin de là, avec l'être mais qu'il subsiste comme ex-sistence du dire. C'est ce que j'ai souligné dans le texte dit l'Étourdit, d.i.t, c'est ce que j'ai souligné de dire que le symbolique ne supporte que l'existence.

En quoi, je l'ai rappelé la dernière fois, c'est une des choses importantes que j'ai dites, dans cet exercice que, comme d'habitude, j'ai fait plus ou moins pour vous retenir, (me) faire entendre, mais il serait peut-être quand même important que vous vous souveniez de l'essentiel. L'essentiel, je l'ai rappelé encore une fois à propos de l'inconscient, l'inconscient se distingue entre tout ce qui a été produit jusqu'alors de discours, qu'il énonce ceci qui est l'os de mon enseignement, que je parle sans le savoir. Je parle avec mon corps, et ceci sans le savoir. Je dis donc toujours plus que je n'en sais, c'est là que j'arrive au sens du mot sujet dans cet autre discours, ce qui parle sans le savoir me fait je, sujet, sujet du verbe certes, mais ça ne suffit pas à ne faire être.

Ça n'a rien à faire avec ce que je suis forcé de mettre dans l'être : suffisamment de savoir pour se tenir, mais pas une goutte de plus. Et c'est ce que jusqu'alors on a appelé la forme. Dans Platon, la forme, c'est ce savoir qui remplit l'être; la forme n'en sait pas plus qu'elle ne dit, elle est réelle, viens-je de dire, en ce sens qu'elle tient l'être dans sa cupe, mais à ras bord. Elle est le savoir de l'être, le discours de l'être suppose que l'être sait, et c'est ce qu'il tient.

Il y a du rapport d'être qui ne peut pas se savoir, c'est lui dont, dans mon enseignement, j'interroge la structure, en tant que ce savoir,

je viens de le dire, impossible, est par là, interdit. Et c'est ici que je joue de l'équivoque, qui de ce savoir impossible nous dit qu'il est censuré, défendu, il ne l'est pas si vous écrivez convenablement cet interdit, d'un trait d'union entre l'inter et le dit, c'est qu'il est dit entre les mots, entre les lignes, et que c'est ça dont il s'agit d'énoncer à quelle sorte de réel (il) nous permet l'accès.

Il s'agit de montrer où va sa mise en forme, ce métalangage qui n'est pas et que je fais exister. Ce qui ne peut être démontré suggère quelque chose qui peut en être dit de vrai sur le sujet par exemple entre autre, de l'indémontrable. C'est ainsi que s'ouvre cette sorte de vérité, la seule qui nous soit accessible et qui porte par exemple sur le non-savoir-faire. Je ne sais pas comment m'y prendre, pourquoi pas le dire, avec la vérité pas plus qu'avec la femme puisque j'ai dit que l'une et l'autre, au moins pour l'homme, c'était la même chose. Ça fait le même embarras. Il se trouve, cet accident que j'ai du goût aussi bien pour l'une que pour l'autre; malgré tout ce qu'on en dit. Cette discordance du savoir et de l'être, c'est ce qui est notre sujet.

Ça n'empêche pas qu'on peut dire aussi qu'il n'y^{en} a pas de discordance, quant à ce qui mène le jeu, selon mon titre de cette année, encore. C'est l'insuffisance du savoir par quoi nous sommes encore pris, et c'est par là que ce jeu d'encore se mène, non pas qu'à en savoir plus nous mènerait mieux, mais peut-être qu'il y aurait meilleure jouissance, accord de la jouissance et de sa fin. Or, la fin de la jouissance, c'est ce que nous enseigne tout ce qu'articule Freud, tout ce qu'il appelle inconsiderément pulsion partielle, la fin de la jouissance est à côté de ce à quoi elle aboutit, c'est à savoir que nous nous reproduisons.

Le Je n'est pas un être, c'est un supposé à ce qui parle; ce qui parle n'a affaire qu'avec la solitude, sur le point du rapport que je ne puis définir qu'à dire comme je l'ai fait qu'il ne peut pas s'écrire. Cette solitude elle, de rupture du savoir, non seulement elle peut s'écrire, mais elle est même ce qui s'écrit par excellence, ce qui d'une rupture de l'être laisse trace.

C'est ce que j'ai dit dans un texte, certes non sans imperfections, que j'ai appelé lituraterre. La nuée du langage, me suis-je exprimé métaphoriquement, fait écriture. Qui sait si le fait que nous pouvons lire ces ruisseaux que je regardais, retour du Japon

sur la Sibérie, comme traces métaphoriques de l'écriture, n'est pas lié, - lier et lire, c'est les mêmes lettres, faites y attention - n'est pas lié à quelque chose qui va au-delà de l'effet de pluie (dont) il n'y a aucune chance que l'animal le lise comme tel ?

Bien ~~plus~~^{plutôt} est-il lié à cette forme d'idéalisme que je voudrais vous faire entrer dans la tête, non pas certes celui dont parle Berkeley, à vivre dans un temps où le sujet avait ~~pas~~ son indépendance, non pas que tout ce que nous connaissons soit représentation, mais bien plutôt cet idéalisme qui ~~se~~ ressortit à l'impossible d'inscrire la relation sexuelle entre deux corps de sexes différents. C'est par là que se fait l'ouverture par quoi c'est le monde qui vient à nous faire son partenaire.

C'est le corps parlant en tant qu'il ne peut ~~réussir~~ réussir à se reproduire que grâce à un malentendu sur sa jouissance, et cela, c'est dire qu'il ne se reproduit que grâce à un ratage de ce qu'il veut dire. Car ce qu'il veut dire, comme le dit bien le français, son sens, c'est sa jouissance effective, et c'est à la rater, c'est à dire à baiser, car c'est justement ça qu'il ne veut pas faire, en fin de compte - la preuve, c'est que quand on le laisse tout seul, il sublime tout le temps à tour de bras, il voit la Beauté le Bien, sans compter le Vrai, c'est encore là, comme je viens de vous le dire qu'il est plus près de ce dont il s'agit, mais ce qui est vrai, c'est que le partenaire de l'autre sexe reste l'Autre.

C'est donc à la rater qu'il réussit à être encore reproduit sans rien savoir de ce qui reproduit notamment. Ceci (qui est) dans Freud parfaitement sensible, bien sûr, ce n'est qu'un bafouillage mais nous ne pouvons pas faire mieux, il ne sait pas si ce qui le reproduit, c'est la vie ou la mort. J'ai pas dit : ce qu'il, q.u. apo trophe, j'ai dit : ce qui, q.u.i, l.e, mots séparés.

Oui ! il faut pourtant dire ce qu'il y a de métalangage et en quoi il se confond avec la trace laissée par le langage. C'est par là qu'il fait retour à la révélation ~~de~~ corrélat de la langue, ce savoir en plus de l'être, sa petite chance d'aller à l'Autre, ~~donc~~ j'ai pourtant fait remarquer la dernière fois, c'est l'autre point essentiel, qu'il est, ~~se~~ savoir en plus, passion de l'ignorance, (c'est) que justement c'est de cela qu'il ne veut rien savoir. De l'être de l'Autre, il ne veut rien savoir. C'est bien pour ça que les deux autres passions sont celles qui s'appellent l'amour qui n'a

rien à faire, contrairement à ce que la philosophie a élucubré, avec le savoir, et la haine, qui est bien ce qui a le plus de rapport avec l'être, ce qui s'en approche le plus, que j'appelle l'exister. Rien ne concentre plus de haine que ce dire où se situe ce que j'appelle l'existence.

L'écriture est une trace où se lit un effet de langage. Quand vous gribouillez quelque chose, moi aussi, je ne m'en prive certes pas, c'est avec ça que je prépare ce que j'ai à dire, et c'est remarquable qu'il faille de l'écriture s'assurer. C'est pas le métalangage, quoiqu'on puisse lui faire remplir une fonction qui y ressemble, mais qui n'en reste pas moins, au regard de l'Autre où le langage s'inscrit comme vérité, qui n'en reste pas moins tout à fait seconde, car rien de ce que je pourrai au tableau vous écrire des formules générales qui lient, au point où nous en sommes, l'énergie à la matière, par exemple, dernières formules d'Heisenberg, rien ne tiendra de tout ça si je ne le soutiens pas d'un dire qui est celui de la langue, et d'une pratique qui est celle de gens qui donnent des ordres au nom d'un certain savoir. Alors, quand vous gribouillez, ma foi, comme on dit, c'est toujours sur une page et c'est avec des lignes.

Et nous voilà plongés tout de suite dans l'histoire des dimensions. Comme ce qui coupe une ligne, c'est le point, et que le point à zéro dimension, la ligne sera définie d'en avoir 2. Comme ce qui coupe, — la ligne sera définie d'en avoir une — comme ce que coipe la ligne c'est une surface, la surface sera définie d'en avoir 2; comme ce que coupe la surface, c'est l'espace, l'espace en aura 3

Seulement, c'est là que prend sa valeur le petit signe que j'ai écrit là-haut, je veux dire celui qu'il faut que je distingue de celui que j'ai écrit au-dessous, ils sont séparés. Vous pouvez remarquer que, (c'est une) chose qui a tous les caractères d'une écriture, ça pourrait aussi bien être une lettre. Seulement, comme vous écrivez cursivement, il vous vient pas à l'idée d'arrêter la ligne avant qu'elle en rencontre une autre, pour la faire passer dessous, la supposer passer dessous, parce qu'il s'agit dans l'écriture, de tout autre chose que de l'espace à 3 dimensions. Cette ligne coupée ici, ai-je dit, veut dire qu'elle passe sous l'autre, ici c'est au-dessus, parce que c'est l'autre qui s'interrompt.

C'est ce qui produit, encore qu'il n'y ait ici qu'une ligne, cette chose qui se distingue de ce que serait un simple rond, un rond de ficelle, si ça existait. Ça s'en distingue en ce sens que quoiqu'il n'y ait qu'une seule ficelle, ça fait un noeud? C'est quand même tout autre chose, cette ligne que la définition que nous en avons donnée tout à l'heure au regard de l'espace, c'est à dire en somme ~~une~~ ^{une} coupure, ce qui fait un trou, un intérieur, un extérieur de la ligne.

Cette autre ligne, cette ficelle comme je l'ai appelée, ça ne s'incarne pas si facilement dans l'espace, la preuve c'est que la ficelle idéale, la plus simple, ce serait un tore, et on a mis très longtemps à s'apercevoir, grâce à la topologie, que ce qui s'enferme dans un tore, c'est quelque chose qui n'a absolument rien à voir avec ce qui s'enferme dans une bulle. Il s'agit pas de couper le tore, car quoi que vous fassiez, avec la surface d'un tore vous ne ferez pas un noeud. Mais par contre, avec le lieu du tore, comme ceci vous le démontre, vous pouvez faire un noeud. C'est en quoi, permettez moi de vous le dire, le tore, c'est la raison, c'est ce qui permet le noeud. C'est bien en quoi ce que je vous montre de ce tore tortillé, c'est l'image aussi simple, aussi (saine/sec) que je ~~peux~~ ^{peux} la donner, de ce que j'ai évoqué l'autre jour comme la Trinité (...) Une et Trois (d'un seul jet)

Il n'en reste pas moins que c'est à en refaire 3 tores, par le petit truc que je vous ai déjà montré sous le nom de noeud borroméen que nous ~~avons~~ ^{avons} pouvoir opérer, dire quelque chose sur ce qu'il en est de l'usage du premier noeud. Naturellement, il y en a qui n'étaient pas là quand j'ai parlé l'année dernière, du côté de Février, du noeud borroméen. Nous allons passer aujourd'hui, vous faire sentir l'importance de cette histoire et en quoi elle a affaire à l'écriture pour autant que je l'ai définie comme ce que laisse de traces le langage. Le noeud borroméen consiste en ceci que nous y avons affaire avec ce qui ne se voit nulle part, à savoir un vrai rond de ficelle. Parce que figurez-vous que quand on trace une ficelle, on n'arrive jamais à ce que sa trame joigne ses deux bouts. Pour que vous ayez un rond de ficelle, il faut que vous fassiez un noeud, noeud marin de préférence. Je vois pas ce que ça a de bouffon. Ah ! Faisons le noeud marin. Si vous croyez que c'est facile ! Essayez vous y vous-mêmes. Ça fait toujours un

certain embarras. Bon enfin ! Malgré tout, j'ai essayé ces jours-ci de reprendre l'habitude, et il n'y a rien de plus facile que de le rater. Voilà ! (Applaudissements) Grâce au noeud, vous avez là un rond de ficelle.

Le problème qui est posé par le noeud borroméen est celui-ci : comment faire quand vous avez fait vos ronds de ficelle, pour que quelque chose dans le genre de ce que vous voyez dans le haut, à savoir un noeud, pour que ces trois ronds de ficelle tiennent ensemble, et de façon telle que, si vous en coupez un, ils soient tous libres, je veux dire les trois; les trois, ce qui n'est rien. Car le problème, c'est de faire qu'avec un nombre quelconque de ronds de ficelle, quand vous en coupez un, tous les autres sans exception, soient désormais libres, indépendants. Voici par exemple le cas, j'ai déjà l'année dernière mis ça au tableau; naturellement, comme j'ai fait une petite faute, ce n'est pas du tout satisfaisant, mais ça va le devenir. Rien n'est plus facile dans cet ordre que de faire des fautes. Encore (la) faute. Tel que vous le voyez là inscrit, il vous est facile de voir que, comme ces deux ronds de ficelle sont construits de telle sorte qu'ils ne sont pas noués l'un à l'autre, c'est uniquement par le 3ème qu'ils se tiennent. Ce que curieusement, je ne suis pas arrivé à reproduire avec mes ronds de ficelle (...)

Mais Dieu merci ! J'ai quand même un autre moyen de le faire que de reproduire ce que j'ai fait au tableau, à savoir de le manquer. Je vais tout de suite vous donner le moyen, la façon complètement rationnelle et compréhensible, - voilà ! voilà donc un rond de ficelle, en voilà un autre, vous passez le second rond dans le premier et vous le pliez comme ça. Il suffira dès lors que d'un 3ème rond vous preniez le second pour que ces 3 soient noués et noués de telle sorte qu'il suffit bien évidemment que vous sectionniez un des trois pour que les deux autres soient libres. Supposez, cher ami, que je vous enlève celui-ci, que je montre, ou le dernier, c'est celui-là que vous voulez ? Mais c'est tout à fait la même chose pour la simple raison que celui-là, que je vous ai représenté comme plié, et qui a en somme deux oreilles dans lequel passe le 3ème, il est absolument symétrique de l'autre côté, à savoir que par rapport au 3ème, il a aussi deux oreilles que prend le premier. Non seulement ceci - ne croyez pas que ce soit inutile, n'est-ce pas, tous ces petits cafouillages, ce n'est pas si familier que la façon

dont je suis amené à l'expliquer avec mes ratages justement, ne soient pas ce qui peut vous le faire entrer dans la tête. Car il faut que je vous le montre, parce qu'après tout, il n'y a que comme ça que ça peut entrer, après le premier pliage, vous pouvez avec le 3ème, à condition ici de faire un noeud, faire un pliage nouveau, et à celui-ci un 4ème, un 4ème qui est comme le premier, étant ajouté, vous voyez qu'il reste tout aussi vrai avec 4 qu'avec 3, qu'il suffise de couper un ~~un~~ ^{de ces} noeuds pour que tous les autres soient libres entre eux. Vous pouvez en mettre un nombre absolument infini, ce sera toujours vrai.

Néanmoins, cette histoire qui rend simple le noeud berroméen en ce sens qu'ici par exemple, vous pouvez parfaitement toucher en quoi ce sont les deux parties de cet élément qui font oreille, celle-ci et celle-ci, et qu'en somme, en les tirant avec l'autre, c'est ce rond qui se plie en deux. Ici et ici sont les deux oreilles que ce cercle là tire à lui, laissant celui que nous pouvons, dans cette occasion, mais uniquement dans cette occasion, appeler le premier, qui restera à l'état de rond, de rond de soutien du premier rond plié. A cette intuition sensible, en quelque sorte, de la fonction des ronds, vous pouvez constater qu'il suffit d'en couper un quelconque, que ce soit un du milieu ou un des deux extrémités pour que tout ce qu'il y a de noeuds pliés du même coup soit, d'entre soi, libéré. La solution est donc absolument générale. Cela ne veut pas dire que pour un nombre quelconque de ronds de ficelle, on pourra faire une disposition aussi relativement élégante par sa relative symétrie que celle que j'ai faite au tableau, à savoir que ces trois ronds soient strictement, les uns par rapport aux autres, d'une forme équivalente, ça sera certainement plus compliqué, et ceci, dès qu'on sera arrivé à quatre, cela nous montrera bien souvent des effets de torsion qui ne nous permettront pas de les maintenir à l'état de rond.

Néanmoins, ce que je veux ^à ~~faire~~ cette occasion vous faire sentir, c'est que partant des ronds, nous avons affaire à quelque chose qui ne se distingue que d'être l'Un. C'est très précisément d'ailleurs en quoi un vrai rond de ficelle dans noeud, c'est très difficile à faire. Mais c'est certainement la plus éminente représentation de quelque chose qui ne se soutient que de l'Un.

Très précisément en ce sens que ça n'enferme rien qu'un trou, et que, pourquoi ai-je fait intervenir dans l'ancien temps le noeud berroméen, c'est très précisément pour traduire la formule : Je te demande -

quoi ? de refuser ce que - quoi ? ce que je t'offre, c'est à dire quelque chose qui au regard de ce dont il s'agit, et vous savez ce que c'est, c'est à savoir l'objet petit(a) . L'objet (a) n'est aucun être, l'objet (a) c'est ce que suppose de vide une demande dont en fin de compte, ce n'est qu'à la définir comme située par la métonymie, c'est à dire par la pure continuité assurée du commencement au début de la phrase que nous pouvons imaginer ce qu'il peut en être d'un désir qu'aucun être ne supporte, je veux dire, qui est sans autre substance que celle qui s'assure des nœuds mêmes. Et la preuve c'est que, énonçant cette phrase : Je te demande de refuser ce que je t'offre, je n'ai pu la motiver de ce : ce n'est pas ça, dont j'ai parlé, que j'ai repris la dernière fois, et qui veut dire que dans le désir de toute demande, il n'y a que la requête de ce quelque chose qui au regard de la jouissance qui serait satisfaisante, qui serait la Lustbefriedigung supposée dans ce qu'on appelle également improprement dans le discours psychanalytique, la pulsion génitale, celle où s'inscrirait un rapport qui serait le rapport plein, le rapport inscriptible entre ce qu'il en est de l'Un avec ce qui reste irréductiblement l'Autre.

Et c'est en quoi j'ai insisté sur ceci, c'est que le partenaire de ce Je, qui est le sujet, le sujet de toute phrase (de) demande, c'est que son partenaire est non pas l'Autre, mais ce quelque chose qui vient se substituer à lui sous la forme de cette cause du désir que j'ai cru pouvoir déversifier, ce n'est pas sans raison, en quatre, en tant qu'ils se constituent, selon la découverte freudienne, en tant qu'ils se constituent diversement, de l'objet de la succion, de l'objet de l'excrétion, du regard et aussi bien de la voix. C'est en tant que substitut de ce qu'il en est de l'Autre que ces objets sont réclamés, sont faits cause du désir.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, il semble que le sujet se représente les objets inanimés très précisément en fonction de ceci qu'il n'y a pas de relation sexuelle. Il n'y a que les corps parlants, si-je dit, qui se font une idée du monde comme tel. Et à cet endroit, on peut le dire que le monde, le monde comme tel, le monde de l'être plein de savoir, ce n'est qu'un rêve, un rêve du corps en tant qu'il parle. Il n'y a pas de sujet connaissant, il y a des sujets qui se donnent des corrélats dans l'objet (a), corrélat de parole jouissante, en tant que jouissance de parole.

Que coince-t-elle d'autre que d'autres Uns ? Car, comme je vous l'ai fait remarquer tout à l'heure, il est clair que cette bilobulation, cette transformation du rond de ficelle en oreille, il peut se faire de

façon strictement symétrique. C'est même ce qui arrive dès qu'on arrive au niveau de 4, c'est à dire que les deux ronds que représentent mes doigts à l'extrémité de ceux-ci seraient en fonction, il y en aurait 4. La réciprocité pour tout dire, entre le sujet et l'objet (a) est totale.

Pour tout être parlant, la cause de son désir est strictement, quant à la structure, équivalente si je puis dire à sa pliure, à ce que j'ai appelé sa division de sujet. Et c'est bien ce qui nous explique que si longtemps, le sujet a pu croire que le monde en savait autant que lui. C'est qu'il est symétrique, c'est que le monde, ce que j'ai appelé la dernière fois le pensé, c'est l'équivalent, c'est l'image en miroir de la pensée. (C'est bien en quoi un sujet), pour autant qu'il fantasma, il n'y a, jusqu'à l'avènement de la science la plus moderne, il n'y a rien eu que fantasma quant à la connaissance. Et c'est bien ce qui a permis cette échelle d'êtres grâce à quoi était supposé dans un être dit être suprême ce qui était le bien de tous, ce qui est aussi bien l'équivalent de ceci que l'objet (a) peut être dit, comme son nom l'indique, écrivez-le petit (a) , entre parenthèses, mettez sexué après, et vous avez que l'Autre ne se présente pour le sujet que sous une forme (a)sexuée.

C'est à dire que tout ce qui a été le support, le support de substitut de l'Autre sous la forme de l'objet de désir, tout ce qui s'est fait de cet ordre est(a)sexué, et c'est très précisément en quoi l'Autre comme tel reste, non sans que nous puissions ~~à~~^v y avancer un peu plus, reste dans la théorie freudienne un problème, celui qui s'est exprimé en ceci que répétait Freud : " Que veut la femme ? " la femme étant dans l'occasion l'équivalent de la vérité. C'est en quoi cette équivalence que j'ai produite est justifiée.

Est-ce que nous ne pouvons pas pourtant par cette voie, cette voie de ce que j'ai distingué comme l'Un à prendre comme tel, en ce sens qu'il n'y a rien d'autre dans cette figure du rond de ficelle qui a pourtant son intérêt, de nous offrir le quelque chose que rejoint sans doute l'écriture, l'exigence en effet que j'ai produite sous le nom de noeud borroméen, à savoir de trouver une forme, cette forme supportée par ce support mythique qu'est le rond de ficelle, mythique, ai-je dit, car on ne fait pas de rond de ficelle fermé, ceci est un point tout à fait important, quelle est cette exigence que j'ai énoncée sous le nom de noeud borroméen ?

C'est très précisément ceci qui distingue ce que nous trouvons dans le langage, dans la langue courante, et qui se supporte de la métaphore très répandue de la chaîne. Contrairement au rond de ficelle, des éléments de chaîne, ça se fait, ça se forge. Ce n'est pas très difficile d'imaginer comment ça se fait, on tord du métal jusqu'au moment où on peut arriver à le souder, et la chaîne est ainsi quelque chose qui peut avoir sa fonction pour représenter l'usage de la langue. Sans doute n'est-ce pas un support simple, il faudrait faire dans cette chaîne des chaînons qui iraient s'accrocher à un autre chaînon un peu plus loin, avec deux ou trois chaînons flettants intermédiaires et comprendre aussi pourquoi une phrase a une durée limitée. Or tout ceci, la métaphore ne peut pas nous le donner.

Il est néanmoins frappant qu'à prendre les supports de ronds de ficelle que je vous ai dits, il y en avait quand même dans ce que je vous ai rendu sensible, un premier et un dernier. Ce premier et ce dernier étaient des ronds simples, qui franchissaient, perçaient si je puis dire, les deux que j'appelle, (voyez) la difficulté à parler de ces choses, ce que j'appelle les lobes d'oreille, des ronds repliés, c'étaient donc deux noeuds simples qui à la fin se trouvaient faire quelque chose comme le début et la fin de la chaîne. Il reste ceci, c'est que ces deux ronds initiaux et terminaux, rien ne nous empêcherait de les confondre, c'est à savoir que les ayant coupés, coupés, ce qui est imaginaire, il suffit de les défaire, d'en faire passer un seul à prendre les 4 lobes, ainsi résumés dans un cas où il n'y en a que deux. Mais la situation serait exactement la même s'il y en avait un nombre infini.

Chose à remarquer, nous n'aurions pour m'exprimer vite, nous n'aurions dans ce cas quand même encore une différence, ce n'est pas parce que nous aurions conjoint les deux derniers noeuds que toutes les articulations seraient les mêmes, car ici ils sont affrontés deux par deux, il y a donc 4 brins à faire noeuds, alors qu'ici, à prendre mon cercle unique vous auriez le support de ce cercle, et 4 brins à passer, ce qui ferait un affrontement - non pas de deux à deux qui font 4, mais de 4 à 1 qui font 5. Et donc on pourrait dire que même, ce qui serait alors, puisqu'ici vous n'avez que deux éléments, le 3ème élément dans son rapport topologique, n'aurait pas le même rapport avec les deux autres que les deux autres entre eux. Et comme tel, à simple inspection des noeuds en fonction, le 3ème élément se distinguerait des autres. Je pense en avoir assez dit sur

la symétrie des rapports du premier et du 2ème, puisque le dernier, je l'ai appelé le 3ème. Cette symétrie tient encore si vous unifiez le 3ème rond avec un quelconque des deux autres. Simplement, vous aurez alors une figure comme celle-ci, celle qui affronte un simple rond avec ce que j'appelle le huit intérieur.

Vous aurez donc eu l'évanouissement de l'autre, mais au prix de la surgescence de quelque chose qui est le huit intérieur, et qui comme vous le savez, est ce dans quoi je supporte la bande de Mœbius. Autrement dit, ce dont en quoi dans un strict support de cette voie que j'essaie pour vous de frayer de la fonction du noeud, s'exprime par le huit intérieur. Je ne peux ici que l'amorcer - pourquoi ? parce que j'ai encore à avancer quelque chose qui me paraît, avant que je vous quitte, capital.

Si je vous ai donné la solution des noeuds borroméens par cette enfilade de chaînes pliées sous la forme de ces ronds qui redeviennent totalement indépendants pour peu que vous en coupiez un seul, à quoi ceci peut-il servir ? Contrairement à ce que vous voyez dans la langage, à savoir ce qui vous est très simplement matérialisé - et ce n'est pas non plus très difficile d'en trouver un exemple, mais pas pour rien dans la psychose, souvenez-vous de ce qui hallucinairement, peuple la solitude de Schreber : - "Nun will ich mich ..." ce que je traduis : "maintenant je vais me ..." c'est un futur, ou encore : "Sie sollen nämlich;.." "vous devez quant à vous..." ces phrases interrompues que j'ai appelé messages de code, ces phrases interrompues laissent en suspens je ne sais quelle substance.

À quoi peut nous servir cette exigence d'une phrase quelle qu'elle soit, qui soit telle, qu'ayant sectionné l'Un, c'est à dire retiré l'Un de chacun de ses chaînons, tous les autres du même coup soient libres, est-ce que ce n'est pas là le meilleur support que nous puissions donner de ce par quoi procède ce langage que j'ai appelé mathématique ? Le propre du langage mathématique, (une fois) qu'il est suffisamment serré, quant à ses exigences de pure démonstration, est très précisément ceci de tout ce qui s'en avance, s'en avance non pas tant dans le commentaire parlé, mais dans le maniement des lettres, suppose ceci qu'il suffit qu'une ne tienne pas pour que tout le reste des autres lettres, non seulement ne constituent par leur agencement rien de valable, mais se dispersent.

Et c'est très précisément en ceci que le noeud borroméen peut nous servir de meilleure métaphore quant à ce qu'il en est d'une exigence qui est celle-ci : c'est que nous ne procédons que de L'Un. L'Un engendre la science, non pas au sens où quoique ce soit s'en mesure, ça n'est pas ce qui se mesure dans la science, contrairement à ce qu'on croit qui est l'important. Ce qui fait le nerf original, ce qui distingue la science moderne de la science de la réciprocité entre le Nous et le monde, entre ce qui pense et ce qui est pensé, c'est justement que cette fonction de l'Un (en tant que ...) pouvons nous supposer que pour représenter ce qu'il en est justement de ce que l'Un est seul, de ce que l'Un ne se noue véritablement avec rien de ce qui ressemble à l'Autre sexuel. Et que c'est au contraire de la chaîne entre des Uns qui sont tous faits de la même façon, de n'être rien d'autre que de l'Un, quand j'ai dit Yad'lun - et que j'y ai insisté, que j'ai vraiment piétiné ça comme un éléphant pendant toute l'année dernière, vous voyez ce que je ferai et ce à quoi je vous introduis.

Comment alors quelque part mettre comme telle la fonction de l'Autre, comment, si jusqu'à un certain point c'est simplement des noeuds de l'Un que se supporte ce qui reste quand ça s'écrit, de tout langage; comment poser une différence, car il est clair que l'Autre ne s'additionne pas à l'Un, l'Autre seulement s'en différencie. (Ici/S'il) y a quelque chose par quoi il participe à l'Un c'est que, bien loin qu'il s'additionne, ce dont il s'agit concernant l'Autre, c'est comme j'ai dit déjà, mais il n'est pas sûr que vous l'ayez entendu, c'est que l'Autre, c'est l'Un-en-moins. C'est pour cela que dans tout rapport de l'homme avec une femme, celle qui est en cause, c'est sous l'angle de l'Une-en-moins qu'elle doit être prise. Je vous avais déjà indiqué ça un petit peu à propos de Don Juan mais bien entendu il n'y a qu'une seule personne, je crois, ma fille nommément, qui s'en soit aperçu.

Méanmoins, pour simplement aujourd'hui amorcer ce que je pourrais vous dire d'autre, je vais vous montrer quelque chose. Car il ne suffit pas d'avoir trouvé une solution, une solution générale à ce qu'il en est du problème pour un nombre infini des noeuds borroméens. Il faudrait que nous ayons le moyen de montrer que c'est la seule solution. Or, nous en sommes à ceci

que jusqu'à ce jour, il n'y a aucune théorie des noeuds. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire ceci que très précisément au noeud ne s'applique jusqu'à ce jour aucune formalisation mathématique qui permette, en dehors de quelque petite fabrication, de petits exemples tels que ceux que je vous ai montrés, de prévoir qu'une solution, celle que je viens de donner, n'est pas simplement une solution existante, mais qu'elle est nécessaire, qu'elle ne cesse pas, comme je le dis pour définir le nécessaire, qu'elle ne cesse pas de s'écrire.

Or, il suffit que tout de suite je vous montre quelque chose que bien sûr - (je ne vais pas ...) écrire au tableau parce que vous ne savez pas le tintouin que ça me donne de mettre tout ça sur le papier d'une façon que je tiens à votre disposition, qui sera aussi bien photographiée dans un prochain article, mais qui en demande un certain, il suffit que je vous fasse ça, hein ? C'est embêtant que les autres noeuds soient là, regardez ça : je viens de faire passer 2 de ces ronds l'un dans l'autre, d'une façon telle qu'ils font ici - non pas du tout ce repliage que je vous ai montré tout à l'heure, mais simplement un noeud marin. Comme ils sont de ce fait même, puisque je viens de les agencer fermés, comme ils sont de ce fait même parfaitement séparables l'un de l'autre, vous devez penser que, si simplement ce qui m'est tout aussi possible - je fais avec un cercle qui suit le même noeud marin, il suffit que j'approche de ceux-là un autre, voilà le noeud marin, ici je peux faire la même chose avec un 3ème rond, j'aurai encore un noeud marin. Peu importe qu'il soit face à face avec le 1er ou qu'il soit ~~simplement~~ strictement dans la file, c'est à dire que ce qui passe devant, passe devant également le suivent, je peux en faire un nombre infini et même fermer le cercle que cela fera, le fermer simplement pour le dernier; pour le dernier bien sûr il ne sera pas séparable, il faudra que ce dernier, je le passe entre les 2 du bout de ce que j'aurai déjà construit et que je le passe en faisant un noeud, et non pas en l'introduisant comme je viens de faire pour ces deux-là.

Il n'en restera pas moins que voilà une autre solution, tout aussi valable que la première, car que je sectionne ~~un~~ ^{un} quelconque de ceux que j'aurai agencés ainsi, tous les autres du même coup seront libres et pourtant ça ne sera pas la même sorte de noeud. Je vous ai passé à l'occasion ceci que tout à l'heure, pour le noeud que

je vous ai montré ainsi, en vous disant qu'aussi bien il y avait quelque nécessité que celui dans lequel j'ai conjoint le premier et le dernier rond, quelque nécessité d'une différence, il n'en est en réalité rien, car, je vous le fais remarquer, au moment où je viens de vous montrer les autres, à savoir ce que j'ai appelé la prise en forme de noeud marin, vous voyez très bien à ceci que même le dernier, ce dernier dont je vous ai dit que l'affrontement était de 1 à 4, et que du même coup il y avait 5 brins dans le coup, que même le dernier, je peux le faire exactement semblable à tous ceux-là.

Il n'a à ça aucune difficulté, et qu'ainsi j'aurai aussi de cette façon résolu dans introduire aucun point privilégié, la question du noeud borroméen pour un ~~nombre~~^{nombre} X et aussi bien infini de ronds de ficelle.

Est-ce que ce n'est pas dans cette possibilité de différence, car vous sentez bien qu'il n'y a aucune analogie topologique entre l'une et l'autre de ces façons de nouer les ronds de ficelle, est-ce que c'est dans cette topologie différente, une que nous pouvons exprimer ici à propos des noeuds marins comme une topologie de torsion, disons, par rapport aux autres, qui seraient simplement de flexion, est-ce que nous pouvons user de ceci pour - car il ne serait pas contradictoire de prendre même ceci dans un noeud marin, c'est très facile à faire, faites-en l'épreuve, très exactement voici la façon dont la chose fléchit : je prends un noeud marin, où mettre la limite de cet usage des noeuds pour arriver à la solution de ce que ceci, la section d'un quelconque de ces ronds de ficelle, entraîne la libération de tous les autres.

C'est nous donne le modèle de ce qu'il en est à partir de cette formalisation mathématique, celle qui substitue à la fonction d'un nombre quelconque d'Un ce qu'on appelle une lettre. Car la formalisation mathématique, ce n'est pas autre chose, que vous écriviez que quelque chose, l'inertie, ce soit un demi de ~~quelque chose~~^{H. v²}, qu'est ce que ça veut dire, ça veut dire que quelque ~~chose~~ soit le nombre d'Uns que vous mettiez sous chacune de ces lettres, vous êtes soumis à un certain nombre de lois, qui sont des lois de groupe (comme on) les appelle addition, multiplication. Voilà la question que j'ouvre, et qui est faite pour nous annoncer s'il se peut, ce que j'espère, ce

que je peux éventuellement vous transmettre concernant ce qui s'écrit.

Ce qui s'écrit en somme, qu'est-ce que ça serait ? Les conditions de la jouissance. Et ce qui se compte, qu'est-ce que ça serait ? Les résidus de la jouissance.

Car aussi bien cet (a) asexué, est-ce que ce n'est pas de la ~~joindre~~ conjoindre avec ce qu'elle a de plus-de-jouir, étant l'Autre, de ne pouvoir être dite qu'Autre, que la femme l'offre sous l'espèce de l'objet (a) ?

L'homme croit créer - croyez que je ne dis pas ça au hasard, croa, croa, croa, bon; il crée, ~~ix~~ crée, ~~ix~~ crée; il crée, ~~x~~ il crée, crée, crée la femme oui ! En réalité, il la met au travail, et au travail de l'Un. Et c'est bien en quoi cet Autre, pour autant que s'y inscrit l'articulation du langage, c'est à dire la vérité; l'Autre doit être barré, barré de ceci que j'ai qualifié tout à l'heure de l'Un-en-moins où le S de $\Lambda\alpha$, de A en tant qu'il est barré, c'est bien cela que ça veut dire, et c'est en quoi nous en arrivons à poser la question de faire de l'Un quelque chose qui se tienne, c'est à dire qui se compte sans être.

La mathématisation seule atteint à un réel, et c'est en quoi c'est compatible avec notre discours, le discours analytique, un réel qui précisément s'évade, qui n'a rien à faire avec ce que la connaissance traditionnelle a supporté, c'est à dire non pas ce qu'elle croit, la réalité, mais bien le fantasme. Le réel, c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient.

26.6.73

ENCORE

Grâce à quelqu'un qui veut bien se consacrer au brossage de ce que je vous raconte, il est là au premier rang, j'ai eu (il y a 4) 5 jours, la *truffe* brossée de mes élocutions ici, je parle de celles de cette année. Ça m'intéressait, parce qu'après tout sous ce titre d'Encore, je n'étais pas sûr d'être dans le champ que j'ai déblayé pendant 20 ans, puisque justement ce que ça disait, c'était que ça pouvait durer encore longtemps.

A le relire, j'ai trouvé que c'était pas si mal et spécialement mon dieu ! d'être parti de ceci qui me paraissait être un peu ^{mince} pour le premier de mes séminaires de cette année, c'est que la jouissance de l'Autre n'était pas le signe de l'Amour. C'était un départ, un départ sur lequel peut-être je pourrai revenir aujourd'hui en fermant ce que j'ouvrais là. J'ai en effet quelque peu parlé de la femme.

Mais le point pivot de ce que j'ai ^{annoncé} ~~annoncé~~ cette année concerne ce qu'il en est du savoir, dont j'ai accentué que l'exercice ne pouvait représenter qu'une jouissance. C'est là la clé, le point tournant. Et c'est à quoi je voudrais aujourd'hui contribuer par une sorte de réflexion sur ce qui se fait de tâtonnant dans le discours scientifique au regard de ce qui peut se produire de savoir.

Je vais droit à ce dont il s'agit : le savoir, c'est une énigme, c'est une énigme qui nous est présentifiée par l'inconscient tel qu'il s'est révélé par le discours analytique et qui s'énonce à peu près ainsi, c'est que pour l'être parlant, le savoir, c'est ce qui s'articule. Ça, on aurait pu s'en apercevoir depuis un bon bout de temps, puisqu'en somme, à tracer les chemins du savoir, on ne faisait rien qu'articuler toutes sortes de choses qui pendant longtemps se sont centrées sur l'être dont il est évident que rien n'est sinon dans la mesure où ça se dit, que ça est. (Est-ce donc/ d'eux) que j'appelle ça ? Il faut savoir l'entendre : est-ce bien d'eux que ça parle ?

^{Parce} ~~Parce~~ qu'après tout si nous partons du langage, il est généralement énoncé que le langage, ça sert à la communication. Communication à propos de quoi faut-il se demander, à propos de quels eux. La communication implique la référence. Seulement, il y a une chose qui est claire, je prends là les choses par le bout de l'étude scientifique du langage, le langage, c'est l'effort fait pour rendre compte de quelque chose qui n'a rien à faire

avec la communication, et qui est ce que j'appelle lalangue. Lalangue sert à de tout autres choses qu'à la communication. C'est ce que l'expérience de l'Inconscient nous a montré en tant qu'il est fait de lalangue, cette lalangue dont vous savez que je l'écris en un seul mot pour désigner ce qui est notre affaire à chacun à l'égard de ce qui pour nous, est lalangue, lalangue dite maternelle et pas pour rien dite ainsi.

La communication, elle, si on voulait un peu la rapprocher de ce qui s'exerce effectivement dans la jouissance de lalangue, ce serait qu'elle implique quelque chose, à savoir la réplique, autrement dit le dialogue. Mais comme je l'ai autrefois, pas spécialement cette année, comme je l'ai autrefois expressément articulé, il y a rien de moins sûr que lalangue, ça serve d'abord et avant tout au dialogue.

J'ai pu comme ça recueillir au passage, parce qu'il arrive que me viennent sous la main des choses dont j'ai entendu parler depuis bien longtemps, j'ai donc eu sous la main le travail, un livre important, d'un nommé Bateson dont on m'avait rebattu les oreilles, assez pour m'aga- cer un peu, parce qu'à vrai dire, ça venait de quelqu'un qui avait été tou- ché de la grâce d'un certain texte de moi qu'il avait traduit, traduit en ajoutant autour quelques commentaires, et qui avait cru dans le Bateson en question trouver quelque chose qui allait sensiblement plus loin que ce que j'avais cru devoir énoncer concernant l'inconscient, l'inconscient ai-je dit, structuré comme un langage. C'est pas si mal, ce nommé Bateson. Ça va bientôt se traduire, dieu merci ! ça permettra comme ça de voir jusqu'à quel point il s'insère admirablement dans ce que je dis concernant l'incon- scient, l'inconscient dont l'auteur, faute de savoir qu'il est structuré comme un langage, dont l'auteur se démontre comme n'ayant qu'une assez mé- diocre idée.

Mais il faut dire que, il y a des choses qu'il a forgées, dans ce très joli artifice, et qu'il appelle lui-même des métalogues. C'est pas mal, pour autant que comme il le dit lui-même, ces métalogues, comporte- rait s'il faut l'en croire quelque sorte de progrès interne, dialectique, qui consisterait justement à ne se produire que d'interroger l'évolution du sens d'un terme. Il en réalise l'artifice, bien sûr comme il s'est tou- jours fait dans tout ce qui s'est intitulé dialogue, et dialogue platonicien entre autre, c'est à dire à faire dire par l'interlocuteur supposé tout ce qui en somme motive la question même du locuteur, c'est à savoir à incarner dans l'Autre la réponse qui est déjà là. C'est bien en quoi, le dialogue,

le dialogue classique, les plus beaux sont représentés par le legs platonicien, c'est bien en quoi le dialogue classique se démontre n'être pas un dialogue.

Si j'ai dit que le langage, c'est ce comme quoi l'inconscient est structuré, c'est bien parce que le langage d'abord, ça n'existe pas. Le langage, c'est ce qu'on essaie de savoir concernant la fonction de lalangue. C'est bien ainsi que le discours scientifique l'aborde, à ceci près que ce qui ^{lui} est difficile, c'est de le réaliser pleinement. Car l'inconscient, c'est le témoignage, le témoignage d'un savoir en tant qu'il échappe pour une grande part à l'être qui donne l'occasion de s'apercevoir jusqu'où vont les effets de lalangue. C'est en effet (c'est vrai), c'est en effet que cet être rend compte par toutes sortes d'affects qui restent énigmatiques ce qui résulte de cette présence de lalangue en tant que, de savoir, elle articule des choses qui vont beaucoup plus loin que tout ce que lui-même, à titre de savoir énoncé, il supporte. Le langage sans doute est fait de lalangue, c'est une élucubration de savoir sur lalangue elle-même. Mais l'inconscient est un savoir, un savoir-faire avec lalangue.

Ce qu'on sait faire avec lalangue dépasse en d'autres termes de beaucoup de ce dont on peut rendre compte au titre du langage, mais il pose la même question qui est posée par le terme de langage, il est sur la même voie, à ceci près qu'il va déjà beaucoup plus loin, qu'il anticipe sur la fonction du langage, que la langue nous affecte d'abord par tout ce qu'elle comporte comme effets qui sont affects, et si l'on peut dire que l'inconscient est structuré par-comme un langage, c'est très précisément en ceci que ces effets de lalangue, déjà là comme savoir, comme savoir qui n'a rien à faire, va bien au-delà de tout ce que l'être, l'être qui parle, est susceptible d'articuler comme tel, c'est bien en ça que l'inconscient en tant qu'ici je le supporte de son déchiffrage, que l'inconscient ne peut que se structurer comme un langage, comme un langage toujours hypothétique au regard de ce qui le soutient, à savoir lalangue. A savoir ceci même qui fait que tout à l'heure, j'ai pu de mon : Est-ce d'eux faire une question et demander : Est-ce bien d'eux en effet qu'il s'agit dans le langage, autrement dit le langage est-il seulement communication ?

La reconnaissance de ce fait qui a surgi de par le discours analytique, a prêté à ce dont je vais faire aujourd'hui, le ^{pivot} ~~point~~ de ma question sur le savoir, a prêté à ceci que dans les bas-fonds de la science

il est surgi cette grimace qui consiste à interroger comment l'être peut savoir quoique ce soit. Il est comique de voir comment cette interrogation prétend à se satisfaire. J'en prendrai comme exemple ceci que puisque la limite, je l'ai posée d'abord, est faite de ceci qu'il y a des êtres qui parlent, - on se demande ce que peut bien être le savoir de ceux qui ne parlent pas.

On se le demande, on ne sait pas pourquoi on se le demande, mais on se le demande quand même, et on fait pour des rats un petit labyrinthe grâce à quoi on espère être sur le chemin de ce que c'est qu'un savoir. ~~On~~ c'est, - ce qui arrive alors; on espère être sur ce chemin parce qu'on espère qu'il va montrer quelle capacité il a pour apprendre. Quelle capacité il a pour apprendre - apprendre à quoi ? à ce qui l'intéresse bien sûr, et l'on suppose que ce qui l'intéresse, supposition qui n'est pas absolument infondée, ce doit être, puisqu'on le prend, ce rat, non pas comme être, mais bel et bien comme corps, ce qui suppose qu'on le voit comme unité, comme unité matérielle.

On ne se demande absolument pas ce qui peut soutenir l'être du rat, encore que depuis toujours on avait bien eu l'idée que l'être, que l'être, ça devait contenir une sorte de plénitude qui lui soit propre, puisque c'est de là que dans le premier abord de ce qu'il en était de l'être, on était parti, à savoir que l'être, c'est un corps. (On y avait) élucidé toute une hiérarchie, toute une ^{échelle} ~~échelle~~ de corps, et l'on était parti de cette notion que chacun devait bien savoir ce qui le maintenait dans l'être. Autrement dit, on était pas allé plus loin que cette idée qu'il y était maintenu par quelque chose qui devait être son bien, qui devait lui faire plaisir.

Mais comment se fait-il, qu'est-ce qu'il y a eu comme changement dans le discours, pour que tout d'un coup on interroge cet être sur le moyen qu'il aurait de se dépasser, à savoir d'^{en} ~~en~~ apprendre plus qu'il n'en a besoin dans son être pour survivre comme corps. Grâce au montage du labyrinthe et à quelques accessoires, c'est à savoir que le labyrinthe n'aboutit pas seulement à la nourriture, mais à quelque chose comme un bouton, ou un clapet dont il faut que le sujet supposé de cet être trouve le truc pour accéder à sa nourriture. Autrement dit, on transforme la question du savoir en la question d'^{un} ~~un~~ apprendre. Est-ce qu'un rat, non plus considéré dans son être (mais) dans son unité car tout va aboutir au pressage du bouton, c'est la même chose s'il s'agit de la reconnaissance de quelque trait,

comment ne pas saisir que la question est d'importance et de la plus haute importance, que c'est la seule qui compterait et, c'est à savoir s'il n'y a pas dans ces successifs mécanismes à propos de quoi l'expérimentateur peut constater non seulement qu'il a trouvé le truc, mais qu'il a - seule chose qui compte - appris la façon dont ça se prend, qu'il a appris ce qui est à prendre, il est clair que - je dirai, la cohérence, la symbiose que réalise une telle expérience, si nous tenons compte de ce qu'il en est du savoir inconscient, ne peut pas manquer d'être interrogée à partir de ceci que ce qu'il faut savoir, c'est comment l'unité rationnelle répond à ce qui n'a pas été cogité à partir de rien - par l'expérimentateur.

En d'autres termes, on n'invente pas n'importe quelle composition labyrinthique, que le fait que ça sorte du même expérimentateur, ou de deux expérimentateurs différents, ça mérite d'être interrogé. Et rien dans ce que j'ai pu (écouter) jusqu'à présent de cette littérature n'implique que ce soit dans ce sens que la question ait été posée. Mais l'intérêt de cet exemple ne se limite pas à ce fait d'interrogation qui laisse entièrement intact et différé ce qu'il en est du savoir et ce qu'il en est de l'apprentissage.

Ce qu'il en est du savoir pose des questions, et notamment celle-ci, de comment ça s'enseigne. Il est bien clair que la question de : Comment ça s'enseigne, à savoir la notion d'une science, entièrement centrée sur ceci : du savoir qui se transmet, se transmet intégralement, c'est elle qui a produit dans ce qu'il en est du savoir ce tamisage grâce à quoi un discours qui s'appelle le scientifique s'est constitué. Il s'est constitué non pas du tout sans de nombreuses mésaventures.

Si cette année j'ai rappelé où il a pu surgir, ça n'est certainement pas sans qu'ait été feinte, fingered, finco, dit Newton, non fingo, croit-il pouvoir dire, hypothèses non fingo je ne suppose ^{rien} ~~rien~~. Et ce n'est pas par hasard que cette année ~~pas par hasard que cette année~~ j'ai spécifié que c'est bien sur une hypothèse au contraire que tout tourne, et la fameuse révolution qui n'est point du tout copernicienne mais newtonnienne a joué, elle a joué sur ceci qui est de substituer à un : ça tourne, un : ça tombe. C'est l'hypothèse newtonnienne comme telle quand il a reconnu dans le : ça tourne astral les signes, (il a) bien marqué que c'est la même chose que de tomber. Mais pour le constater, ce qui une fois constaté permet d'éliminer l'hypothèse, il a bien fallu que d'abord il la fasse, cette hypothèse.

La question d'introduire un discours scientifique concernant le

savoir, c'est de l'interroger là où il est, ce savoir, et ce savoir, là où il est, ceci veut dire l'inconscient, en tant que c'est dans le gîte de la langue que ce savoir repose. Je fais remarquer que l'inconscient, je n'y entre, pas plus que Newton, sans hypothèse : l'hypothèse que l'individu qui en est affecté, de l'inconscient, c'est le même qui fait ce que j'appelle le sujet d'un signifiant. Ce que j'énonce sous cette formule minimale qu'un Signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. Je réduis autrement dit l'hypothèse, selon la formule même (qui) la substantifie, à ceci que l'hypothèse est nécessaire au fonctionnement de la langue. Dire qu'il y a un sujet, ce n'est rien d'autre que dire qu'il y a hypothèse. La seule preuve que nous en ayons est ceci que le sujet se confond avec cette hypothèse, et que ce soit l'individu, l'individu parlant qui le supporte, c'est que le signifiant devienne signe.

Le Signifiant en lui-même n'est rien d'autre de définissable qu'une différence, une différence avec un autre signifiant. C'est l'introduction comme telle de la différence dans le champ qui permet d'extraire de la langue ce qu'il en est du signifiant. Mais à partir de là et parce qu'il y a l'inconscient, à savoir la langue en tant que c'est de cohabitation avec elle que se définit un être appelé l'être parlant, que le signifiant peut être appelé à faire signe.

Et entendez ce signe comme il vous plaira, soit -(le mot) signe, soit le *thing* de l'Anglais: thing, à savoir la chose. Le Signifiant si, d'un sujet, en tant que signifiant, il fait le support formel, il atteint quelque chose d'autre en tant qu'il l'affecte. Un autre, un autre que ce qu'il est lui, tout crûment, comme signifiant, un autre fait sujet, - du moins passe pour l'être. C'est en cela qu'il est, et seulement, l'être parlant, qu'il se trouve être comme étant, c'est à dire quelque chose dont l'être est toujours ailleurs, comme le montre le prédicat. Le sujet n'est jamais que ponctuel et évanouissant, il n'est sujet que par un signifiant, et pour un autre signifiant.

C'est ici que nous devons revenir à ceci qu'après tout par un choix dont on ne sait pas ce qui l'a guisé, Aristote a pris le parti de ne donner pas d'autre définition de l'individu que le corps, le corps en tant qu'organisme, en tant que ce qui se maintient comme Un, et non pas en tant que ce qui se reproduit. Il est frappant de voir qu'entre l'idée platonicienne et la définition aristotélicienne de l'individu comme fondant l'être, la différence est proprement celle autour de quoi nous sommes encore, c'est à

savoir la question qui se pose aux biologistes, à savoir comment un corps se reproduit. Car c'est bien là ce dont il s'agit dans toute tentative de génétique moléculaire, c'est à savoir (comment il) se fait qu'en combinant un certain nombre de choses dans un bain unique, quelque chose va se précipiter qui fera qu'une bactérie par exemple, se reproduira comme telle. Le corps qu'est-ce donc ?

Est-ce ou n'est-ce pas le savoir de l'Un ? Le savoir de l'Un se révèle ne pas venir du corps. Le savoir de l'Un, pour le peu que nous en puissions dire, le savoir de l'Un vient du Signifiant Un. Le Signifiant Un vient-il du fait que le signifiant comme tel ne soit jamais que l'un entre autre, référé comme tel à ces autres, comme en étant la différence d'avec les autres, - la question est si peu résolue jusqu'à présent que j'ai fait tout mon séminaire de l'année dernière pour interroger, mettre l'accent sur ce : yad'lun. Qu'est-ce que veut dire yad'lun ? Ce que veut dire yad'lun est ceci que permet de repérer l'articulation signifiante, que (de l') Un entre autre - et il s'agit de savoir si c'est quelqu'il soit - se lève un S - un, - un essaim de signifiants, un essaim bourdonnant lié à ceci que ce Un de chaque Signifiant, avec la question de : est-ce d'eux que je parle, ce S¹ (que je) peut écrire d'abord de sa relation avec S² :

$$S_1 \rightarrow S_2$$

eh bien ! c'est ça qui est l'essaim, et vous pouvez en remettre ici autant que vous voudrez, parce que c'est l'essaim dont je parle.

$$S_1(S_1(S_1(S_1 \rightarrow S_2)))$$

Le signifiant comme maître, à savoir en tant qu'il assure l'unité, l'unité de cette copulation du sujet avec le savoir, c'est cela le signifiant maître. Et c'est uniquement dans la langue en tant qu'elle est interrogée comme langage que ce dégage, et pas ailleurs, que se dégage l'existence de ~~xxxx~~^{ce} dont ce n'est pas pour rien que le terme stoikheion, élément, soit surgi d'une linguistique primitive, ce n'est pas pour rien, le signifiant Un n'est pas un signifiant quelconque, il est l'ordre signifiant en tant qu'il s'installe de l'enveloppement par où toute la chaîne subsiste.

Et J'ai lu récemment un travail de quelqu'un qui s'interroge à propos de la ... ce qu'elle prend pour une relation qui est celle du S¹ avec le

S2, à savoir relation de représentation, le S1 serait en relation avec le S2 pour autant qu'il représente un sujet. La question de savoir si cette relation est asymétrique, antisymétrique, transitive ou autre, à savoir si le sujet se transfère du S2 à un S3 et ainsi de suite, est une question qui est à reprendre à partir du schème que j'en donne ici.

Le Un incarné dans la langue est quelque chose qui justement reste indécis entre le phonème et le mot, la phrase, voire toute la pensée, c'est bien ~~ce~~ ce dont il s'agit dans ce que j'appelle Signifiant maître, c'est le signifiant Un, et ce n'est pas pour rien que l'avant-dernière de nos rencontres, j'ai amené ici pour l'illustrer le bout de ficelle, le bout de ficelle en tant qu'il fait ce rond, ce rond dont j'ai commencé d'interroger le nœud possible avec un autre, je n'irai pas plus loin aujourd'hui puisque nous avons grâce à nos (dérangements), question en somme extérieure, question de notre abri ici, puisque nous avons été privés d'un de ces séminaires, c'est quelque chose que je reprendrai dans la suite éventuellement.

L'important pour virer, faire tourner ici (...), l'important de ce qu'a révélé le discours psychanalytique, consiste en ceci, ceci dont on s'étonne qu'on ne voit pas la fibre partout, c'est que ce savoir qui structure d'une cohabitation spécifique, ce qu'il en est de l'être qui parle, ce savoir a le plus grand rapport avec l'amour. Car ce dont se supporte tout amour est très précisément ceci d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients. Si j'ai énoncé que le transfert, c'est le Sujet Supposé Savoir qui le motive, ce n'est là que point d'application tout à fait particulier, spécifié, de ce qui est là d'expérience, et je vous prie de vous reporter au texte de ce que j'ai énoncé ici sur le choix de l'amour, c'est au milieu de cette année que je l'ai fait, si j'ai parlé de quelque chose à ce propos, c'est en somme de la reconnaissance, la reconnaissance à des signes qui sont ponctués toujours énigmatiquement de la façon dont l'être est affecté en tant que sujet de ce savoir inconscient.

S'il est vrai qu'il n'y a pas de rapport sexuel parce que simplement la jouissance, la jouissance de l'Autre prise comme corps, cette jouissance est toujours inadéquate, perverse d'un côté, en tant que l'Autre se réduit à l'objet (a), - je dirai : folle de l'autre pour autant que ce dont il s'agit, c'est de la façon énigmatique dont se pose cette jouissance de l'Autre comme telle, est-ce que ce n'est pas de l'affrontement à cette impasse, à cette impossibilité définissant comme tel(le) un réel, qu'est mis à l'épreuve l'amour en tant que du partenaire, il ne peut réaliser que ce que j'ai

appelé le courage au regard de ce destin fatal, est-ce bien de courage qu'il s'agit, ou des chemins d'une reconnaissance, d'une reconnaissance dont la caractéristique (n'est) peut-être rien d'autre que ceci que ce rapport dit sexuel, devenu là rapport de sujet à sujet, à savoir du sujet en tant qu'il n'est que l'effet du savoir inconscient, de la façon dont ce rapport de sujet à sujet cesse de ne pas s'écrire.

Ce : cesser de ne pas s'écrire, vous le voyez, ce n'est pas formule que j'ai avancé au hasard. Si je me suis complu au nécessaire comme à ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire en l'occasion, pardon, qui ne cesse pas de s'écrire dans l'occasion, le nécessaire n'est pas le réel, c'est ce qui ne cesse pas de s'écrire, le déplacement de cette négation qui nous pose au passage la question de ce qu'il en est de la négation quand elle vient prendre la place d'une inexistence, si le rapport sexuel répond à ceci dont je dis qu'il - non seulement il ne cesse pas de ne pas s'écrire, c'est bien pour cela (que c'est) de lui dans l'occasion qu'il s'agit, qu'il ne cesse pas de ne pas s'écrire, il y a là impossibilité, c'est aussi bien que quelque chose ne peut non plus le dire, c'est à savoir qu'il n'y a pas d'existence dans le dire de ce rapport.

Mais que veut dire de le nier ? Y a-t-il d'aucune façon légitimité de substituer une négation à l'appréhension éprouvée de l'inexistence ? C'est là aussi une question qu'il s'agira pour nous d'amorcer. Le mot : interdiction veut-il plus dire, est-il plus permis ? C'est x ce qui non plus ne saurait dans l'immédiat être tranché.

Mais l'appréhension de la contingence telle que je l'ai déjà incarnée de ce : cesse de ne pas s'écrire, à savoir de ce quelque chose qui par la rencontre, la rencontre, il faut bien le dire, de symptômes, d'affects, de ce qui chez chaque individu marque la trace de son exil - non comme sujet, mais comme parlant, de son exil de ce rapport, est-ce que ce n'est pas (...) que c'est seulement par l'affect qui résulte de cette béance que quelque chose dans tout temps où se produit l'amour, que quelque chose qui peut varier infiniment quant au niveau de ce savoir, que quelque chose se rencontre qui pour un instant peut donner l'illusion de cesser de ne pas s'écrire. A savoir quelque chose (...) non seulement s'articule mais s'inscrit, s'inscrit dans la destinée de chacun par quoi pendant un temps, un temps de suspension, ce quelque chose qui serait le rapport, ce quelque chose trouve chez l'être qui parle, ce quelque chose trouve sa trace et sa voie de mirage. Qu'est-ce qui nous permettrait, cette implication, de le confronter ?

Assurément ~~que~~ ceci que le déplacement de cette négation, à savoir le passage à ce que tout à l'heure j'ai manqué aussi bien d'un lapsus lui-même bien significatif, à savoir le passage de la négation : ne cesse pas de s'écrire, à la nécessité subsistée à cette contingence, c'est bien là le point de suspension à quoi s'attache tout amour. Tout amour, de ne subsister que de cesser de ne pas s'écrire, tend à faire passer cette négation au : ne cesse pas, ne cesse pas, ne cessera pas de s'écrire. Et tel est en effet le substitut que par la voie de l'existence - non pas du rapport sexuel mais de l'inconscient, qui en diffère, par cette voie, fait la destinée et aussi le drame de l'ameur.

Vu l'heure où nous sommes arrivés, qui est celle où normalement je désire prendre congé, je ne pousserai pas ici les choses (plus) loin. Je ne pousserai pas les choses plus loin sauf à indiquer que ce que je dis de la haine est quelque chose qui ne relève pas du même plan dont s'articule la prise du savoir inconscient, mais qui, dans ce qu'il en est du sujet, du sujet dont, vous le remarquez, il ne se peut pas qu'il ne désire pas ne pas trop en savoir sur ce qu'il en est de cette rencontre éminemment contingente qu'il en sache un peu plus que, de ce sujet, il aille à l'être qui y est pris, le rapport de l'être, de l'être à l'être, bien loin qu'il soit ce rapport d'harmonie que depuis toujours, on ne sait trop pourquoi, nous ménage, nous arrange, une tradition dont il est très curieux de constater la convergence, d'Aristote, qui n'y voit que la jouissance suprême, avec ce que la tradition chrétienne nous reflète de cette tradition même comme béatitude, montrant par là son empêtrement dans quelque chose qui n'est vraiment qu'une appréhension de mirage.

La rencontre de l'être comme tel, c'est bien là que, par la voie du sujet, l'ameur vient à aborder, quand il aborde; j'ai posé expressément la question : est-ce que ce n'est ~~fx~~ pas là que surgit ce qui (...), précisément quelque chose qui ne se soutient que de ce rayé.

Si j'ai parlé de rats tout à l'heure, c'était de ça qu'il s'agissait. Ce n'est pas pour rien qu'on a choisi le rat, c'est parce que le rat, ça se rat-ure, on en fait facilement une unité, et ~~quique~~ d'un certain côté, j'ai déjà vu ça dans un temps, j'avais un concierge, quand j'habitais Rue de la Pompe, le rat, il ne le ratait, lui, jamais ! Il avait pour le rat une haine égale à l'être du rat.

L'aberd de l'être, est-ce que ce n'est pas là que réside ce qui

en somme s'avère être l'extrême, l'extrême de l'amour, la vraie amour, la vraie amour débouche sur la haine assurément, ce n'est pas l'expérience analytique qui en a fait la découverte. La modulation éternelle des (théories) sur l'amour en porte suffisamment le reflet.

Voilà ! je vous quitte, est-ce que je vous dis : A l'année prochaine ? Vous remarquerez que je ne vous ai jamais, jamais dit ça ! Que je remarque aujourd'hui, et c'est de ça qu'il s'agit, je remarque aujourd'hui que je ne vous ai jamais dit ça. Plus exactement je porte à votre connaissance cette remarque, car moi je me suis toujours privé de la faire, pour une très simple raison, c'est que j'ai jamais su, depuis 20 ans que j'articule des choses, j'ai jamais su si je continuerai l'année prochaine. Ça, ça fait partie de mon destin, d'objet (a). Alors comme après tout ces 20 ans, enfin j'en ai (...) , après 10 ans on m'avait (...) retiré la parole, et il se trouve comme ça que, pour des raisons (dans) lesquelles il y avait une part de destin, et aussi de ma part, une part d'inclination à faire plaisir à quelqu'un, j'ai continué pendant 10 ans encore.

Est-ce que je continuerai l'année prochaine ? Pourquoi pas arrêter là l'encore ? Ce qu'il y a d'admirable, c'est que personne n'a jamais douté que je continuerai. Que je fasse cette remarque en pose pourtant la question. Il se pourrait après tout qu'à cet Encore, j'adjoigne un : c'est assez.

Eh bien ! ma foi, je vous laisse la chose à votre pari; parce qu'après tout il y en a beaucoup qui croient (...) et qui pensent que je trouve là-dedans une infinie satisfaction narcissique. A côté de la peine que je me donne, je dois dire que ça me paraît peu de chose.

Faites vos paris, et puis, quel sera le résultat ? Est-ce que ça voudra dire que ceux qui aurent deviné juste, ceux-là m'aiment ? Eh bien ! c'est justement ça (...) ce que je viens de vous énoncer aujourd'hui.

C'est que de savoir ce que le partenaire va faire, c'est pas une preuve de l'amour.